U d'/of OTTAWA
3900300291748 1

A.42.
449/232
694-1A-5
070

Souvenirs

d'un

Vieil Athénien

Il a été tiré du présent Ouvrage

25 exemplaires numérotés à la presse

sur papier de Hollande

à la forme

de Van Gelder, à Amsterdam

Emile GEBHART

de l'Académie française

Souvenirs

d'un

Vieil Athénien

PARIS (VIe)

BLOUD & CIE, Editeurs

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

1911

Tous droits réservés

438871

DF
726
.G28
1911

INTRODUCTION

L'exquis Boissonnade, ce dernier des Grecs, ne dédaignait pas de traduire du portugais un poème héroï-comique : Le Goupillon, *et publiait, bien avant la naissance de M. Gebhart, des articles de critique étrangère dans le* Journal des Débats. *N'en croyez pas les béotiens d'aujourd'hui qui nous fatiguent de leurs déclamations sur la culture grecque et latine, rien n'est plus libre, plus curieux et plus divers qu'un véritable humaniste. Le monde entier lui appartient qu'il voudrait encore plus vaste et plus varié. Sous prétexte que l'on a passé par l'école d'Athènes, pourquoi s'emprisonner dans l'unique bois sacré des lettres antiques, pourquoi ne pas aller d'*Ulysse *à* Panurge *et de Panurge à Sancho-Pança? Craindrait-on d'oublier les belles images qui ont enchanté notre jeunesse, d'échapper à la dure discipline qui nous a formés? Mauvais fils, celui qui a besoin de*

consulter chaque jour la généalogie de sa famille pour se rappeler qu'il est de bonne race, mauvais écrivain celui qui rouvre, à chaque instant, un manuel de recettes littéraires, pour être sûr de ne pas broncher. Emile Gebhart ne connaissait pas ces vaines craintes. Après son noviciat de Rome et d'Athènes, lorsqu'il vint faire profession dans l'abbaye de Thélême, il entendit bien ne pas renier les autels de sa jeunesse. Aux murs de la libre cellule qu'il s'était choisie, le Faune de Praxitèle regarde avec complaisance les bohémiens du lorrain Callot ; sur les tablettes de ce Gaulois qui fut toujours un bon citoyen d'Athènes, Rabelais donne la main à Platon.

Athénien, il ne le fut pas à la manière des archéologues, mais à celle de Chateaubriand, de Racine et de Fénelon. Les deux sont bonnes. Elles se soutiennent, elles se complètent l'une l'autre. M. Gebhart, qui n'aimait pas les barbares et qui se lamentait parfois de trouver si peu de poésie chez certains savants, ne supportait pas davantage les prétendus poètes qui se moquent de la science. Pour lui, il avait fait, une bonne fois, ses preuves doctorales, en écrivant, coup sur coup, avec le beau courage de la vingtième année, une thèse sur la Poésie de la nature chez les anciens *et un mémoire*

sur Praxitèle « publié sous les auspices de S. Exc. M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique », et où il est parlé savamment de l'objectif et du subjectif. On sait bien que sa voie n'était pas là. Emile Gebhart le savait mieux que personne. Jugez-en plutôt sur les quelques lignes du Praxitèle *qui pourraient servir d'épigraphe aux études qui allaient bientôt suivre ces sages débuts. « Le moraliste, écrivait-il, écarte l'homme du plaisir et tempère son orgueil. L'artiste s'intéresse à tous ses instincts; il comprend et accepte tout dans l'âme, même le mal. Othello étouffant Desdémone, est beau, bien que criminel. Le cœur humain a ses violences funestes comme la nature; mais les orages de l'un et de l'autre, quels que soient leurs ravages, excitent toujours la sympathie de l'artiste qui reconnaît, dans les profondeurs les plus agitées, l'épanouissement mystérieux de la force vivante »* (1).

Les archéologues qui méditèrent ces lignes au lendemain de leur publication, durent concevoir de graves inquiétudes sur la vocation scientifique d'Emile Gebhart. Décidément, l'histoire des Atrides était trop lointaine, les vieux mar-

---

(1) Le *Mémoire* est de 1864, le livre de Taine sur la *Philosophie de l'Art*, de 1865-1869.

bres trop froids, le corpus inscriptionum *trop impassible pour assouvir l'ardente curiosité de ce jeune docteur, qui ne craignait pas d'évoquer le More de Venise dans un mémoire sur Praxitèle. L'émotion causée par le scandale d'Edmond About n'allait-elle pas renaître, l'Académie des inscriptions et belles-lettres n'aurait-elle pas bientôt à déplorer un nouveau renégat dans l'élite des « Athéniens » ? Non, rassurez-vous, Emile Gebhart ne trahira pas la Grèce. S'il n'a pas moins d'esprit que l'auteur du* Roi des Montagnes, *son imagination est plus généreuse, son intelligence plus large, son âme plus haute. N'oubliez donc pas que Voltaire n'est pas Rabelais. En voulant « tout comprendre » de ce monde moderne qui déjà l'attire si fort, Emile Gebhart reste fidèle à l'inspiration des Athéniens d'autrefois. Est-on romantique pour trouver Desdémone aussi intéressante que Cassandre, pour aller respirer sur les rives du Bosphore ou dans la maremme le trouble parfum de « sang, de volupté et de mort » qui flottait jadis autour du palais d'Agamemnon ? A sa manière, plus humble sans doute que celle de Sophocle, mais pleinement humaine et sereine, Emile Gebhart purifiera, lui aussi, selon la formule d'Aristote, les scènes d'horreur qu'il traitera bientôt dans ses brillantes chroniques. D'ailleurs trop cu-*

rieux, et, je puis ajouter, trop chrétien et trop catholique pour ignorer ou délaisser les pures sources qui chantent dans le jardin mystique, la poésie nouvelle et divine que le monde antique n'a pas connue, le « très bon, très grand Pan, notre unique servateur », lequel « mourut les Hiéruzalem, régnant en Rome, Tibère César ».

Quoi qu'il en soit, le présent livre, où nous avons recueilli quelques-uns des articles qu'Emile Gebhart envoyait de Nancy à la République Française *sous la signature d'*Atticus, *et quelques autres donnés par lui aux* Débats *jusqu'à la veille de sa mort, montre assez que l'auteur du* Rabelais *et de l'*Italie mystique *n'a jamais renié la ferveur athénienne de sa jeunesse. Nous publions aussi, en guise d'introduction, les précieuses pages que le général Gebhart a bien voulu découper pour nous dans les lettres qu'Emile Gebhart adressait, d'étape en étape, à sa famille, et qui disent les émotions de son premier pèlerinage aux terres classiques. On verra combien soudaine fut l'étincelle révélatrice, combien vives et chaudes les impressions qu'il reçut alors. Ces lettres le vengeront d'un aimable soupçon qui pèse sur lui. Plusieurs, en effet, qui le savaient enclin à romancer toutes choses et jusqu'à l'histoire des Papes, se deman-*

daient parfois si l'imagination ne jouait pas plus que la mémoire dans ces lointains souvenirs qu'Emile Gebhart, professeur d'avance et académicien, caressait avec tant de joie. Eh bien, non, il n'inventait rien, ou si peu de chose ! Du reste, il est déjà tout entier dans ces notes, qu'il ne destinait pas au public et qu'il n'écrivait que pour lui-même et pour les siens. « Campos ubi Troja fuit, *côtes basses, monotones, accidentées par de nombreux moulins à vent, qui me font penser à Don Quichotte en même temps qu'à Priam* ». *Vit-on jamais vocation littéraire plus irrésistible ou plus précoce? Un seul mot nous arrête, dans les lettres, c'est le dernier, écrit d'Athènes le 15 juin 1865, dans la tristesse du départ* : « *Je pars demain matin. Funérailles de ma jeunesse* ». *Nous tous qui l'avons connu, qui l'avons beaucoup aimé, nous ne croyons pas à cette histoire de funérailles. Ce vieil Athénien est resté jeune jusqu'au bout.*

H. B.

I

Lettres de jeunesse

Lettres de jeunesse

Florence, 12 novembre 1861 (1).

J'ai vu Bologne, ville très originale, toute en arcades sous lesquelles, la nuit venue, on assassine très proprement les chrétiens. Aussi j'ai innocemment passé mes deux soirs de Bologne aux marionnettes qui jouent sous une voûte d'un palais de la grande place. Comme Bologne est université, il y a toujours dans les personnages, un Signor professor qui est battu et non content. Les hommes sérieux se pressent autour du théâtre. En France, il n'y a que les bonnes d'enfants et les mamans.

Je suis depuis deux jours à Florence et je goûte un bonheur que j'avais longtemps entrevu et souhaité. Si vous saviez quelle joie c'est de se promener à mon âge entre Raphaël et Praxitèle, Michel-Ange et le Titien, en pleine liberté d'esprit et d'allures, de passer des rivages de Naples aux rivages de Grèce, de quitter les madones de Raphaël pour les bas reliefs de Phidias.

Parfois je pense avec un frisson dans le dos qu'à pareil moment je pourrais griffonner chez un avoué des actes de procédure, afin d'attendre le siège de substitut de Vic ou de Sarrebourg ! J'aurais des

(1) Emile Gebhardt avait alors vingt-deux ans.

favoris blonds, une cravate blanche et je saluerais gracieusement les femmes des conseillers à la cour. Je ne verrais pas s'enfoncer dans le ciel pur la silhouette charmante du campanile de Florence, au pied duquel Dante récitait ses strophes.

***

Rome, 21 novembre.

J'ai traversé la campagne romaine par une nuit splendide, dans le courrier de Sienne, et à deux heures du matin je suis entré dans la ville éternelle. Ma première visite a été pour la villa Médicis. J'ai été admirablement accueilli par les jeunes peintres, sculpteurs, architectes et musiciens de l'Académie. Je mènerai là une vie charmante. J'habiterai la chambre disposée par Horace Vernet et qu'on appelle la chambre turque, à cause des divans orientaux qui l'entourent. De là, on jouit d'une des plus belles vues de l'univers. Du balcon, où je contemplerai les nuits italiennes, j'ai embrassé Rome tout entière : le Vatican et Saint-Pierre à ma droite, à gauche la masse percée à jour du Colisée sortant des ruines de la vieille Rome, au fond les derniers monuments du Forum de Cicéron, puis, pour fermer l'horizon, les lignes sculpturales des collines sur le penchant desquelles s'est déroulée pendant douze cents ans l'histoire du monde ; derrière moi, l'immense campagne virgilienne avec ses cimes lointaines toutes baignées d'azur, où se cache comme un nid le Tibur d'Horace, les dernières pierres de sa maisonnette,

les derniers arbres de son petit bois. J'ai longtemps regardé ce tableau : le soleil était tiède et les buissons de roses chargés de fleurs ; j'ai compris l'éternelle convoitise qui attire vers l'Italie les conquérants du Nord et l'attachement obstiné des princes italiens pour un pareil pays, que l'on doit bien douloureusement regretter quand on n'a plus l'espoir d'y jamais revivre.

J'ai visité Saint-Pierre : c'est une église merveilleuse. On se sent là au cœur même du christianisme catholique lorsque, du tombeau de saint Pierre et saint Paul, qui s'enfonce sous le maître autel et qui est sans cesse couvert de lampes ardentes, on aperçoit la longue série de confessionnaux dont chacun porte son inscription latine. Ici une conscience chargée et croyante peut venir du bout du monde : elle trouvera à Saint-Pierre de Rome son petit guichet et la paix.

***

22 novembre.

Je viens d'avoir une journée admirable d'impressions artistiques. A onze heures nous sommes partis en deux carosses découverts, quelques peintres, un sculpteur, un architecte, un musicien et moi, tous les arts fraternellement réunis. Nous passâmes d'abord à l'église Sainte-Cécile, dont on célébrait la fête à l'italienne : cardinal officiant, tentures de soie écarlate et brochées d'or, fleurs à profusion, nuages d'encens, chants et musique à ravir, jeunes filles et femmes du monde prosternées et presque couchées sur les dalles. De là nous

prîmes la voie Appienne. Première station au columbarium des affranchis de Pompée et des Césars. C'est un monument souterrain, éclairé par en haut, avec des quantités de petites niches pratiquées dans la muraille, chacune avec son urne ou son coffret, renfermant des cendres, et son inscription. Sur un coffret funèbre deux oiseaux sont sculptés emportant au ciel leur petit au-dessus du nid : image de l'âme immortelle qui prend son vol. Sur la muraille extérieure j'ai découvert, sous une touffe de roses grimpantes, le plus charmant fragment d'inscription tumulaire « Infanti dulcissimæ » A sa très douce petite fille. N'est-ce pas délicieux ce petit morceau de marbre blanc, là, en face des thermes énormes de Caracalla, des ruines immenses des palais des Empereurs ? Deuxième station : catacombes de Sainte-Cécile. On y avait célébré le matin un office solennel sur la tombe de la sainte. Enfin, la grande voie Appienne avec sa double bordure de tombeaux en ruines, ses antiques villas, ses thermes, et au delà, la campagne de Rome, verte, lumineuse et déserte ; une longue ligne d'aqueducs brisés allant de Rome au lac Albano, puis au fond, dans une atmosphère un peu vaporeuse, les montagnes de Préneste et de Tibur. Nous avons passé là deux heures, traversant les herbes humides de rosée, qui exhalent des odeurs balsamiques, admirant la lumière merveilleuse qui dore les vieilles murailles et les réjouit dans leur solitude.

Ce soir, enveloppé dans mon plaid, je suis allé à la découverte du forum. La lune éclairait l'Arc de Septime Sévère et du haut du parapet, qui s'est

exhaussé de six ou huit mètres au-dessus du sol antique, j'ai aperçu, au milieu de colonnes couchées à terre, ce petit coin du monde où ont parlé les plus grands orateurs, où on a cloué la tête de Cicéron et promené le corps sanglant de Jules César. Un soldat français, le fusil au bras, vêtu de sa longue capote grise, fait faction au milieu de toute cette histoire écroulée.

***

23 novembre.

J'ai visité la vieille Rome, du temple de Saturne qui remonte aux premiers siècles de la République et où l'on gardait le trésor de l'Etat, au Colisée où le vertueux Titus inaugura son règne par une belle boucherie de chrétiens.

Je suis allé au Palatin, où le directeur des fouilles m'a montré tous les travaux faits jusqu'ici. Il a découvert à moitié la petite académie où les Empereurs faisaient des lectures publiques pour être applaudis comme des professeurs de faculté, et dont parle Pline le jeune, dans une jolie lettre.

***

25 novembre.

Me voici pour cinq semaines dans un ravissant petit appartement oriental. Mon salon regarde Rome d'un côté et le Soracte d'Horace de l'autre. On descend deux marches sous un portique arabe pour arriver du salon au cabinet où est le lit du seigneur de céans. A la porte d'entrée veille en

sentinelle une Vénus de marbre, qui n'a plus de nez.

*
* *

Messine, 9 février 1862.

C'est dans quarante-huit heures que je lèverai l'ancre pour la Grèce. Pourvu que le ciel soit bleu et que le golfe glorieux de Salamine soit étincelant; que dans le lointain le temple de la Vierge Minerve dessine les formes charmantes de ses colonnes doriennes; que les montagnes, la plaine et la mer donnent la fête incomparable de la lumière d'or à cet hôte nouveau qui vient du fond des brouillards germaniques pour adorer le soleil d'Orient!

*
* *

Athènes, 20 mars.

Le printemps sourit sur l'Attique et le soleil nous fait fête tous les jours. Rien n'est beau comme l'Acropole baignée de lumière. Avant-hier j'y suis monté et je me suis assis sur les marches du Parthénon, le Phédon ouvert sur mes genoux. Les colonnes et les murailles dorées du vieux temple brisé découpaient les pans du ciel, qui était d'une pureté et d'une profondeur inouïes. En face de moi, au delà de Salamine, on apercevait de nouveau la mer bleue, puis, comme fondues dans la transparence du ciel, les montagnes neigeuses de l'Arcadie, avec la cime du Cyllène où naquit Mercure. Je compris pourquoi Ajax, en mourant, regrettait un pareil pays, éclairé par un si beau

soleil. Le silence n'était troublé que par une colonie de savants de Berlin qui fouillaient tout près dans le temple de Minerve Pandrose. Il me semblait que la langue de Platon avait besoin d'être lue là pour révéler toute sa poésie, de même que j'avais, il y a trois mois, retrouvé Horace en relisant ses épitres au bord des cascades de Tivoli. Cependant les abeilles de l'Attique montaient jusqu'au Parthenon et m'apportaient en chantant le parfum des jeunes asphodèles.

*
* *

Constantinople, 29 avril.

Me voilà donc un pied en Europe et un pied en Asie. Je navigue sur le Bosphore et je m'acroupis dévotement dans les mosquées. Encore un peu et je me raserais la tête, je fumerais le narghilé du matin au soir et je cultiverais mon petit harem du soir au matin. Les Turcs sont des gens heureux. Ils ne pensent plus ; ils poussent au soleil comme des plantes ; ils ont des mœurs formidablement étranges. Ils sont tout à fait abrutis. Vivent les Turcs !

Dieu sait si j'en ai long à vous raconter. D'abord la navigation d'Athènes à Constantinople. Mer admirable de calme. Deux heures après avoir vu l'Acropole pâlir et disparaître, noyée dans les vapeurs du Pentélique, nous passons sous un beau promontoire de rochers et de verdure couronné d'une colonnade dorique, débris du temple de Sunium, à l'ombre duquel professait mon vieux

maître Platon. Un bon souvenir pour le philosophe antique ; un long regard d'admiration pour les restes charmants du sanctuaire qui se découpent finement entre le bleu de la mer et le bleu du ciel.

Nous traversons l'Archipel ; à la hauteur d'Andros, le soleil nous quitte ; il disparaît derrière les montagnes de Grèce qui se détachent noires sur un fond d'or ruisselant. Les îles lointaines rougissent légèrement ; la mer prend une couleur laiteuse. Je monte sur la dunette, en face de ce paysage étincelant et vide, dont le silence n'est troublé que par un grand oiseau de mer qui plane au-dessus de nous et par une volée d'alcyons qui rase les flots.

Vendredi matin nous glissions le long des côtes de Troie, *Campos ubi Troja fuit,* côtes basses, monotones, accidentées par de nombreux moulins à vent, qui me font penser à Don Quichotte en même temps qu'à Priam. Quelques éminences faites par la main de l'homme, où la tradition place les tombeaux de Patrocle et d'Ajax.

La plage troyenne est formée par une longue et étroite bande de sable blanc. C'est là qu'Achille, au bruit des vagues mélodieuses, pleurait Briséis, sa captive, et qu'il priait Thétis sa mère de l'aider dans sa vengeance. C'est là qu'est passé Alexandre, faisant le tour du tombeau d'Ajax. Un village turc occupe la place du palais de Priam et de ses cinquante fils, et quelque derviche marmotte ses oraisons là où Hector vouait son enfant à Jupiter et aux grands dieux de cet Olympe asiatique dont la tête neigeuse brille au fond de l'horizon. Plus loin,

en face de l'Ida, montagne de Vénus, nous embarquons aux Dardanelles une cargaison de Levantins : les uns avec leur bonnet de fourrure noire viennent des pentes de l'Ararat; les autres des vallons du Caucase ; ils s'entassent sur le pont, étendent leurs manteaux, ôtent leurs babouches, se tournent vers l'Orient et traversent, en priant Mahomet prophète d'Allah, cette mer de Cythère et de Paphos où l'on chantait autrefois des hymnes à l'Amour.

Arrivée à Constantinople au lever du soleil ; rien de plus merveilleux; j'ai compris l'enthousiasme naïf de nos compatriotes de la quatrième croisade lorsqu'ils aperçurent Constantinople.

***

30 avril.

Aujourd'hui j'ai pris un caïque pour les eaux douces d'Asie. Le beau ciel et la belle nature! Les collines ont des lignes caressantes ; les jardins coupent de leurs ombrages les prairies joyeuses; la jeune verdure des marronniers se fond avec la couleur sombre des hauts cyprès et les guirlandes roses de l'arbre de Judée ; les kiosques diaprés de teintes variées, les petits harems avec leurs jalousies aux fenêtres, les châteaux de plaisance se montrent à demi dans des massifs de fleurs. Mon caïque traverse en sautant de tout son cœur le courant central du canal et s'engage dans l'embouchure d'une rivière ; le spectacle change ; les grands aspects harmonieux disparaissent ; il ne reste plus qu'un vallon ombreux et fleuri, avec de grands

arbres dont le tronc étouffe sous le lierre, des prairies de boutons d'or et de pâquerettes et des rives bordées de roseaux qui se balancent sur la rivière paisible. On aborde, on s'étend sur l'herbe ; un brave Turc nous apporte le café. Les Eaux douces étaient heureusement désertes ; il n'y avait que quelques jeunes femmes enveloppées de leurs manteaux de soie rose ou jaune, qui jouaient et riaient au soleil. Un eunuque les gardait. Puis vinrent deux musulmans, une barbe grise et une barbe noire, dans leur barque, avec leurs coussins, leurs narghillés et leur jeu d'échecs ; un domestique les établit à leur aise, avec toutes les conditions de paresse voluptueuse qui conviennent à des croyants qui se respectent. Un rossignol chantait dans les branches ; de l'autre côté de la rivière deux beaux bœufs blancs tiraient une charrue de forme antique ; les femmes se moquaient de l'eunuque ; moi je plaignais l'eunuque au fond de mon âme ; je bâtissais mon château en Asie, au bord de ce ruisseau si pur, sous ce feuillage si frais, sous ce ciel si limpide, et parfois un souvenir de Virgile traversait mon esprit.

Je n'ai pas songé une seule fois à la glorieuse Université, à Messieurs les recteurs et inspecteurs généraux, au programme des études, au moi et au non moi, au panthéisme, à la question romaine, au roi Othon et à Aristote. Si Monsieur Rouland m'était apparu entre les arbres, je l'aurais salué comme le dieu champêtre de ce vallon et j'aurais couronné son front d'une branche de peuplier, comme au temps d'Evandre.

Constantinople, 7 mai.

Hier, le temps étant beau, j'ai traversé le Bosphore, j'ai pris un cheval à Scutari et je suis monté en haut d'une colline qui domine la ville et d'où j'ai joui du plus beau spectacle que j'aie rencontré jusqu'à ce jour. J'avais devant moi, sous mes pieds, le Bosphore éclatant, d'un bleu mêlé d'argent, qui de colline en colline, de baie en baie, à travers ses villas, ses prairies et ses bosquets, se prolonge jusqu'à l'entrée de la mer Noire et descend comme un beau fleuve dans la mer de Marmara. Là-bas, loin derrière Constantinople, qui étale sa forêt de minarets blancs et sveltes, les côtes et les montagnes du nord de la Grèce ; devant Scutari, le groupe des cinq îles des Princes ; derrière moi, une plaine immense, relevée en coteaux et en montagnes sans nombre, mais stérile, déserte, vide ; c'est l'entrée de l'Asie ; au milieu serpente, comme un lit de torrent, une route énorme, tourmentée, d'une couleur éclatante, qui se perd à l'horizon : cette route est le passage des antiques invasions qui, venues de l'Asie Mineure ou du haut Orient, ayant gravi les coteaux de Scutari, ont aperçu l'Europe, les mers de Grèce et les ont convoitées.

Ici a passé peut-être Xerxès avec ses troupeaux d'esclaves et d'eunuques, avec ses hordes de Mèdes, d'Assyriens, de Babyloniens ; là ont roulé pendant des siècles les bandes de Barbares qui s'écoulaient en Europe au delà de Constantinople qu'ils ne pouvaient prendre ; là s'est arrêté Mahomet II.

Sur ce chemin fameux qui disparaissait dans la vapeur du côté de l'Orient, passaient seulement des moutons noirs, comme une tribu de fourmis en marche vers le Caucase. Et tout au fond, une belle montagne élevait au-dessus des nuages son front de neige, lumineux comme un diamant. Je l'ai contemplée longtemps. Elle était voilée et mystérieuse. Etait-ce un des Olympes qui rattachent la Grèce à l'Himalaya par une chaîne de traditions théologiques ? Etait-ce la montagne où fut cloué Prométhée ? Depuis combien de siècles ne règne-t-elle pas dans cette solitude ? Elle est un document de l'histoire géologique de la terre et elle a vu passer l'histoire de l'humanité. Je pensais à ces choses tandis que ma bête traversait de belles bruyères plantées de grands chênes et descendait vers une grande prairie dont l'herbe se cache sous un épais tapis de fleurs violettes. Ici l'églogue recommençait : des femmes vêtues de soie goûtaient sous un arbre ; des paysans chargeaient de foin une charrette attelée de deux petits bœufs noirs. Le foin sentait bon et les femmes riaient derrière leurs voiles. Mon vieux cheval charmé prit un temps de galop et je faillis m'étendre dans l'herbe fleurie. Je fis comprendre à cette monture poétique que le calme dans les sensations est le signe d'une âme élevée et qu'un professeur n'est pas un postillon.

*
* *

Constantinople, 20 mai.

Je vais quitter ce coin du monde avec le plus grand chagrin. Je me sens aussi triste que la veille

de mon départ de Rome. Cette ville est horrible, c'est vrai ; les habitants sont des brutes sauvages ; j'ai eu un soir quinze dogues hurlant sur mes talons ; on est ici en plein pays barbare ; mais le cadre de cette barbarie est si beau ! J'ai depuis quinze jours parcouru les côtes d'Europe et d'Asie sur le Bosphore ; j'ai passé les montagnes et j'ai embrassé d'un regard la mer Noire (qui est d'un beau bleu clair), la mer de Marmara, la forêt immense de Belgrade et Constantinople dans le lointain ; j'ai pénétré les vallons et visité les plus charmants bouquets de bois sur la lisière des prés les plus fleuris ; j'ai joui en épicurien de bon goût de tous les parfums de la terre et de tous les sourires du ciel et des eaux ; le soir, jusqu'à minuit, je me promenais sur le Bosphore avec un jeune étudiant allemand qui me chantait les lieder de Gœthe et un jeune Grec qui me chantait les hymnes de la Grèce Indépendante. Il fallait voir la lune monter derrière Scutari, dont les fins minarets perçaient le ciel transparent, et couper le canal d'un long rayon d'or qui reliait l'Asie et l'Europe ! Nous filions sous les fenêtres du grand sérail dont l'eau reflétait les lumières, et nous entendions dans les jardins du Grand Seigneur la ballade des rossignols qui endormait les sultans.

Ces huit derniers jours j'ai mené, pour finir cet épisode oriental, la vie la plus délicieusement paresseuse. J'allais m'asseoir en Asie, près de Scutari, sur la pente des collines, à l'ombre des buissons de roses sauvages, sous les chênes, les maronniers et les pins parasols. Le lieu, plein de sources, avec de la belle herbe et des marguerites,

est assez désert : on y rencontre quelques enfants vêtus de soie et traînés chacun par son mouton blanc. Chaque gamin turc a son mouton frisé et peigné, avec des fleurs et des verroteries sur les oreilles, comme les madones italiennes. Je restais assis là les heures les plus chaudes, regardant le vaste horizon, écoutant bruire le Bosphore et, s'il faut tout avouer, caressant (ici j'ouvre une parenthèse pour avertir les personnes vertueuses de ne pas pousser les hauts cris avant d'avoir lu la fin de ma phrase ; car on ne condamne pas un homme sans l'avoir bien entendu ; je crois même qu'il est bon de retourner sept fois dans son esprit ce qu'il a dit, de peur de jugement téméraire ; le jugement téméraire est un vilain péché défendu dans les commandements que Dieu donna à Moïse et proscrit par notre mère l'Eglise romaine) ; je dis donc : caressant (car en définitive on n'est pas parfait...) caressant entre les oreilles et sur le cou un fort bel âne tout blanc que chaque jour je trouvais attaché à un arbre, tout seul. J'allais à l'âne (les professeurs ont toujours un penchant pour ces êtres-là) et l'âne m'accueillait bien, comptant sur une friction douce et sur de bonnes paroles. Je lui ai dit adieu à lui aussi, le pauvre !

Après mes siestes et mes contemplations, je me rendais à un bain fort proprement tenu que j'avais découvert à Scutari et où j'avais un petit salon muni d'un tapis à fleurs. Je fumais un narghillé dans la première étuve et je ne passais à la seconde que l'esprit convenablement noyé dans les vapeurs du tabac oriental. Alors, c'était un plaisir de m'inonder d'eau tiède, puis d'eau fraîche en pluie et en

douche, répandant à flots sur mon corps la force et la santé. Remonté dans mon petit salon, couché près de la fenêtre, au-dessus d'un jardin fleuri, je humais lentement mon café, dans un silence qui n'était troublé que par les chants lointains du muezzin. Enfin, à six heures, je reprenais mon bateau à vapeur et j'allais m'asseoir en Europe à une table délicate. Tout cela terminé par un sommeil profond avec de beaux rêves... Tout cela n'est plus qu'un souvenir déjà ! Voilà Constantinople qui rejoint dans l'éloignement et les brumes de mon passé, Florence, Rome, Naples, Pompéi, Sorrente, Palerme ! Il faut dire adieu aux minarets de Sainte-Sophie, comme au dôme de Saint-Pierre, comme au campanile de Florence, comme au baptistère de Pise ; aux ombrages du Bosphore, comme à ceux de Tibur et de Frascati ; aux îles des Princes, comme à Ischia et à Procéda. Encore une ville évanouie, encore une étape accomplie à travers la jeunesse ; encore une partie du monde dont je dirai : quand j'y étais... et non plus : quand j'y serai !

***

Athènes, 6 juin.

Jeudi, jour de l'Ascension, le couvent de Kesseriani, à deux heures dans l'Hymette, étant un rendez-vous de populaire, nous y sommes allés à trois. Fine partie dont je me souviendrai. A cinq minutes de l'Ecole nous rencontrons un chariot attelé de deux mulets et encombré de gamins. Ils voient des seigneurs français dans la poussière et

nous invitent à partager leur équipage à dix sous par tête. Nous montons. La machine se met en mouvement. Une grosse caisse était au milieu. Je me saisis de la mailloche et j'exécute sur la peau d'âne une mélodie qui enchante les mulets. On descend dans l'Ilissus, qui n'a plus d'eau. Les mulets sont si joyeux qu'ils ont soin de heurter une roue du carrosse à un rocher qui n'était évidemment pas à sa place. Grand craquement profond. Les gamins s'effondrent. Nous sautons en bas et nous raccommodons. Les mulets repartent. La petite route du couvent est charmante, toute encombrée de caravanes d'ânes et de chevaux allant à la fête. Notre cocher est si satisfait de son attelage qu'il arrache en passant deux branches de laurier-rose, croissant dans les pierres, et en couronne les oreilles des baudets. Puis il fait des bouquets pour les seigneurs européens ; nous avons l'air, les mulets et nous (je devrais plutôt dire nous et les mulets) d'autant de prêtres d'Apollon à l'arc d'argent. Tout à coup, de grands cris partent devant nous. Un fiacre s'embourbait dans la poussière. Nos gamins, heureux d'une aventure, poussent charitablement à la roue. Rien ne marche. Les cochers font des discours. La route va s'embarrasser de tous les arrivants qui ne peuvent plus passer. Je donne un appel désespéré sur la grosse caisse et j'invite mes collègues à sauver ce malheureux fiacre. L'Ecole française apporte le secours de ses lumières et de ses poignets. Enfin le fiacre horriblement désossé démarre et monte. Nous arrivons au couvent. Danses partout, les femmes avec les femmes, les hommes ensemble. Ces danses sont des rondes lentes et

graves où l'on rythme le pas ; d'ailleurs d'abominable musique. Un ordre parfait ; pas un mouvement brutal, pas un gros mot. Les femmes ne rient pas et ne regardent pas les garçons. Elles dansent les yeux baissés, aussi sérieuses que si elles étaient à l'église. Les garçons boivent de l'eau pure pour se désaltérer ; ils se trouvent très heureux. Pour revenir, nous prîmes des ânes. Mon Dieu ! quelles selles ! je m'en suis souvenu pendant huit jours. Nous trottons, parasols ouverts. A un moment, cinq ou six petits chevaux nous rejoignent en galopant. Nos ânes, enveloppés dans la caravane et désireux de montrer qu'un âne vaut un cheval, s'élancent. Ma selle vacillait ; si je ne suis pas tombé, c'est grâce à l'énergique admonestation que j'adressai à l'ânier. Il fallut bien qu'il tempérât l'ardeur de ses bêtes. Au retour, près d'Athènes, sur la grande route, foule compacte, musique, beau monde, tous les ministres plénipotentiaires dans leurs équipages. Orgueil de nos ânes. Frémissement qui me prend à l'idée de rouler dans la poussière, devant la belle société, si la maudite selle en avait envie. A peine rentrions-nous à l'Ecole que la reine, le roi, le prince royal d'Angleterre et la cour sortaient du palais et s'engageaient dans la foule, à cheval, là où nous venions de passer à âne. La pensée que nous aurions dû traverser une si auguste compagnie en pareil équipage me donne encore froid dans le dos. Ç'aurait été à donner sa démission et à aller professer pour toute sa vie la sixième au collège communal de Mirecourt.

Le lendemain, à l'Acropole, j'ai vu le prince de

Galles. Je doute qu'il ait compris grand'chose à tous ces chefs-d'œuvre. Quand sa suite fut partie, j'allai pieusement consoler les Panathénées de Phidias de cette visite d'Anglais à cheveux jaunes. Les adolescents de marbre, drapés dans leurs chlamydes, avaient toujours leur immortelle sérénité. J'ai pensé que le soleil ne s'altère pas pour un vilain nuage qui glisse devant son visage.

***

25 juillet.

Voyage autour de Péloponèse et aux îles Ioniennes rédigé en aussi bon français que possible.

Monsieur Bourée, notre ministre à Athènes, désirant se reposer de son immobilité diplomatique, fit venir la corvette l'*Euménide* de la marine impériale, en station à Smyrne, et s'embarqua avec sa fille. L'état major m'offrit une cabine et la fortune du bord et je me constituai très volontiers l'hôte de l'*Euménide*. Nous devions nous arrêter d'abord à Sparte ; mais Sparte est à douze lieues de la côte et nous étions en juin ; nous filâmes droit sur Navarin. Rien de bien curieux à Navarin où s'est décidée l'indépendance de la Grèce. La ville est petite et mélancolique ; il reste une citadelle vide où poussent des figuiers sauvages ; seulement, dans un coin, entre quatre murs, quatre-vingts honnêtes Grecs chantent et se divertissent. Ces messieurs sont tous les assassins du royaume d'Othon. Ils n'ont pas plus mauvaise mine que le conseil des ministres : ce sont des coquins enfermés ; voilà, je crois, toute la différence.

Nous repartîmes à minuit pour Zante. Le dimanche matin, jour de Pierre et de Paul apôtres, nous entrâmes doucement dans le port de Zante la charmante, si bien nommée la fleur du Levant. Les cloches des églises chantaient en plein ciel ; le soleil versait une joie divine sur la mer sans rides. sur la ville toute blanche, sur les collines d'un vert sombre. Les Ioniens accoururent sur la jetée admirer notre pavillon tricolore fièrement balancé par la brise.

Zante est tout italienne, sous la protection de l'Angleterre. Elle est pavée en dalles blanches ; les maisons ont des arcades comme à Bologne. Toutes les fenêtres sont fleuries de jolies filles ; elles sourient très volontiers. Nous étions sûrs de ne pas engendrer à Zante la mélancolie. Dès le soir, nous étions au bal. Pendant cinq jours, nous avons dansé, dîné, festoyé. Les Ioniens sont le peuple le plus hospitalier. Les mamans ne sont pas farouches et l'on se promène avec leurs filles au bras longtemps après que la contredanse est finie.

La plaine de Zante est entourée de hautes collines vertes d'oliviers ; çà et là des bouquets de citronniers, de lauriers roses et blancs, de myrtes, remplis de cigales qui chantent sans fin ; au loin, à travers quelque échappée des collines, la mer bleue. Partout des fermes qui ont air de santé, chacune avec son promenoir de colonnes blanches enlacées de vignes grimpantes ; puis, en quantité, des chapelles et de petits couvents dont les carillons rivalisent avec les cigales. C'était un bonheur d'errer dans cette verdure fleurie, l'oreille pleine de cette musique.

Zante quittée, nous allâmes à Patras. Là, même accueil empressé. Le consul anglais, très riche et patriarcal, possesseur des plus mignonnes petites filles que j'aie vues, nous donna chaque soir une collation rafraîchissante agrémentée de polkas.

Missolonghi eut aussi notre visite. Grand émoi des gens. Ils ont un clocher ingénieux : la cloche est pendue entre deux branches d'un arbre devant l'église et le sonneur est à l'ombre.

Nous visitâmes le cimetière où dort Botzaris, le héros de l'indépendance. A côté de sa tombe, sous un tertre tout embaumé de lauriers-roses, est le tombeau du grand poète et chevalier lord Byron.

Le lendemain, nous longions le beau golfe de Corinthe dans toute sa profondeur. Nous passions devant Lépante, où Cervantès a perdu son bras droit en combattant, lui aussi, contre les Turcs.

Nous arrivions en face de Delphes. A douze, y compris le Ministre et sa fille, nous enfourchâmes des chevaux et nous montâmes à la ville sainte d'Apollon. Le soleil se couchait comme votre serviteur faisait les honneurs des fouilles de l'Ecole française au Ministre de France et à la marine impériale.

Il fallut dîner. Ce fut dans un hangar, à un second étage, où l'on parvenait par une échelle boiteuse et un trou dans le plancher. Pas de table, mais une longue toile à terre ; pas de sièges, mais nos couvertures ; çà et là des lampes de sybille, à trois becs.

Autour de nous, curieux et respectueux, les klephtes du Parnasse ; puis la lune là-bas, dorant la tête des montagnes endormies.

Jamais, malgré le paysage solennel et l'heure triste, jamais dîner n'a été plus fou. Il n'y avait pas de verres pour tout le monde, mais tout le monde a trouvé le moyen de s'égayer de Marsala et de Champagne. Au dessert, le ministre demanda de la musique. Aussitôt, deux violons enroués accoururent et grincèrent là où avait chanté la lyre d'or d'Apollon.

Les Pallicares se prirent la main et commencèrent autour de nous leur danse grave et rythmée; les enseignes de l'*Euménide* s'y mêlèrent; l'Université enfin lança à son tour les jambes en l'air. Le plancher pliait à faire frémir ; la vieille maison dansait sur elle-même. La bonne soirée! Au fond du bois d'oliviers, au bord de la source de Castalie, sur les pentes du Parnasse, on entendait le rire joyeux des nymphes ; la flûte du dieu Pan se réveilla dans l'antre Corcyrien, et sur la plus haute cime de la montagne sainte, on vit glisser dans un rayon de lune, se tenant par la main, les Muses éternelles.

Hélas, il fallut partir ! nous redescendîmes les sentiers affreux où des chevaux français se tueraient cent fois avec leurs cavaliers. Dans la plaine nous prîmes le galop. Nous arrivâmes à la mer à deux heures du matin. Le bonheur passe comme un songe.

*
* *

Athènes, 7 août.

Les chaleurs excessives que nous avons ici et qui empêchent tout travail suivi me décident à re-

prendre mon existence de Juif errant. Demain je m'enfoncerai de nouveau dans les mers lointaines, vers l'Orient lumineux et mélancolique. Je pars avec la joie la plus vive. Je vais donc revoir les rues mystérieuses, les femmes voilées, les turbans, les mosquées blanches ; je vais entendre de nouveau l'appel du muezzin, je vais revivre de la vie rêveuse et vaporeuse. J'emporte avec moi les poésies de Gœthe et de Byron. Je viens de lire les premiers vers de la fiancée d'Abydos, de celui dont je saluais la tombe il y a quelques jours. C'est le chant de triomphe de l'Orient. J'aime à le traduire : « Connais-tu le pays du cèdre et de la vigne — où les fleurs sont toujours épanouies, le soleil toujours brillant — où la brise suave, chargée de parfums, se joue dans les jardins de roses — où le citron et l'olive sont les plus beaux des fruits — où la voix du rossignol n'est jamais muette — où les teintes de la terre et les nuances du ciel luttent en couleurs variées et en beauté — où la pourpre de l'Océan est profonde, éclatante — où les jeunes filles sont suaves comme les roses de leurs guirlandes — où tout, excepté l'âme de l'homme est divin, — ce pays, c'est l'Orient, c'est la patrie du soleil ! »

*
* *

Constantinople, 1er octobre.

Je quitte Constantinople dans deux heures. J'ai l'esprit noir. Le ciel, par surcroît, est magnifique ; le Bosphore rit ; Sainte-Sophie est sublime. Il faut partir, hélas ! Je vais encore tourner une page de

jeunesse et le dos à l'Orient. Si c'était pour toujours !

*
* *

Naples, 14 février 1863.

Plus je regarde cet admirable golfe de Naples, plus je plains les exilés et les détrônés. Il fait bon vivre ici, bien que la vie y soit bruyante et n'ait pas le charme des solitudes recueillies et mélancoliques de Rome. Un artiste et un poète préféreront toujours Rome ; ils y séjourneront avec amour et, s'ils le peuvent, s'arrangeront pour y vieillir et y mourir.

Ce qui manque à Naples, ce sont les grands espaces où poussent les mauvaises herbes et où l'on peut s'asseoir des heures sur une pierre à regarder quelques chèvres et deux ou trois petits cochons grotesques et malicieux qui se roulent dans la poussière sacrée de Jules César, de Raphaël et de Léon X. Cependant, lorsqu'on redescend de Pouzzoles vers la ville par la belle route qui borde la mer entre deux lignes de villas, au milieu des brillants équipages où les patriciennes sont couchées dans les fourrures et le satin, lorsqu'on rentre dans Naples par le quai de Chiaja tout retentissant du bruit du corricoli, des cris des enfants, du chant des cornemuses, du nasillement des mendiants, du tintement des cloches, du bruissement de la mer, on se réjouit de vivre en pareil lieu, sur la terre natale de Polichinelle.

*
* *

San Germano (Terre de Labour), 21 février.

Pour gagner Rome par terre, en partant de Naples, il fallait traverser en voiturin la distance qui sépare Prezensano de Ceprano. Le chemin de fer conduit d'une part de Naples à Prezensano et, d'autre part, de Ceprano à Rome. Entre les deux stations, il y a une belle route, des aspects pittoresques et peut-être des brigands.

J'ai essayé de dormir à Capoue dans la nuit du 20 au 21, mais en vain ; un vent épouvantable faisait un si beau vacarme aux vitres de mon osteria qu'il me fallut rêver les yeux ouverts jusqu'au lever de l'aurore. Je me levai alors, payai cher une mauvaise nuit et m'acheminai en louvoyant contre la tempête, vers la gare de Capoue. Deux heures après, j'étais à Prezensano. Un cocher m'aborde et me demande dix francs pour me mener à San Germano, trajet de deux heures et demie. J'offre cinq francs, marché conclu. Je m'embarque. Nous étions dix voyageurs, dont deux gros curés. Comme je payais le plus cher, il était juste que je fusse le plus exposé au vent. Le cocher me fit asseoir sur une banquette de devant ; mais en voyant enfermer les quatre voyageurs de l'intérieur en pleine nuit, le carrosse n'ayant que des volets et pas de glaces, je me félicitais tout en grelottant et me disais : je verrai le pays. Mon voisin de banquette et de grand air était un des deux curés. Je lui offris gracieusement la moitié de ma couverture. Le saint homme d'accepter et, durant tout le trajet, de tirer à soi la couverture. Le vent piquant des Apennins continuait à décorner les bœufs.

Trois coups de fouet et nous partons d'un train d'enfer. Imaginez un fiacre fossile, phtisique, ayant à peine l'âme ; dès le premier élan, toute la machine de craquer dans ses profondeurs et les quatre de l'intérieur de pousser des cris. Le cocher n'en a cure, va de plus belle et mon curé tire toujours à soi la couverture. Donc, nous roulons ventre à terre. Mais le cocher n'avait pas la conscience tranquille et surveillait avec anxiété ses quatre roues.

Nous n'étions pas à deux lieues que le monument s'arrête court. Un clou du cercle de la petite roue de mon côté était tombé ; le cocher prend une pierre et le remplace.

Cinq minutes plus tard, le cercle menaçait de courir en avant de la voiture ; nouvel arrêt. L'intérieur murmurait ; nous étions entre deux montagnes arides et ravinées. Un poste de soldats piémontais, logé dans une bicoque, nous avertissait de n'avoir pas peur, qu'il y avait bien des brigands, mais qu'on les surveillait.

Le catafalque se remet en marche ; à un mille plus loin, la roue était disloquée. Le curé prit une forte prise de tabac et s'enveloppa chaudement dans ma couverture.

On s'arrêta devant une baraque. Je mourais de faim et sautai à terre. Je découvris sous l'ombre d'une sorte de grange, trois ou quatre charmantes petites filles blondes, vêtues de rouge, et un vieux bonhomme, qui me donnèrent du pain, du vin et du fromage. Le cocher reprit son travail de reconstruction, je pinçai la joue d'une des jeunes personnes de sept à huit ans, et nous repartîmes.

Mais le voyage devenait impossible. L'intérieur rugissait dans sa nuit ; bientôt, femmes, moine, vieillard, tout était descendu ; mon gros curé lui-même, abandonnant ma couverture, trottait dans la poussière. Mes compagnons en étaient aux imprécations. Pour moi, je devenais de plus en plus gai ; l'aventure devenait grotesque. Le cocher se lamentait et disait : ora pro nobis. Je lui faisais entendre qu'il vaudrait mieux une bonne roue que des litanies. Nous n'étions plus qu'à deux lieues de San Germano ; il détela un cheval pour aller chercher un autre carrosse, nous laissant avec le reste de l'attelage et le clergé au milieu de la route solitaire. Bientôt celui des curés qui n'avait pas de bagage engagé dans l'affaire, prit les devants à pied, comptant ne rien payer.

Une heure après, on nous entassa tous dans une carriole à deux hautes roues et nous arrivâmes comme un ouragan, cahotés et brisés à San Germano. Mon carton à chapeau et mon parapluie suivaient solennellement dans le carrosse blessé.

Lorsque j'eus rassemblé toutes mes richesses dans une chambre convenable, je pris un gamin pour monter au couvent des bénédictins du mont Cassin.

Ce couvent, qui s'élève au-dessus de San Germano, fut fondé par saint Benoît au VIe siècle. Il fut, durant tout le moyen âge, le foyer littéraire de l'Europe. Les abbés de Saint-Benoît faisaient copier, à leurs moines, Virgile et Aristote.

C'était pour moi un devoir de rendre visite à cette maison illustre dans l'histoire de l'esprit humain.

Il faut une heure pour y parvenir. Le couvent domine une vaste plaine bornée par de belles montagnes sévères. Il est immense et a l'aspect d'une citadelle. Les cloîtres, les galeries intérieures se superposent en étages et se prolongent à perte de vue.

Autour de la cour qui s'ouvre devant l'église, sont rangées les statues des bénédictins devenus papes, Grégoire VII à leur tête, une plume à la main, avec la figure maigre et inspirée ; en face, les statues des protecteurs antiques du monastère, et le premier de tous, avec sa couronne impériale, Charlemagne. L'église est du XVIe siècle, singulièrement riche en mosaïques admirables. Le chœur est entouré de boiseries ciselées et de stalles sculptées d'un travail merveilleux. Derrière l'autel, entouré de lampes toujours ardentes, est le tombeau de saint Benoît, qui repose dans le silence profond du sanctuaire.

Je demande à voir la bibliothèque et un jeune bénédictin, parlant bien le français, me montre les manuscrits du VIIe et du VIe siècles qu'elle possède, et les chartes du roi Lothaire, écrites de sa main en longues et maigres lettres. Tous ces trésors sont précieusement renfermés dans de la soie.

Le bénédictin me conduisit enfin dans un cabinet solennel où se mêlent le parfum des vieux livres et l'odeur de l'encens, et où se trouve le registre des voyageurs. J'y ai retrouvé des noms illustres qui m'ont ému, tels que celui de Frédéric Ozanam, 1847. Il venait alors en Italie pour y chercher les éléments de son dernier livre sur l'histoire littéraire du moyen âge avant le Ve siècle et aussi pour y

refaire sa santé chancelante. J'y ai vu le nom du père de Ravignan — à mon tour, j'ai écrit dans le registre du mont Cassin : Emile Gebhart, professeur de l'Université de France, 21 février 1863. Qui sait si dans 30 ou 40 ans, quand je serai moi-même un vieux parchemin, moins vivace que les chartes du roi Lothaire, et que je conduirai là-haut soit mon petit-fils, soit mon petit-neveu, je ne serai pas charmé et attendri de retrouver sur ce papier jauni, mon nom et la date de ma jeunesse ?

J'ai quitté le couvent en serrant cordialement la main au bénédictin qui m'avait fait entrevoir un instant un peu de la vie savante et méditative de ces moines, grands hommes sans nom, qui ont rendu au monde de si grands services et qui, demain peut-être, seront dispersés pour céder la place aux soldats du roi Galant-homme.

Pauvres moines ! C'est une si belle vie cependant, pour qui a renoncé au monde, que d'aller des chants du chœur et des ravissements de l'autel aux joies solitaires de l'étude, et de passer incessamment de Jérémie à Platon, d'Homère à saint Jean ! Je songeais, tout en redescendant la montagne, à la poésie de cette vie de prières et de science au xe siècle, en pleine barbarie, lorsque le moine assis dans sa cellule étroite, goûtait par la foi les félicités de l'autre monde, et par l'étude retrouvait les splendeurs de l'humanité hellénique. Le soleil descendait sur les marais pontins et dorait d'un rayon rouge, au fond de la vallée, les restes de l'amphithéâtre antique et de la villa de Varron ; un troupeau de vaches descendait devant moi dans les rochers gris du mont Cassin et la cloche du

couvent, sonnant l'Ave Maria, jetait aux vents du ciel sa voix mélancolique. En même temps que je rentrais à l'albergo, arrivait un automédon pour me louer la brouette qui me mènera demain à Céprano. A la porte il s'arrêta et, ne me croyant pas si près, il dit à la servante ce mot sublime : E Inglèse? Est-il Anglais? Je le reçus de mon haut, lui disant que cette question me révélait l'état honteux de son âme ; que les Anglais payant double, il espérait pouvoir me duper. Le drôle a demandé d'abord 20 francs pour une course de trois heures ; nous avons conclu pour 10, et demain j'irai reprendre le chemin de fer pontifical pour coucher à Velletri.

Tandis que je dînais, est venu le cocher à la roue. S'il s'était montré insolent, je lui aurais donné 3 francs et des sottises ; mais il se présenta en homme qui n'espère plus son écu, se lamentant sur sa roue qui coûterait 10 francs de réparation et me demandant au moins pour une bouteille en plus des 3 francs. Je lui ai donné alors ses cent sous et un verre de vin, en lui recommandant de ne plus confier à l'avenir des voyageurs honorables à des roues aussi détraquées.

***

Rome, 24 mars.

Dimanche dernier, monseigneur Lavigerie a été sacré à Saint-Louis des Français devant l'ambassadeur de France, l'état major de l'armée et quelques amis. Il m'avait envoyé une lettre d'invitation. On n'a guère vu d'évêque plus gracieux et plus jeune.

Il a trente-six ans environ. Il est grand et a fort belle mine avec sa mitre et sa crosse. Je suis sûr que ses premières cérémonies épiscopales feront un grand effet à Nancy.

Il y a dans la cérémonie de la consécration de fort beaux moments : celui où le nouvel évêque demeure prosterné la face en terre, tandis qu'on chante les litanies des saints, et celui où le consécrateur, après lui avoir mis la mitre en tête et la crosse en main, devant l'autel, l'embrasse et s'agenouille devant lui pour recevoir sa première bénédiction pontificale.

Après la messe, on est passé dans le salon du palais qui tient à Saint-Louis. Je me suis glissé à travers les soutanes et les épaulettes jusqu'à monseigneur Lavigerie pour lui serrer la main. Il était près de l'ambassadeur, occupé à faire baiser sa bague par de bons petits curés grassouillets. En me voyant, il est venu au-devant de moi et m'a dit : Vous, vous êtes mon paroissien, et je veux vous embrasser; et nous nous sommes embrassés.

Le temps s'est mis au beau, le printemps est en pleine fleur ; la vieille campagne romaine est pleine de bonnes odeurs. Les pêchers sont tout roses dans les ruines ; les rossignols chantent la nuit dans les jardins de la Villa Médicis ; les boutons d'or s'étouffent sur les arcs du Colisée. Ma vie se passe à flâner au soleil et à regarder les splendides horizons.

*
* *

Athènes, 9 mai.

J'ai obtenu de mon directeur, monsieur Daveluy, tout ce que je voulais; je partirai d'ici le 28 mai pour Thessalonique et je serai à Constantinople vers le 12 juin.

O mes Turcs! mes Turcs! avec vos longues barbes blanches, vos visages endormis et graves, vos négrillons et vos beaux chevaux arabes! O civilisation assoupie, mélancolique et douce de l'Orient! O voix plaintive des Imans qui courut sur Byzance recueillie et muette, avec le murmure des cyprès et le gémissement des colombes! O lumière éclatante, eaux vives, roses éternelles du Bosphore, soyez salués, soyez bénis!

Monsieur Saint-Marc Girardin ne vous aime pas, mes Turcs, vous qui ne lisez pas les *Débats* et qui n'êtes ni de l'Académie, ni de la Sorbonne! Il prétend que vous êtes des barbares, parce que vous n'avez pas de Chambre des députés et l'élection à deux degrés, et qu'au lieu de discuter sur le suffrage universel et le traité de commerce, vous buvez votre café amer que j'aime tant, et fumez vos narghilés dont la fumée bleue emporte lentement vos rêves jusqu'aux portes du Paradis de Mahomet! Vous avez un despotisme poétique et pas de Sénat conservateur; point de chemins de fer ni de boulevards, mais des cimetières étranges où jouent les petits enfants, où chantent les rossignols. Vous croyez en Dieu et vous le priez. Vous nous valez bien, vieux Turcs! tu vaux mieux que Florence et que Naples, que Paris et que Londres, ô Constan-

tinople ! presque autant que Rome ta sœur et, comme toi, dernière ruine du glorieux passé évanoui !

***

Athènes, 25 décembre.

Je rentre du bal donné par le ministre de France. Le seul divertissement que j'aie eu a été le Roi et les fillettes d'Athènes, qui lui font une cour incroyable. Le roi a eu hier dix-huit ans et a l'air d'un gamin de quinze ans. Il est à demi timide et à demi petit homme. Il a dansé jusqu'à quatre heures. Il portait le grand cordon et la plaque de la Légion d'Honneur. Au cotillon, il avait un siège dans un angle du salon où il s'asseyait dans les intermèdes au milieu de trois ou quatre petites filles de Périclès, dont les jupons lui couvraient les genoux. Il se passait là des idylles. Quand il tirait sa montre, elles y regardaient l'heure ; il leur disputait des débris de volants de dentelle. Jamais roi n'a été plus abordable à ses sujettes, qui l'adorent. Tous ces charmants yeux lui lançaient des flammes languissantes. Il y avait là de ravissantes créatures et des épaules merveilleuses. J'y ai vu deux têtes dont j'aimerais à illustrer mon livre sur la sculpture antique. L'une est la fille du président de l'Aréopage (la cour de cassation), lequel mit un jour en loterie l'Académie de Platon, fit prendre des billets pour cent mille francs et gagna le bon billet. Que ne met-il sa fille en loterie !

***

Athènes, 13 mai 1864.

Je suis revenu hier de mon voyage dans le Péloponèse. Pendant vingt jours, j'ai couché sur le plancher, dans ma couverture ; j'ai eu de l'agneau bouilli, un soleil parfois affreux, des punaises ou des puces, des sentiers périlleux, larges d'un pied, qui s'émiettent sous les pieds des chevaux. J'ai voyagé à certains endroits entre deux gendarmes ; A Mégare, j'ai fait intervenir entre mon hôte et moi le commissaire de police, qui m'a offert un bouquet ; dans les couvents d'Arcadie j'ai causé théologie avec les moines ; j'ai escaladé à cheval une pente boueuse et glissante à faire frémir et j'ai failli recevoir sur ma tête les chevaux de mes collègues ; j'ai eu près de l'Alphée six chiens de berger sur mes talons, ma bête a pris le galop et j'ai manqué faire un plongeon dans la rivière ; j'ai essayé l'ascension du Styx, qui sort d'un rocher au sommet d'une montagne toujours neigeuse ; j'ai vu une jolie avalanche descendre avec un roulement de tonnerre agréable sur le sentier que je venais de traverser ; en allant à Sparte j'ai eu trois heures de pluie battante sur le dos et dans les souliers et j'ai trouvé un pied d'eau dans l'Eurotas ; à Phigalia, dans le canton le plus sauvage de Morée, j'ai été entouré par des pallikars de mauvaise mine qui voulaient absolument voir le pistolet que je n'avais pas et dont je m'étais imprudemment vanté ; j'ai couché deux fois pêle-mêle avec des femmes, des hommes, des enfants, des tourterelles, des chats, des lézards et des fromages. J'ai gagné des coups de soleil prodigieux sur le nez et sur les

mains; à Léondari, le jour de Pâques, les hommes et les femmes ont dansé devant moi leurs danses les plus solennelles. Le tout pour 350 francs.

*
* *

Constantinople, 29 juin.

Je viens de passer une semaine à Brousse et voici les souvenirs que j'en rapporte.

Pour commencer par de la géographie et une digression, sachez que Brousse est à dix lieues de Mondania, petit port de la mer de Marmara, à cinq heures de Constantinople. Sachez de plus qu'il y a sur les côtes turques de la mer Noire, 300,000 Circassiens qui meurent du typhus en plein air, 200 ou 500 par jour; qu'on y vend deux filles pour 20 francs, tant est grande la misère, que les marchands d'esclaves s'y approvisionnent avec joie ; sachez enfin qu'il y a 2,000 de ces malheureux déguenillés et pestiférés à Mondania, où votre serviteur doit aborder pour se rendre dans l'Olympe asiatique.

Après une traversée paisible, je fus donc déposé tout à coup en présence du plus douloureux spectacle : trois corps nus et morts sur le sable; des vieux et des femmes couchés nus sous les arbres et cherchant leur vermine ; les enfants, jaunes de faim et de fièvre, mendiant. Je pris deux chevaux et m'enfuis avec le reste de la caravane. Trois heures de course, du trot toujours, du galop souvent. De temps en temps un Turc jovial pousse un hourrah! et les quinze ou vingt bêtes s'envolent. Heureusement que ma selle a un pommeau ! Après trois

heures de ce divertissement on arrive à la plaine de Brousse. Rien ne peut donner idée d'une si prodigieuse fertilité. Les noyers gigantesques, les mûriers, les oliviers, la vigne, les cyprès, les platanes forment de cette vallée un parc merveilleux. L'eau court de tous côtés ; les herbes, les buissons, les fleurs se pressent et s'étouffent. La ville est assise sur les premières pentes de l'Olympe. Elle a de loin un grand aspect avec ses dômes et ses minarets qui sortent de la verdure ; mais quand on la visite, elle paraît bien misérable. Il y a dix ans, des tremblements de terre l'ont ruinée à moitié ; il y a un an, l'incendie en a brûlé le quart. Il reste encore de belles mosquées d'une architecture originale. Brousse a été longtemps la dernière capitale des Turcs en Asie; c'est de là qu'ils sont partis pour Constantinople. J'ai vu le tombeau d'Osman, l'avant-dernier sultan de Brousse : c'est un haut cercueil de pierre recouvert d'un drap rouge, et, à côté, plus petits et plus humbles, sont les tombeaux de ses enfants.

Il fallait faire l'ascension de cet Olympe que je venais chercher de si loin. Je partis de l'hôtel à cheval avec un guide, à dix heures du soir. Après une heure de montée, la lune se leva et éclaira mon sentier à travers les cyprès, les platanes et les chênes. A minuit, j'étais au premier plateau, dans un bois de châtaigniers, au bord d'un ravin profond qui descend jusqu'à Brousse. A deux heures du matin, la lune était au haut du ciel et moi sur une pente rocheuse où s'accrochent des sapins, dont les branches remuées par le vent ont un gémissement triste. Ces pierres debout et alignées font

de loin un spectacle étrange : il me semblait voir une procession de moines gris ; je croyais même entendre leur psalmodie. De blanches vapeurs éclairées par la lune glissaient le long du cortège. Il me sembla que je voyais passer, conduites par un clergé fantastique, les funérailles des grands dieux helléniques. Plus loin, il fallut attacher nos chevaux à un sapin et grimper à travers la neige. A trois heures du matin, nous étions au sommet, avec de la neige jusqu'aux genoux. Vers l'Orient, le ciel se colorait de rose, une demi-heure après, l'aurore se leva sur la Bithynie, puis le soleil apparut, illuminant les neiges de l'Olympe. Alors je distinguai vers le nord, le lac au bord duquel est Nicée, où fut arrêté le symbole catholique, le Bosphore lointain et la masse confuse de Constantinople, puis la mer de Marmara, blanche et câline, puis les Dardanelles, puis la chaîne de l'Ida au pied de laquelle est Troie, enfin la mer de l'Archipel qui va baigner les côtes de Grèce.

Alors, j'eus une vision, non pas une vision biblique et sémitique, mêlée d'ossements humains et de choses sanglantes, mais une vue sereine sur un monde noble et beau, aujourd'hui loin de nous et qui se rapprochait de moi.

Tout autour de moi, sur le long sommet de l'Olympe, plus éclatants que la neige, plus radieux que le soleil, s'étaient levés des personnages d'une taille surhumaine, la plupart à demi nus, qui paraissaient contempler paisiblement l'ancien monde, s'éveillant dans l'aurore à leurs pieds. Je les reconnus tous, bien qu'ils fussent un peu vieillis et que leur rire fût éteint sur leurs lèvres. C'était en-

core Apollon ; seulement il s'appuyait sur sa lyre comme un malade sur son bâton. C'était encore l'Amour ; seulement, ses ailes étaient pendantes, sa couronne de roses flétrie et il toussait lamentablement. C'était encore Jupiter ; mais sa barbe était blanche comme l'argent, de grandes rides sillonnaient sa figure majestueuse et je m'aperçus que Ganymède lui versait non plus du nectar, mais une infusion de tilleul. Quant à celui-ci, il avait l'air d'un vieil enfant de chœur de la chapelle Sixtine. Il y avait des nymphes qui dansaient et chantaient et leur danse et leurs chants me donnaient envie de pleurer.

Tout à coup, du fond de la mer, du creux des vallées, monta, comme une plainte de deuil, le fameux cri entendu jadis par un contemporain de Plutarque : le grand Pan est mort ! Au cri, je vis Jupiter pâlir, Apollon baissa sa tête couronnée de bandelettes, Minerve soupira et les nymphes dansantes s'arrêtèrent et se turent.

Mais le père des dieux se redressa sur sa montagne, secoua ses cheveux blancs sur ses épaules et dit avec une voix qui remua l'Olympe : Et qui donc a vu mourir le grand Pan ? Et depuis quel jour les dieux meurent-ils ? Mon temple d'Olympie est enfoui sous le limon de l'Alphie ; mon temple d'Athènes n'a plus que quelques colonnes au pied desquelles des députés grecs boivent le café ; le Parthénon a été démoli par des Anglais et mesuré par des archéologues ; ma statue d'or et d'ivoire est enterrée sous Constantinople. Personne ne m'immole ni bœufs, ni moutons, ni chrétiens. Qu'importe ! Les dieux grecs sont immortels comme la

nature et la beauté. Non, le paganisme n'est pas mort. Il a été la religion du bonheur terrestre et, tant qu'il y aura des hommes sur terre, il vivra. L'Orient tout entier, à Bagdad, à Ispahan, à Stamboul, l'Orient est païen, avec ses jardins de roses, ses rêveries à l'ombre des sycomores et ses filles aux yeux noirs, comme dit Mahomet mon prophète. L'Italie est païenne malgré son pape et grâce à ses cardinaux, païenne à Rome, païenne à Florence, à Venise. Bouddha a tué Manou ; l'opium tue Bouddha ; Luther a tué Rome ; Voltaire et Renan ont fait plus encore ; mais le paganisme est éternel. Il y a toujours, dans le monde, un artiste ou un penseur qui relève son autel ; l'empereur Julien, Libanius, Raphaël, Titien, Fénelon, Gœthe, Henri Heine. Le grand Pan n'est pas mort !

En ce moment, un aigle s'élança des rochers et perça tout droit vers le soleil en jetant une clameur triomphante. Quand j'abaissai les yeux, tout s'était évanoui.

*
* *

Rome, 9 décembre.

Je pars demain matin pour Naples. Aujourd'hui j'ai été voir le soleil se coucher sur le Colisée ; j'ai dit adieu au Forum, aux flèches de Saint-Jean de Latran et au dôme de Sainte-Marie Majeure. L'Académie me reconduira au chemin de fer. Je quitterai d'un seul coup quelques bons amis et la ville la plus chère à mon esprit, peut-être pour toujours. J'éprouverai une fois de plus la sensation triste du départ à laquelle je ne m'habituerai jamais. Depuis

plus de trois ans je me suis fait une patrie dans trois ou quatre villes d'une beauté et d'une poésie sans pareilles. Je m'y sens à l'aise et aussi heureux que sur ma terre natale ; chaque fois que je vois disparaître au loin la coupole de Saint-Pierre ou celle de Sainte-Sophie, les côtes de Sorrente ou celles de Salamine, je crois partir en exil.

*
* *

Athènes, 10 février 1865.

Je crois que je suis condamné aux facultés et à endormir de vieilles dames deux fois la semaine. Je m'y résigne. Je tâcherai d'amuser les étudiants et de ne pas scandaliser les curés. De temps en temps, entre minuit et deux heures du matin, je rallumerai ma lampe, j'ouvrirai mon carton de photographies et, oubliant la platitude profonde où je serai plongé, je repasserai par le regard et le souvenir sur le Forum romain et dans les rues de Pompéi, à l'ombre du dôme de Pise et de la coupole de Sainte-Sophie, au pied des pyramides ou de l'Acropole d'Athènes. Je regarderai mon charmant Faune dormant ou mon Amour du Vatican. Le passé me fera peut-être supporter le présent.

*
* *

Athènes, 17 février.

Depuis quelques jours, nous avons ici monsieur Renan, qui arrive d'Egypte et qui en est émerveillé et me pousse à y aller. J'ai conduit aujourd'hui l'auteur de la Vie de Jésus sur le rocher de

l'Aréopage où saint Paul a prêché Jésus. Tous les jours nous faisons ensemble une excursion archéologique et j'ai la fortune singulière de lui faire les honneurs de l'antiquité grecque, qui est un peu pour lui une nouveauté, mais qu'il goûte admirablement.

*
* *

Athènes, 23 février.

Je compte partir d'Athènes le 3 ou le 7 mars pour Smyrne, et de Smyrne, je gagnerai Alexandrie.

Donc, je vais de nouveau traverser les mers de l'Orient et me rapprocher de plus près du berceau du monde. Je vais entrer dans une antiquité prodigieuse dont les monuments gigantesques témoignent d'idées et de conceptions auxquelles le monde grec et latin a été étranger. Habitué aux beaux temples réguliers, aux statues idéales et gracieuses, aux horizons nobles, je vais pénétrer parmi les ruines immenses, les dieux énormes et difformes, les sphinx hauts comme des collines, dans le désert brûlé et vide. Nous verrons si tout cela modifiera mon goût et mes prédilections. Je crois bien que je préférerai toujours la statue de Méléagre à celle de Sésostris, la Vénus de Milo à Osiris, le Parthénon aux Pyramides et le Bosphore au Nil.

*
* *

Beyrout, 15 mars.

Ma traversée a été charmante, grâce au beau temps et à la cordialité des officiers de la « Magicienne ». Je suis avec eux tous dans les meilleurs termes et l'amiral me témoigne une bienveillance

dont je suis très touché. Je vais de temps en temps dîner sur la frégate, quand la mer le permet. Beyrout n'a pas de port. La côte est la plus inhospitalière du monde, et les navires, mouillés à une demi-lieue de la ville, roulent continuellement.

Au delà de la ville s'élève l'Anti-Liban, dont les plus hauts sommets sont neigeux. Sur les pentes arides et rougeâtres de la montagne se déroulent de petites villes syriennes, Ghazîr, par exemple, où monsieur Renan a écrit sa Vie de Jésus et où est la tombe de sa sœur. Là, on adorait Adonis ; aujourd'hui, on y voit un couvent de Jésuites, qui font de l'eau bénite avec les fontaines sacrés de Byblos.

*
* *

En vue de Jaffa, 17 mars.

Les côtes de Jaffa sont arides, jaunes et tristes. Le ciel obscurci par le vent du sud, chargé des sables du désert, n'a pas de rayonnement. Je pense aux croisés de XIIe siècle. Au delà de ces collines de sable est Jérusalem. J'y reviendrai sans doute au mois de mai, et alors, après avoir vu toutes les grandes choses de ce monde, Constantinople, Rome, Florence, Naples, le Caire et Jérusalem, je pourrai dire : *Nunc dimitte servum tuum, Domine.*

*
* *

Le Caire, 8 avril.

Je quitte demain le Caire et vous envoie quelques pages sur Memphis, que j'ai visitée il y a trois jours. Je quitte cette ville sans regret. Décidément, il n'y a qu'une Italie, la vraie patrie sacrée, le

pays de la beauté, de l'art et du plaisir. C'est toujours à elle qu'il faut revenir et dans moins de trois mois, je serai à Naples.

Souvenirs de Memphis

Le Caire, avril.

A quelques heures du Caire, non loin du Nil et de ses rives si fertiles, commence le désert, le royaume désolé du dieu Typhon. On a quitté les grandes pyramides et traversé la plaine où s'est battu Bonaparte; les hauts palmiers de Ghisez n'apparaissent plus que confusément à l'horizon : on gravit une pente de sable derrière laquelle le sol s'abaisse de nouveau, et l'on descend dans les régions arides où l'on ne rencontrera ni un filet d'eau, ni un passereau, ni un brin d'herbe. Au nord et au couchant, des pyramides à demi ruinées, envahies par les sables, s'élèvent comme des tentes gigantesques sur le désert vide : là-bas, la pyramide du Darfour se dessine sur le bleu pâle du ciel ; près de nous, la pyramide de Sakkarah, le plus vieux monument de l'Egypte et du monde, et partout au loin, à perte de vue, le sable d'un jaune clair qui se déroule en longues collines, coupées de profonds ravins où ne descend aucune ombre : le soleil verse sa lumière enflammée et le vent, que rien n'arrête, passe silencieux, avec un souffle de feu, sur la solitude.

Ici était Memphis, la ville de la Mort, et c'est le temple de la Mort, le Sérapeum, qui subsiste presque seul de cette cité, prodigieuse comme

Babylone et Ninive ; tout le reste, l'immense nécropole, les avenues de sphinx, les temples, sont ensevelis à tout jamais.

Sérapis, vieille divinité de l'Egypte, fut le plus grand parmi ces dieux funèbres qui montèrent un jour dans l'Olympe grec, dont les dieux lumineux et heureux étaient exilés. Ceux-là venaient de l'Orient : la Grèce, fatiguée du scepticisme, les accueillit et les adora. Ces dieux mouraient et on les descendait au tombeau avec des pleurs et des lamentations, puis ils ressuscitaient et l'on fêtait leur renaissance, Par l'Egypte et par la Syrie, par Memphis et par Byblos, le culte de la Mort pénétra dans cette Grèce où, seules jusqu'alors, la beauté et la vie avaient eu des autels. Rien ne saurait préparer à l'impression étrange produite par le Sérapeum. Imaginez un souterrain creusé à dix ou quinze mètres au-dessous du sol, médiocrement large et haut, mais long peut-être d'une lieue, et dont on n'a déblayé qu'une petite partie. A droite et à gauche, environ à quarante pas l'une de l'autre, sont des cellules renfermant les sarcophages de basalte où l'on plaçait debout les momies des bœufs Apis. Ces sarcophages, d'un seul bloc, ont quatre mètres de longueur et sont plus hauts qu'un homme ; quelques-uns sont décorés d'hiéroglyphes finement ciselés.

La première pensée qui vient à l'esprit, quand on a mesuré ces masses et supposé leur pesanteur, est une pensée d'étonnement. Comment, dans un espace si étroit, à une telle profondeur, les hommes de ce temps ont-ils pu mouvoir et ranger ces monolithes? Mais cette question se renouvelle en face de

toutes les œuvres du génie égyptien et il faut renoncer à la résoudre. D'ailleurs, on est bientôt envahi par une émotion si pénétrante que la grandeur du spectacle s'impose et que l'esprit ploie devant elle, comme sous un rêve lugubre.

Nous entrons dans chaque cellule et la lumière de nos bougies fait apparaître le sarcophage noir dont les grandes formes sortent à demi de l'ombre qui les noie. Tous les couvercles sont déplacés et le regard peut descendre dans les ténèbres du sépulcre, dont le mort sacré a disparu.

C'est peut-être Cambyse qui, il y a vingt-trois siècles, viola tous ces tombeaux et arracha de leur nuit les blanches momies, qui tombèrent en poudre sous la main des sacrilèges.

Ces sarcophages, entr'ouverts et vides, ont une étrange solennité. Ils sont les monuments d'une religion morte, d'une religion si antique, que les prêtres qui conversèrent avec Hérodote lui donnaient quatorze mille années d'existence.

Les tombeaux de Memphis, avec leurs bas reliefs colorés, datent de quatre mille ans avant Jésus-Christ. Le Sérapeum est donc vieux d'au moins six mille années. Mais ces sarcophages, taillés dans la pierre la plus dure et que n'effleure jamais même l'aile d'un insecte, sont éternels. Ils existaient plus de trente siècles avant Homère et ils survivront à toutes les grandes œuvres de l'art humain : ils survivront à Saint-Pierre de Rome et à Sainte-Sophie de Constantinople; ils survivront à la dernière voûte du Colisée, à la dernière colonne du Parthénon ; ils survivront à la dernière assise de la pyramide de Chéops, et peut-être, ensevelis sous le désert, à

l'abri de toutes les catastrophes terrestres, survivront-ils à l'humanité. « Nous ne sommes, a dit Jean-Paul, que des mouches d'un jour, des mouches du soir, qui, dans un rayon de soleil couchant, dansent et puis tombent ». Ici le vertige vous saisit : vous regardez sur le passé et sur l'avenir, deux gouffres noirs et sans fond, d'où ne sort aucune forme, d'où ne monte aucun bruit, au bord desquels se penche et tremble votre néant.

Nous avons dispersé nos lumières le long du Sérapeum, à l'entrée des caveaux, puis nous sommes revenus vers l'issue du souterrain. Au fond, notre guide, un vieil Arabe en robe bleue et en turban blanc, était assis immobile ; tout le reste n'était qu'ombre entrecoupée de quelques lueurs pâles, qui mesuraient seulement la profondeur de la voûte. L'Arabe se leva et marcha vers nous, lentement, ramassant à droite et à gauche les bougies qui formèrent bientôt un faisceau lumineux entre ses mains. Sa taille grandissait singulièrement et la voûte, frappée par la lumière, semblait se hausser pour lui livrer passage. J'ai vu les catacombes de Rome éclairées, jonchées de fleurs, parfumées d'encens ; les prêtres en chapes d'or chantant au milieu de la foule, sur la tombe de sainte Cécile. Cela n'était que pittoresque, je dirais presque théâtral. Cet Arabe qui s'avançait seul vers nous, à travers la nuit, parmi ces tombes énormes et dans ce grand silence, était un spectacle formidable.

Lorsque nous remontâmes du Sérapeum, l'obscurité était venue et un vent violent soufflait du sud, soulevant le sable qui retombait avec le bruit d'une pluie fine.

Vers dix heures, je sortis de la masure où nous devions dormir. Le croissant de la lune descendait sur les pyramides de Memphis à travers l'azur où perçaient çà et là de grandes étoiles d'or. Le désert, bleuâtre sous les lueurs vagues du ciel, semblait une mer houleuse dont les lames pressées s'enfonçaient dans les profondeurs infinies de l'horizon, et le vent qui soufflait la tempête retentissait, comme une immense lamentation, sur la plaine mortuaire de Sérapis.

*
* *

Constantinople, 25 avril.

La veille de mon départ de Smyrne, j'ai vu Ephèse et ses magnifiques ruines. Nous sommes bien loin de Saint-Jean et de Saint-Paul. Le chemin de fer a une station à l'endroit où fut écrite l'Apocalypse.

*
* *

Athènes, 15 juin.

Je pars demain matin. Funérailles de ma jeunesse !

II

Voyageurs d'autrefois et d'aujourd'hui

Voyageurs aux pays classiques (1)

Tout le monde aujourd'hui peut aller à Corinthe : il suffit de prendre à Athènes le chemin de fer, ou bien à Brindisi, le paquebot. Il est plus difficile de parcourir le désert de Phrygie. Là-bas on chemine péniblement cahoté dans un char archaïque, sur des routes effroyables : le soir, le plus souvent on ne rencontre qu'un grabat, jeté sur le sol sordide d'un khan, et pour souper qu'une poule malade. De loin en loin, sur la ligne du chemin de fer en construction, quelque auberge fort déplaisante, et pour se consoler des mauvais chemins et des mauvais gîtes, un pan de ruine, le tombeau du roi Midas et de rares inscriptions mutilées, dont quelques-unes se lisent agréablement au fond d'un trou noir, l'épigraphiste couché sur le dos, une lanterne d'une main, son crayon dans l'autre. Ce voyage vient d'être conté, en un livre charmant, par M. Ouvré, un jeune helléniste, professeur à l'Université de Bordeaux (*Un mois en Phrygie*, Paris, Plon et Nourrit). Qu'allait-il faire en Phrygie, sur les plateaux de l'Anatolie centrale ? Il ne nous le dit pas, mais j'espère

---

(1) *Le Temps*, 31 octobre 1896.

bien que nous découvrirons bientôt son secret en quelque ouvrage à la fois érudit et littéraire, analogue à son mémoire sur Méléagre de Gadara, le poète aimable de l'Anthologie.

Les paysages décrits par M. Ouvré n'inspirent point une envie démesurée de se rendre chez le roi Midas : montagnes farouches, plateaux arides, steppes mélancoliques ; çà et là une vallée cultivée, une rivière, même un fleuve, le Sangarius au cours sinueux, aux rives ombreuses ; des villages tcherkesses, huttes de boue desséchée, images de grande misère ; toute une race qui campe en exil parmi les Turcs ; de petites villes mi-partie grecques, mi-partie musulmanes ; masures croulantes, entourées de jolis jardins et des bazars misérables, des cafés où l'on fume, en bâillant tout le long du jour, le tchibouck et le narghilé ; des minarets qui menacent ruine, des gendarmes déguenillés, des chiens galeux, allongés dans les ornières du chemin ; en un mot, tout le décor et tout le personnel des pays d'Orient. Ajoutez des tranchées et des remblais, des gares en planches, des ingénieurs et des entrepreneurs de toutes les nations de l'Europe ; deux ou trois pachas vaguement endormis, l'entrée en scène du choléra, les quarantaines extravagantes qui barrent les routes, voilà le tableau découvert par le jeune explorateur. En réalité il a assisté à l'invasion de la civilisation occidentale, représentée par le télégraphe et la locomotive, en ces régions qui vont de Nicomédie, de Nicée, de l'Olympe bithynien, jusqu'aux sources du Méandre, presque en vue de Smyrne. Et ce phénomène considérable semble le charmer plus que la nature sauvage de la con-

trée, plus que les tristes débris des monuments antiques et les quelques inscriptions grecques qui daignent se laisser comprendre.

Ce voyageur est bien moderne. Sa relation est, si j'ose dire, toute positive. C'est quelque chose comme un journal de bord rédigé méthodiquement, heure par heure, sans recherche d'effet poétique, de sentimentalité ou d'ironie. L'écrivain ne s'y met en scène qu'autant qu'il le faut, pour maintenir l'unité morale du récit. Il ne se complaît point à la moquerie, même adoucie par une aimable indulgence, à la vue de tant de scènes et de figures propres à divertir un Européen. Son moi n'est pas encombrant. Il ne mesure point sans cesse la mesure des souvenirs qu'il évoque, la noblesse des paysages qu'il contemple à sa grandeur d'âme, à la noblesse de son génie. Il est vrai que la Phrygie ne fut qu'une province lointaine, en quelque sorte excentrique, de l'ancien monde classique. Ce n'est point une terre fertile en émotions littéraires. Elle n'a guère marqué dans l'histoire morale de l'humanité gréco-latine qu'au déclin de l'hellénisme. Le paganisme trouvant alors Jupiter, Apollon, Vénus elle-même bien usés, alla chercher dans les âpres montagnes de l'Asie-Mineure le culte de la mère universelle, Cybèle, dont le char était traîné par des lions. Culte panthéiste, favorable à l'orgie sacrée, accompagné d'une musique aiguë, fifres de cuivre et tambours d'airain, un charivari mystique. Le trait original de cette bruyante religion c'était son clergé, le collège des *Galles* et leur archi-prêtre, l'archi-galle, coiffé d'une mitre d'or. C'étaient de furieux quêteurs, et des personnages

suspects quant aux mœurs. Lucien, qui aimait la bonne morale, les a persiflés.

Mais j'ai hâte d'arriver où je veux en venir. Jadis — il n'y a pas de cela un siècle et demi — les plus audacieux voyageurs aux contrées classiques s'en tenaient à l'Italie, à la Sicile, à la Grèce, à l'Archipel. Je laisse à part Jérusalem et les pays évangéliques, qui attiraient plus de pèlerins que d'écrivains. Et alors, ce sont eux-mêmes surtout que nous racontaient les lettrés revenant de si loin, leurs émotions et leurs déceptions, les accès de gaieté que leur inspirait le perpétuel souvenir de la civilisation française, les élans de tristesse élégante que provoquait en eux la misère de pays naguère florissants, ruines pathétiques de l'histoire. Ils prenaient eux-mêmes parmi les débris du passé, une attitude intéressante, composant ainsi une sorte de paysage classique ou de drame moral dont, bien entendu, ils se faisaient le centre. Les types accomplis de ces deux classes de voyageurs, les satiriques et les élégiaques, sont je crois, le président de Brosses et le vicomte de Chateaubriand. L'un fut bien amusant, l'autre bien éloquent. Les *Lettres historiques sur l'Italie* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* sont des joyaux assez précieux. Mais aujourd'hui il faudrait être un orfèvre singulièrement habile pour en essayer la contrefacon.

Ce n'est point un caprice de la mode littéraire qui a changé ainsi la psychologie des voyageurs et le ton de leurs récits, mais plusieurs raisons assez profondes que j'aimerais à signaler aux réflexions de nos lecteurs.

En 1740, quand le joyeux premier président et

ses spirituels compères se mirent en route pour l'Italie, le voyage était lent, parfois très dur, souvent même périlleux. C'était une bonne précaution de faire, la veille du départ, son testament. De Brosses, après de longs jours passés sur le coche d'eau du Rhône et en chaise de poste, s'embarque à Antibes sur une felouque, au son de la musique. Au bout de dix minutes, mal de mer. Nice, Villefranche, Monaco, « méchante petite ville », la merveilleuse côte d'Azur, défilent en face de gens qui envoient le paysage à tous les diables. Puis c'est le calme plat, et l'on avance de deux lieues en tout un jour. Puis la tempête « entre de gros rochers dont le voisinage ne me réjouissoit médiocrement ». On débarque au petit bonheur ; on renonce à la voie de mer pour voyager sur des mules le long de la Corniche. « Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous fûmes obligés de quitter bottes et mules pour prendre des pantoufles et faire la route à pied, dans un chemin large de quatre doigts, bordé par des précipices de quatre cents pieds de haut jusque dans la mer, à travers des carrières de marbre de toutes couleurs qui, pour lors, ne me firent guère de plaisir à voir ». Ils arrivent à Savone en cet équipage. Ils connurent encore de fort mauvais chemins, le trajet de Bologne à Florence par le plateau et les pentes terribles de l'Apennin, la route de Sienne à Viterbe, le gîte extravagant de Radicofani, où j'ai encore vu grouillant autour de notre diligence, un monde de gueux, de béquillards et de capucins, qui eût tiré à Callot des larmes de joie. Entre Rome et Naples, au pied d'Albano, ils traversent un bois,

entourés d'un cortège de torches, dont le flamboiement intimidera les voleurs, amis des ténèbres.

Quand on avait si chèrement acheté l'entrée de l'Italie ou de la porte de Rome, on pouvait se croire sur le seuil d'une contrée et d'une civilisation très lointaines. Un écrivain d'humeur satirique, tel que de Brosses, était disposé à se trouver dépaysé, à observer les mœurs, les cités et les gens par le côté plaisant. Et l'Italie vieillotte et baroque du XVIIIe siècle, l'Italie de la *Chartreuse de Parme*, offrait à la satire un champ assez vaste.

La *Piazetta* de Saint-Marc à Venise, et les nobles vêtus de jupons noirs avec des simarres multicolores, une pièce d'étoffe sur l'épaule, une monstrueuse perruque qui balaye la terre quand on s'incline pour saluer, allant et venant d'un seul côté de la place, une façon de bonnet de nuit à la main, les provisions du dîner enfouies dans leur manche; la cour grotesque de Naples, où le roi, grand chasseur, rentre le soir heureux d'avoir tué quatre moineaux du côté du Vésuve, où les filles d'honneur servent, agenouillées, à boire à la reine, et attendant une demi-heure avant de se relever, que Sa Majesté ait achevé dans son verre sa bouillie de biscuits ; Rome, enfin, Rome surtout, qui a des inquisiteurs (fort doux à la vérité) et point de police, où persiste encore la sauvagerie du temps d'Innocent VIII, avec d'étonnantes mœurs en plein air, voilà de fort comiques nouveautés. Le président passe un jour près de la Chancellerie : une balle siffle à ses oreilles. C'est

le portier du Palais qui tire sur un assassin réfugié en lieu d'asile, sous le portail d'une église : la balle tue un abbé. Une nuit, de Brosses se promène en carrosse bien éclairé dans les rues de Rome. De loin en loin, quand la machine va illuminer le grand portail d'un palais, un cri d'angoisse sort de l'ombre : « Volti la lanterna ! » (Retournez la lanterne). — « C'est quelque prélat », dit le président, convaincu qu'en terre d'église tous les artisans de ténèbres sont gens d'Eglise. La fortune lui réservait d'être témoin d'un conclave. Une fois le pape mort, écrit-il, « le camerlingue a frappé à diverses reprises d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom : « Lorenzo Corsini ! » et voyant qu'il ne répondait pas, il a dit : « Voilà pourquoi votre fille est muette ». De la liste raisonnée du Sacré-Collège, je ne veux extraire qu'une seule note : « Sacripanti, — un joli nom — ci-devant trésorier-général, fripon de première classe. Comme il n'a pas volé pour lui tout seul on l'a fait cardinal ».

On ne s'ennuyait pas vers le milieu de ce charmant XVIIIe siècle, près du tombeau des Apôtres. Mais on était aussi d'humeur un peu légère, avec de profondes ignorances. Le Moyen-Age et la Renaissance de l'Italie échappent absolument à de Brosses. Il n'a goûté ni Florence, ni Sienne. Il écrit de Florence : « La peinture est foible ici » ; et à propos du Palais de la Seigneurie : « Le vieux palais n'est autre chose qu'une vieille Bastille, surmontée d'un grand vilain donjon ». « Le bonhomme Savonarole, dit-il, que l'on fit cuire en feu clair et vermeil, dont il mourut ». Les deux tiers

de l'histoire italienne ne comptaient plus pour le président bourguignon. Aujourd'hui les bandes qu'entraîne l'entreprise Cook, en sleeping-car, sont mieux informées que le *Guide Joanne*.

Elles se pâment en face des Botticelli. Elles n'ont plus à redouter les brigands qu'aux portes de Rome. Plus d'ancien régime caricatural. L'originalité de la vie ecclésiastique a disparu de la Ville Eternelle. Il y a là-bas, comme partout, des députés, des journaux, des gendarmes, des tramways et des téléphones. Il faut, pour retrouver le passé sous l'appareil de la civilisation moderne, beaucoup de culture et de patience. On obtient alors des idées justes, mais on doit renoncer à l'imprévu, aux sensations joyeuses du bon vieux temps. Aujourd'hui, les artistes s'ennuient à Rome.

C'est fait aussi de la noble mélancolie qu'inspirait la Grèce aux voyageurs à l'âme lyrique, tels que Chateaubriand. Celui-ci était un poète, un homéride. Avant lui, de fort braves gens, Spon, Chandler, Choiseul, préoccupés d'archéologie et de géographie, ne l'avaient point pris trop au tragique avec les Turcs et l'extrême misère du pays. Ils voyageaient le nez dans leur Pausanias, et dormaient sur leurs deux oreilles, sans rêver de Léonidas ou de Thémistocle. Chateaubriand voulut contempler la face très pure de la Grèce antique avant d'écrire ses *Martyrs*. Il s'embarqua à Trieste sur un petit voilier et connut les douceurs de l'Adriatique, sautes brusques du vent, houles profondes, tempêtes, calmes prolongés; il allait passer à cheval de longs jours, bravant la faim, les insolations, l'insolence des

pachas, et dormir la nuit en plein air, la tête enveloppée d'un châle. Mais quelle joie de sommeiller ainsi sous un laurier-rose de l'Eurotas ! Au pied du promontoire de Sunion, comme il attend le caïque qui l'emportera dans l'Archipel, il est saisi d'un grave accès de fièvre : « Quel dommage, dit-il, de ne pas mourir plus tôt, les yeux fixés sur le Parthénon ! ». Pour ce dévot de l'antiquité, cette terre est sacrée. Ne soyez point surpris qu'il l'aborde avec une telle vénération et que, la trouvant profanée, il la décrive avec une si grande tristesse.

Mais il se complaît dans sa tristesse. Par elle, il rend hommage à l'antiquité morte. Dans ce grand désert du Péloponèse, entre la barbarie des Turcs et la dégradation morale des Grecs, il sent bien qu'il porte en lui la conscience d'une histoire glorieuse ; il est seul à en saluer magnifiquement la mémoire, et pas un écho ne répond à sa voix. Nous pouvons sourire de certains rites un peu enfantins de sa religion poétique, par exemple de cette douce manie, dont il se vante, de boire de l'eau de tous les fleuves illustres qu'il traverse. Il compte jusqu'à treize de ces fleuves, et se rappelant alors les Israélites exilés sous les saules de l'Euphrate, il soupire : *Sedimus et flevimus !* La nuit, sous le ciel de Laconie, il se souvient des forêts d'Amérique où il dormit à la lueur de ces étoiles qui brillent sur la patrie d'Hélène : « Je dormirais encore volontiers au bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques des trois cents Spartiates ou les douze fils de Jacob devaient visiter mon sommeil... ». « Il

me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale, *grandia ossa* ».

Voilà toute une révélation, Chateaubriand ne respire à l'aise qu'entouré d'images grandioses. Et plus les ruines du passé sont douloureuses à contempler, plus morne et désolé lui apparaît le théâtre occupé jadis par l'histoire, plus son imagination s'exalte ; alors il étend largement ses ailes et plane, avec une joie d'artiste, sur les solitudes où fut ensevelie la beauté des temps antiques. Les plus brillantes pages de l'*Itinéraire* sont consacrées à la description de la plaine de Sparte, où rien ne demeure plus de l'austère cité que des plis de terrain et des fragments de murailles. Mais du haut de Mistra, la ville féodale des croisés latins, accrochée aux premiers escarpements du Taygète, on lui montre, au loin, Magoula, une masure blanche, qui marque la place vide de Lacédémone : « Les larmes me vinrent aux yeux », écrit-il. Croyez-le sur parole. Oui, il pleura sincèrement, comme sur la tombe retrouvée d'une aïeule. Mais il n'est pas fâché de nous l'apprendre.

Aujourd'hui, cet état d'âme semblerait suranné. Plus de Turcs là-bas, ni de minarets, ni d'eunuques noirs. Le passé s'efface à mesure que grandit la vie d'une nation à qui l'avenir appartient. Les chemins de fer avancent peu à peu jusqu'au cœur du Péloponèse. Le Pirée, si touchant à voir, il y a cent ans, quand il ne comptait que trois barques et quatre chaumières, est une ville de vingt mille habitants, hérissé de cheminées d'usines, et le port le plus sûr de tout le Levant. La Sparte

moderne aligne ses rues monotones entre Mistra et la ville antique. On ne reconnaît plus Mangoula. On bâtira une gare sur le tombeau de Lycurgue. Chateaubriand, s'il revenait aux lieux dont il connut la dévastation mélancolique, serait bien désorienté. Et, peut-être troublé par les bruits de la vie, regretterait-il le grand silence où il rêvait des âges évanouis, et le rêve qu'il s'empressait de raconter pour l'enchantement des âges à venir.

Un Lorrain sur l'Acropole (1)

Je n'ai jamais gravi les pentes de l'Acropole d'Athènes sans songer à mon compatriote lorrain, le général Charles Fabvier, le grand phlihellène, l'ami de Byron, de Botzaris, de Santa Rosa, de Mavrocordato, qui faillit mourir de faim et de soif, sur ce glorieux rocher, parmi les marbres brisés de Phidias, en vue de l'un des plus nobles horizons du monde. En ce temps-là (c'est du mien que je parle, si lointain, hélas !) les souvenirs de la guerre d'Indépendance étaient encore très vivants dans tout l'hellénisme. J'ai conversé, à Missolonghi, avec trois ou quatre palikares qui avaient veillé sur l'agonie du *Lordos* et montraient la pauvre maison turque ombragée de sycomores et de platanes, où prit fin le pèlerinage de Childe-Harold. J'ai contemplé, en un bal du ministre de France, M. Bourée, le vieil amiral Canaris, dont *les Orientales* de Victor Hugo avaient pleuré la mort trente-cinq années auparavant. Il était vivace autant qu'il se pouvait, sortait de la salle du souper une bouteille de champagne sous le bras, le chapeau sur la tête, penchant un peu vers l'oreille droite, et

(1) *Le Général Fabvier, sa vie militaire et politique*, par A. Debidour. — Paris, Plon-Nourrit; 1904.
Journal des Débats, 15 juin 1905.

autour du cou la cravate rouge de la Légion-d'Honneur. Plus vénérable me paraissait alors un vieux marquis italien, très grand nom de l'aristocratie vénitienne, qui avait tout donné à la Grèce, son cœur et sa fortune et, ruiné, solitaire, semblable au vieillard de Virgile, cultivait mélancoliquement, tout au bout d'Athènes, vers l'Académie de Platon, son petit jardin, des tomates entremêlées de roses, des touffes de verveines et d'iris autour de ses trois figuiers.

Pour les Athéniens, les gens d'Attique, la plus haute figure militaire de cette histoire était assurément Fabvier. Il était apparu aux Grecs de 1825, non seulement comme un libérateur, mais tel qu'un héros des temps antiques, car il apportait à ses amis hellènes, avec une épée loyale, un tempérament et un passé de conspirateur, doublé d'un incomparable génie d'aventurier. Son odyssée comptait déjà bien des épisodes dramatiques, et son goût pour les entreprises téméraires, agrémentées de complot, rappelait la légende des personnages de Plutarque. L'action, la bataille étaient pour lui la joie suprême de la vie. Tout jeune officier, attaché à la colonne conduite en Dalmatie par Marmont, il enrage de ne point se battre du matin au soir. « Rester avec cet enfer dans la tête pendant que les autres se battent, écrit-il à son frère, il n'y a pas de supplice qui approche de cela. Il n'y a qu'une chose qui pourrait me rendre content d'être venu ici, ce serait une invasion en Turquie et une guerre quelconque ». Il avait manqué Austerlitz, il manqua Eylau et Friedland. On l'envoie à Constantinople, en mission

militaire près du Sultan Sélim III. « Je peux aller en Chine, si on veut ». Le général Gardane, ambassadeur en Perse, l'enlève au Bosphore et l'entraîne vers Ispahan. « De la Perse, écrit-il à son père, nous allons dans l'Inde, et c'est sûrement là que l'on travaillera. Dieu veuille ». A Nicée, il s'assied sur le trône de Constantin. Près d'Erzéroum, il fume le tchibouck avec un capitaine de brigands et lui donne, en gage d'amitié, le portrait de l'Empereur, un Napoléon de 40 francs. Il traverse l'Arménie dévastée par les Kurdes et par la peste. A Téhéran, à Ispahan, il s'occupe de corriger les défauts du régime militaire de la Perse, les regards toujours tournés vers l'Hindoustan. « Tout autour de moi je ne vois que canaille... Tant que j'aurai un morceau de ruban rouge à mettre sur ma poitrine, je ne me plaindrai pas. Je suis ici utile à mon pays ». Il fond des canons pour le Chah, se voit contraint de renoncer à marcher vers le Gange, revient en Europe par Tauris et Tiflis, pénètre en Pologne, se bat sur la Vistule, entre à Cracovie avec Poniatowski. Mais il manque la bataille de Wagram.

Au moment de la première abdication, il est colonel. Il se rallie à Louis XVIII. Napoléon reparaît. Fabvier accompagne jusqu'en Belgique le roi en fuite, refuse de rentrer au service de l'empereur, rend son brevet de colonel et court organiser en Lorraine le *Corps franc des Vosges et de la Moselle* qui sauva Metz, Montmédy et Longwy de l'invasion prussienne. Un mois encore après Waterloo, il guerroyait autour de Metz.

Louis XVIII rentre aux Tuileries, et le volon-

taire des Cent Jours tombe en demi-disgrâce. Son obstination à démasquer les perfidies du général Canuel qui commandait Lyon au moment des troubles de cette ville, en 1817, achève de le brouiller avec le gouvernement. Le 1er juillet 1818, il était mis à la demi-solde. Il avait alors trente-six ans. C'était un gaillard haut de six pieds, large d'épaules, de robuste santé. Il se jeta donc allégrement dans l'opposition, passa avec bonne grâce à la conspiration, s'attacha aux desseins de Lafayette, devint l'un des virtuoses des machinations révolutionnaires et militaires de 1820, fut arrêté, emprisonné quatre mois et demi, traduit devant la Chambre des Pairs, défendu par Manuel et acquitté. Mais l'impétueux Lorrain avait pris goût à la vie aventureuse. On le trouve dès lors en toutes les équipées imaginées par Lafayette. Il prend part aux complots militaires et carbonaristes de Saumur, de Belfort, de Marseille. Plus heureux que les quatre sergents de la Rochelle, le lieutenant-colonel Caron, le général Berton, il échappe aux soupçons de la police, annonce qu'il veut défricher la baie du mont Saint-Michel, exploiter des carrières de marbre à Lagny, fabriquer de faux albâtres. Il rêve de rendre la liberté à tous les peuples opprimés, à Venise, à Naples, à Milan, et d'abord à l'Espagne, franchit les Pyrénées, s'allie aux Cortès constitutionnels contre Ferdinand VII, attire et organise sur la Bidassoa un corps de réfugiés français et de libéraux espagnols ou cosmopolites qu'il destine à émouvoir, ébranler, puis séduire l'armée d'observation du duc d'Angoulême en lui montrant le drapeau tricolore. Il ne

réussit qu'à faire mitrailler quelques braves gens et à précipiter l'invasion française en Espagne. Du Portugal, Fabvier se rendit à Londres, puis en Belgique, toujours occupé de délivrer la patrie du Cid. Quand enfin il eut bien compris la vanité de son effort, il boucla sa valise et courut aux petits-fils de Léonidas, de Thémistocle et de Philopœmen. Il débarquait à Navarin, en décembre 1823.

Il trouvait la Grèce douloureuse, affamée, presque barbare, que Chateaubriand avait visitée moins de vingt ans plus tôt, la Grèce sophistique, mobile, impuissante à l'union, à la discipline, trop attentive aux paroles sonores, l'éternelle Grèce d'Ulysse, d'Alcibiade et de Cléon, à qui il faut tout pardonner pour avoir révélé au monde la beauté, la sagesse et l'ironie. Il tombait comme de la lune, ce soldat de Napoléon, dans la confusion d'un peuple où chaque chef, chaque groupe haïssait un concitoyen ou une communauté voisine, pour le moins autant que la domination turque, les primats des villes en guerre contre les palikares de la montagne, la Morée et la Roumélie, la vieille Grèce continentale contre les îles, les soldats contre les marins, Colocotronis contre Condouriotis, et le dernier Ulysse, Odysseus, le grand chef de bandes, qui se vendait aux Turcs en 1824 et que son lieutenant Gouras fusillait à Athènes, en juillet 1825. A première vue, ce profond mouvement national se manifestait surtout par le désordre, l'incohérence, le pillage ; sur terre, les brigands, les Klephtes, sur mer, les pirates. Et l'armée égyptienne, instruite à l'européenne, de Méhémet-Ali débarquait sur les rochers du Péloponèse, s'emparait

des positions stratégiques de la « feuille de mûrier », refoulait les révoltés vers les déserts de l'Arcadie. L'Europe demeurait encore indifférente ou même hostile à la révolution hellénique.

Au bout de quelques mois d'initiation, Fabvier retournait en Belgique et en Angleterre afin d'éclairer l'opinion européenne et d'encourager le zèle des philhellènes et des bienfaiteurs lettrés. En mai 1825, il rentrait en Grèce par Calamata, sur les côtes de Messénie. Quelques jours plus tard, Ibrahim s'emparait de Navarin. Le gouvernement provisoire grec, installé à Nauplie, faisait un sérieux effort pour sortir du chaos où se débattait la nation et chargeait Fabvier de l'organisation d'un corps régulier que remplirait la récente loi de la conscription, et dont il serait le général. En deux mois, il réunit un millier d'hommes et, à la suite d'une affaire malheureuse contre les Egyptiens au pied du Ménale, il obtint de conduire sa troupe sur le territoire de l'Attique.

A la fin de l'année, en dépit de l'hostilité des chefs de partisans, il commandait à 3,700 hommes munis d'artillerie et de cavalerie. Il eut alors l'imprudence de risquer une opération hâtive contre Caristo, la citadelle de Nègrepont. Il y perdit sa cavalerie et presque toute son artillerie. Il y perdit surtout son prestige. Il ne ramena en Attique que des débris de sa petite armée. Ses soldats désertaient pour s'enrôler dans les bandes de Gouras. L'armée de Reschid Pacha serrait de près Athènes, dont la population épouvantée s'enfuit à Salamine. L'escadre française, commandée par de Rigny et ancrée au large, était,

pour les philhellènes, un précieux encouragement. Mais on brûlait beaucoup de poudre inutile sur la route d'Eleusis, au bord du Céphise. C'est alors que le gouvernement grec enjoignait à Fabvier de percer les lignes turques pour ravitailler la garnison de l'Acropole. Par une marche de nuit très audacieuse, il escalada le rocher sacré. Il s'y trouva tout aussitôt prisonnier. Les magistrats d'Athènes, qui campaient dans le sanctuaire de Minerve, avaient l'ordre de le retenir pour la défense de la forteresse. De son côté, la garnison se déclarait résolue à déserter l'Acropole à la suite de Fabvier. Tandis que les Klephtes, chaudement vêtus, étaient cantonnés sous des toits, les soldats du colonel grelottaient au souffle de Borée. Bientôt, tout manqua, le bois, l'eau, la viande : on dut manger les chevaux efflanqués attachés aux piliers du Parthénon. Au dehors, toutes les tentatives en vue de débloquer les assiégés échouaient. Deux assemblées nationales, celle d'Egine, et celle d'Hermione, implacables ennemies l'une de l'autre, aggravaient l'état d'anarchie. Le 1er avril 1827, elles se fondirent en un seul Parlement dévoué à la fois à l'Angleterre et à la Russie. On y faisait des discours, des plans stratégiques, tandis que les bombes turques pleuvaient sur l'Acropole, où l'on rationnait l'orge pour les soldats, où l'on buvait les jours de pluie. La fièvre décimait ces pauvres gens ; les canons ne servaient plus ; la garnison épuisée ne voulait plus se battre. Je tiens d'un compagnon de Fabvier que si, en pleine nuit, celui-ci tentait de se glisser hors de la souricière, les vagabonds helléniques qui rôdaient au pied de la colline

criaient : « Les Francs se sauvent ! », réveillaient les Turcs assoupis autour de leurs feux ; il fallait rentrer chez Athèna aux yeux glauques. Enfin, après plus d'une vaine négociation, une capitulation honorable fut accordée aux défenseurs de la citadelle par l'entremise de l'amiral de Rigny, et Fabvier put sortir avec ses armes, à la tête des survivants décharnés de son armée. L'Acropole avait résisté six mois. Elle avait laissé à l'Europe le temps de s'apitoyer et aux puissances protectrices de l'hellénisme le loisir de s'entendre et de préparer le salut, puis la liberté de la race grecque. Navarin et l'expédition de Morée achevèrent l'œuvre du colonel Fabvier. Mais après Chateaubriand et lord Byron qui, les premiers, avaient dénoncé à la chrétienté l'ineffable misère de notre vieille aïeule, ce Lorrain énergique, têtu et quelque peu agité, fut véritablement le grand artisan de l'indépendance hellénique.

Fabvier fut créé par la monarchie de juillet lieutenant-général et pair de France. Il mourut en 1855.

L'histoire de cet homme singulier forme un livre vivant, excellemment documenté. L'auteur, M. Debidour, qui fut jadis professeur à l'Université de Nancy, a pu puiser largement dans les papiers et les lettres du général, archives volumineuses que garde pieusement la famille de Fabvier.

Chateaubriand
voyageur et peintre de paysages (1)

Ce fut, l'autre jour, fête « littéraire » à la Sorbonne. Une tradition vénérable veut que l'on qualifie ainsi toute cérémonie doctorale dont les thèses, plus singulières, paradoxales ou pathétiques que de coutume, excitèrent d'une façon intéressante l'érudite curiosité, ou l'émotion philologique, ou la bienveillante ironie de ces Messieurs de la Faculté. Or, en cet après-midi de décembre, le régal n'était point mince. Il s'agissait tout bonnement de la religion de Chateaubriand lui-même. Six ou sept personnes savantes et diversement religieuses pesaient chacune en sa petite balance de précision le christianisme de René... On sait que les Egyptiens, le peuple le plus pieux de l'ancien monde, pratiquaient volontiers cet usage mortuaire. Ils jugeaient les défunts d'après la proportion de vertus et de vices qu'ils avaient laissé entrevoir au cours de leur vie. Mais ils n'en jugeaient qu'un seul à la fois. La « fête » sorbonnique eut ce charme rare : deux momies augustes furent mesurées, interrogées et fortement secouées et heurtées l'une contre l'autre par les mains du

---

(1) *Journal des Débats*, 10 janvier 1900.

candidat, comme par celles des professeurs, et Sainte-Beuve subit la funèbre épreuve côte à côte avec Chateaubriand. On opposa l'un contre l'autre les deux illustres fantômes. Sainte-Beuve, le dernier mort, plaidait âprement contre Chateaubriand. La Faculté se montra divisée, accident qui lui est familier. Il y eut des minutes mélancoliques. On ouvrit sans trop de respect quelques tombes encore, et l'on évoqua les pâles ombres de quelques pauvres dames tendrement aimées par le père d'Atala. Et les avocats de celui-ci rappelèrent le souvenir des amours médiocrement champêtres de Joseph Delorme. Enfin, la théologie morale fit plusieurs apparitions. Cette question épineuse fut agitée : Peut-on demeurer chrétien tout en combinant avec la foi une dose énorme d'orgueil et un appréciable élément de luxure? Au fond de la salle ténébreuse, debout contre la muraille, des sous-diacres effarés se sentaient submergés en des abîmes de casuistique.

Chimæra bombinans in vacuo. C'est une œuvre assez vaine de chercher à pénétrer jusqu'aux plus intimes replis d'une conscience. En réalité, la sincérité religieuse d'un homme ne se manifeste pleinement que par le martyre ou tout au moins par un absolu renoncement à toute joie humaine. Chateaubriand ne fut ni un ascète ni un humble, nous le savions depuis longtemps. Mais qu'il n'ait point été véritablement chrétien, à sa manière, chrétien romantique, si vous le voulez, il serait téméraire et injuste de le prétendre. Que dans l'âme d'un tel poète la religion ait été surtout une poésie, pouvait-il en être autrement? On

dit : Ce fut un grand, un incomparable acteur. Soit. Mais un rôle qui n'est point vécu par l'âme de l'artiste, un rôle factice joué sans foi profonde, sans l'emportement sincère de l'imagination et du cœur, fera-t-il une si haute, une si obsédante figure aux yeux de la postérité ?

Je crois donc, contre l'opinion de plusieurs de mes amis, au christianisme de Chateaubriand. J'y crois, malgré les contradictions et les démentis apparents de son caractère. Et j'ai, pour encourager mon sentiment, une raison qui semblera peut-être sophistique à plus d'un lecteur, un argument de pure esthétique. En des questions si délicates, si fuyantes, il doit être licite de vérifier et d'éclairer un fait de conscience par une originalité d'imagination. La loyauté de l'écrivain peut témoigner de la droiture du chrétien. Chateaubriand fut un admirable voyageur. En face de la nature il goûta des émotions profondes dont il aimait à rendre la confidence à ses contemporains. Or, ici, personne ne saurait découvrir en lui la plus petite trace de charlatanisme ou d'hypocrisie. C'est qu'il y eut toujours, entre son émotion et les spectacles qu'il contemplait et décrivait, une harmonie parfaite. Il fut, dans la littérature française, le premier peintre du paysage classique et historique. Bernardin de Saint-Pierre avait révélé la nature touffue, ardente et morne des tropiques ; Jean-Jacques Rousseau, la nature alpestre, surtout savoyarde et genevoise. Personne n'avait encore célébré en notre langue la beauté de la terre italienne et de la Grèce. La Grèce était bien loin, oubliée, misérable ; Fénelon

en avait inventé l'image avec une estimable bonne intention ; le président de Brosses avait traversé la campagne romaine sans la voir. Aucun écrivain ne tenait, en France, la place occupée dans la peinture par le Poussin et Claude le Lorrain. Chateaubriand devait nous rendre la sensation à la fois poétique et précise des plus nobles aspects de l'ancien monde.

La Bretagne, terre de rêve, éveilla par la séduction grave de sa nature, cette vocation d'art. S'il est vrai qu'un paysage réponde à un état de l'âme humaine, l'écrivain breton s'était montré, dans cette phrase du *Génie du christianisme*, grand peintre de paysage : « Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique ». Puis, des brumes de la Bretagne il passa aux tableaux étranges de la Louisiane et fut comme ébloui par la splendeur de la nature américaine. Il se plut quelque temps à en décrire la végétation luxuriante, les prairies et les forêts immenses, où des sauvages littéraires fumaient le calumet de la paix. « J'aimais, dit-il plus tard, jusqu'à la voix de l'Iroquois, lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes. Tout cela plaît à vingt ans... mais, dans un âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides. Je dormirais encore volontiers au bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques des trois cents Spartiates ou les douze fils de Jacob devaient

visiter mon sommeil ; mais je n'irais plus chercher une terre nouvelle qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue : il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale, *grandia ossa* ! »

En 1802, il visita l'Italie ; et 1806, il s'achemina vers la Grèce, l'Orient, l'Egypte. « J'allais chercher des images, voilà tout », écrit-il à la préface de l'*Itinéraire*. De ces deux voyages, il rapporta les *Cartons* des grands paysages classiques qui demeurent, avec quelques scènes de la vie romaine ou des mœurs barbares, la partie intéressante de ses *Martyrs*. Je veux en tirer quelques-uns des pages du voyageur afin d'y signaler à la fois le talent personnel et la conscience artistique de Chateaubriand.

En Italie, c'est par Rome que furent pris son imagination et son cœur, la Rome qu'on ne reverra jamais plus, sauvage et grandiose, d'une tristesse et d'une douceur ineffables, où l'on conversait avec le passé sans être troublé par le présent, où la nature et la ruine formaient une vision si harmonieuse et si touchante. Il s'enivra de cette lumière où se marient en une vapeur légère « comme sous le pinceau de Claude, la terre, le ciel et les eaux ». A toutes les grâces du golfe de Naples, il préférait le désert de la campagne romaine. « Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain... Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque... Les coteaux sont taillés en terrasse... Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masse si obscure de

rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue jamais un peu de lumière ». Il remontait, vers le soir, le Tibre jusqu'à Ponte-Molle. « Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'or pâle, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine ». Dans les scènes familières, il marquait ce trait de noblesse que Léopold Robert exagéra d'une façon théâtrale. « Un troupeau de bœufs, d'ânes et de chevaux s'est rangé le long d'un banc de sable : toutes ces bêtes se sont avancées d'un pas dans le Téverone, ont baissé le cou et ont bu lentement au courant de l'eau... Un paysan sabin, vêtu d'une peau de chèvre... s'est appuyé sur un bâton et a regardé boire son troupeau ».

« Quiconque n'a plus de liens dans la vie doit venir demeurer à Rome », a-t-il écrit. Il s'y trouverait aujourd'hui bien dépaysé, le grand rêveur breton ; il n'y pourrait plus reprendre, dans la solitude de la « ville éternelle », cette promenade de nuit que jadis j'aimais à faire en compagnie de son souvenir. La Rome de Chateaubriand n'est plus et la Naples de Lamartine est bien défigurée. Mais on peut encore parcourir une partie de la Grèce l'*Itinéraire* à la main. « En lisant les descriptions qui se trouvent dans les *Martyrs*, dit-il, le lecteur peut être assuré que ce sont des portraits ressemblants et non des descriptions vagues et ambitieuses ». C'est, dit-il encore, le livre de poste des ruines ; j'y marque scrupuleusement les chemins, les habitacles et les stations de la gloire ».

Il s'était préparé à ce voyage extraordinaire avec le zèle d'un archéologue et d'un historien. Aujourd'hui, les touristes mettent sur leur bateau un ancien membre de l'école d'Athènes, qui leur apprendra que le Pirée n'est pas un homme. Chateaubriand avait dépouillé toute une bibliothèque d'érudition. J'accorde que ses *attributions* sont parfois bien douteuses, et que le plan qu'il crut retrouver, en un seul jour, de la vieille Sparte, est un peu chimérique. Mais la justesse de sa vision est absolue. J'ai reconnu, des hauteurs de Phigalie, par une ligne des *Martyrs*, « le mont Ithome, qui s'élève isolé, comme un vase d'azur, au milieu des champs de la Messénie », puis, le chemin sinistre qui mène de Laconie à Tripolizza, « le labyrinthe de montagnes peu élevées, toutes semblables entre elles, ne présentant partout que des sommets pelés et des flancs couverts d'une espèce de chêne vert nain, à feuilles de houx ». L'entrée en Laconie de ce côté a, dans l'*Itinéraire*, la precision d'une photographie, l'escalier taillé dans le roc, le pont léger, d'une seule arche, jeté sur l'Eurotas, et réunissant deux hautes collines, les grands roseaux et les lauriers-roses en fleurs qui occupent la place de l'eau dans le lit du fleuve, et la vallée tortueuse, embarrassée de monticules pareils à des tumulus, qui se déroule jusqu'au Taygète.

Chateaubriand vint à Athènes par Eleusis et la voie Sacrée des mystères antiques. Comme le soleil se levait sur l'Hymette, il découvrit au loin l'Acropole « appuyée » à la montagne, amas confus de colonnes, de chapiteaux dressés derrière

les murailles vénitiennes, entremêlés de masures turques ; plus bas, la ville, avec ses toits aplatis, ses minarets, ses cyprès, les dômes de ses mosquées couronnés par de gros nids de cigognes. Athènes n'a plus ni minarets ni mosquées. Mais l'impression générale du paysage, par un matin d'été, est bien telle que le voyageur l'a ressentie alors : Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères ; celles de la première sont tristes, graves et solitaires ; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. Prenez cette dernière ligne et rapprochez-la des pages exquises écrites par Renan dans le *Saint Paul*. Celles-ci, saturées d'une érudition que transfigure la poésie, semblent l'analyse délicate du trait rapide jeté par Chateaubriand sur le carnet de son pèlerinage.

Les voyageurs qui ont exploré la Grèce autrement que par caravane savent bien le charme du commerce familier avec la race champêtre ou montagnarde, les bonnes gens de Phocide et de Béotie, les bergers d'Arcadie, les demi-brigands du Ménale et du Taygète. Ils gardent la mémoire de scènes naïves, parfois touchantes, souvent désagréables, d'une barbarie amusante, d'une candide et rude hospitalité, masures misérables où ils ont passé quelques heures de leur vie, pans de ruines dorées par le soleil, éparses dans le désert, scènes d'idylles sur la lisière des petits villages, à l'ombre des platanes, au bord des sources. Quel empressement de jeunes et de vieux Klephtes autour de l'étranger, quelle jolie curiosité enfantine, que de questions pressées sur son pays,

sa religion, son métier, ses armes, son costume, sans compter le pape de Rome et la reine d'Angleterre !

Quels témoignages de courtoisie ou de respect, d'une simplicité homérique, ils prodiguent à cet inconnu dont ils ne sauront point le nom et qu'ils ne reverront jamais ! L'*Itinéraire* est rempli de ces humbles aventures, d'un réalisme plaisant ou pathétique. Sur le chemin sauvage qui mène de Laconie à Argolide, au village de Saint-Paul. Chateaubriand est abordé par un jeune Moraïte en fustanelle, beau comme Maléagre : « Mon nouveau compagnon, assis devant moi, surveillait mes mouvements avec une extrême ingénuité. Il ne disait pas un mot et me dévorait des yeux ; il avançait la tête pour regarder jusque dans le vase de terre où je mangeais mon lait. Je me levai, il se leva, je me rassis, il s'assit de nouveau. Je lui présentai un cigare, il fut ravi et me fit signe de fumer avec lui. Quand je partis, il courut après moi pendant une demi-heure, toujours sans parler et sans qu'on pût savoir ce qu'il voulait. Je lui donnai de l'argent, il le jeta. Le janissaire voulut le chasser, il voulut battre le janissaire ».

Je suis donc convaincu que Chateaubriand fut le témoin véridique de ces lointains pays. Il écrit, à propos de l'Illissus : « Quand un ruisseau est sans eau, je veux qu'on me le dise. On verra que je n'ai point embelli les rives de Jourdain... J'étais là, cependant, bien à mon aise pour mentir ».

Ne point mentir pour les petites choses, n'est-ce point une preuve de sincérité pour les grandes ?

Anniversaire Athénien (1)

Nous aimons décidément en France les anniversaires qui nous permettent d'honorer les œuvres de pure civilisation. Si cependant nous en avions bien envie, les années où nous sommes, sur le déclin du siècle, et toutes les suivantes, jusqu'en 1913, nous apporteraient d'héroïques commémorations ; du siége de Toulon à la bataille de Lutzen, combien de pages d'une histoire magnifique ne pourrions-nous relire, à voix très haute, aux oreilles de l'Europe, dont les nerfs en éprouveraient bientôt la plus exquise exaspération. Mais nous avons moins de goût qu'autrefois pour les fanfares, ce qui est peut-être fâcheux, et nous sommes en garde contre les fanfaronnades, ce qui est excellent. Au moins, personne ne nous reprochera un excès d'orgueil irritant à l'occasion des fêtes par lesquelles nous avons célébré tour à tour les trois grandes fondations intellectuelles de la Convention : l'Ecole polytechnique, l'Ecole normale, l'Institut.

1896 aura, nous l'espérons, son anniversaire plus modeste — cinquante années seulement de souvenirs — la fête de l'Ecole française d'Athènes, à laquelle songent plusieurs de nos amis. Il est

(1) *Journal des Débats*, 2 novembre 1895.

vraisemblable qu'elle se donnera là-bas, au printemps, quand les asphodèles étoilent la pente méridionale de l'Acropole et que les anémones ouvrent, dans les hautes herbes du Céphise, sous les platanes de Colone, leurs calices sanglants. Les jeunes Athéniens de l'Université s'empresseront d'y courir, avec la permission de leurs recteurs. Les plus vieux hésiteront à s'embarquer, ou bien, s'ils accomplissent le pèlerinage, une fois descendus au Pirée, ils s'arrangeront un petit programme à part ; je ne les vois pas gravissant, à dos de mulet, les rochers du Parnasse afin d'y visiter les fouilles de Delphes, ou traversant les rocailles, fertiles en vipères, de Délos pour y retrouver le fantôme sacré d'Apollon. Les plus résolus iront peut-être jusqu'à Olympie (n'y va-t-on à peu près en chemin de fer ?) afin de contempler, sur les rives de l'Alphée, les jeux olympiques qui ressusciteront alors après de si longs siècles d'oubli. Mais la plupart imiteront les charmants vieillards d'Homère qui, assis sur la plate-forme des portes de Troie, se réchauffant au soleil, babillant « comme des cigales », évoquent en leur mémoire les jours heureux de leur jeunesse. Quant à moi, si j'y vais, j'aurai plaisir à rester parmi les cigales, à demi couché sur les degrés du Pnyx ou des Propylées, dans la lumière dorée des matins d'avril.

Trois ou quatre excursions archéologiques, ce sera à merveille, pourvu que l'on envoie toujours, avec vingt-quatre heures au moins d'avance sur le docte cortège, à l'endroit choisi, l'un des plus récents et des plus actifs élèves de l'Ecole, afin de pourvoir aux logements, aux vivres et aux montures.

Mais ce serait trop peu, en vérité, de visiter des débris de temples ou d'inscriptions, des tombeaux préhistoriques, la colonnade de Sunium ou la Porte des Lions de Mycènes ; il faut que l'on trouve le moyen de rendre un hommage solennel, en présence des personnes les plus distinguées d'Athènes et des étudiants du Panhellénium, à l'histoire tout entière de notre maison et, tout d'abord, au ministre éminent qui l'a créée, M. de Salvandy, au diplomate lettré qui en a protégé les origines, M. Piscatory, à son premier directeur, M. Daveluy, à ses premiers élèves, Charles Lévêque, Charles Benoît, Emile Burnouf, Alfred Mézières, Jules Girard, Beulé, Fustel de Coulanges. Je signale par ces noms, environ les dix premières années de l'Ecole, la période où, en dehors des découvertes de Beulé sur l'Acropole, l'orientation archéologique ne se marquait encore que d'une façon bien vague. C'étaient les débuts de l'institution, troublés très vite par la révolution de 1848.

Il serait fort injuste de se figurer que, pour n'avoir pas ajouté beaucoup d'inscriptions au *Corpus* ou n'avoir pas ouvert, sans subsides, des fouilles coûteuses, nos anciens se soient contentés d'admirer paresseusement les montagnes et la mer azurées et de savourer le miel de l'Hymette, parfumé comme les fleurs sauvages. Ils ont loyalement répondu à la vocation première de l'Ecole, plus littéraire que scientifique, que marquait clairement le choix même de son directeur de 1846, Daveluy, qui ne fut ni un philologue ni un épigraphiste, mais un humaniste passionné pour toutes les choses belles et grandes, d'un goût très sûr et

très fin, un causeur spirituel, une âme généreuse et très tendre. Salvandy avait voulu fonder, sous le ciel d'Athènes, à portée de l'Italie et de l'Orient, une mission permanente, une sorte de séminaire d'études pour le recrutement de l'enseignement supérieur. Il revenait à l'idée chère aux Romains du temps des Scipions ou d'Auguste et qui n'est point si puérile, qu'il y avait, sur cette terre d'Attique, au berceau de la poésie et de la science, en présence de si grands souvenirs, comme une vertu de fécondation intellectuelle. Horace, qui ne manquait pas d'esprit, avait jadis témoigné du même sentiment. « La bonne Athènes, disait-il, m'a donné un art un peu plus délicat ». Relisez les noms que je citais tout à l'heure, et voyez ce qu'a donné alors le *paulo plus artis* d'Horace : par leurs premiers travaux et leurs thèses, même latines, les Athéniens de cette époque primitive ont rajeuni bien des traditions vieillies de la critique française : mythologie, esthétique, histoire littéraire, qu'il s'agît de *Neptune*, de *Phidias*, des *Fleuves infernaux*, de *Lysias*, de *Ménandre*, de *l'Art à Sparte*, ils ont montré ce que l'esprit gagne en précision et en atticisme à étudier les choses du monde grec non plus dans l'ombre grise des bibliothèques, mais sur leur sol, à la lumière, au milieu du peuple dont la langue, les mœurs, la physionomie morale, l'ironie sont encore le commentaire vivant du génie et des mœurs d'Athènes. Plus tard, dans leurs livres et leurs chaires d'enseignement public, au temps même où Taine édifiait sa puissante doctrine du *milieu*, ces jeunes maîtres ont pu recueillir le fruit d'une

expérience philosophique et artistique, dont leur mission avait vu éclore la fleur. C'est vraiment à l'Ecole d'Athènes que nous devons la *Science du Beau* et la *Cité Antique*.

Donc, on se souviendra des anciens, mais on n'oubliera pas les morts. L'Eglise latine possède là-bas une minuscule cathédrale ; je pense qu'on y célèbrera une messe de *Requiem*. Oui, *Requiem æternam* pour toutes ces âmes nobles et gracieux esprits ; pour Daveluy, mort, tout seul, à l'hôpital militaire d'Athènes, la raison troublée et le cœur usé par une inconsolable douleur ; pour Vincent, qui repose au Campo-Santo de Naples ; pour Gustave Deville, qui parlait les dialectes du Péloponèse, un si bon camarade que j'ai aimé fraternellement ; pour Albert Dumont, emporté brusquement dans la plénitude de son admirable intelligence ; pour Fustel de Coulanges, qui se vit lentement mourir sans ralentir un seul instant son labeur d'historien ; pour Armingaud, un mélancolique, dont les vastes espérances ont toutes avorté ; pour Charles Bigot, un stoïque, qui souffrit avec une telle douceur, toujours prêt à sourire, le martyre de ses dix dernières années.

Et, l'absoute donnée, vous irez, mes chers amis, au petit cimetière des bords de l'Illissus : tout au fond, du côté de la mer, s'élève la stèle de marbre blanc sous laquelle dort Guigniaut ; vous y attacherez la guirlande funèbre, la parure virgilienne « des lis et des fleurs de pourpre ». Et, pour cette journée, votre devoir tout entier sera accompli.

Enfin — et je reviens à mon idée d'un discours

solennel prononcé, soit dans l'*Aula* de l'Université, soit même au théâtre de Bacchus ou à celui d'Hérode Atticus — notre dette de reconnaissance ne sera point effacée si l'on n'évoque la mémoire des deux grands écrivains qui, le premier à la naissance même du siècle, l'autre jusqu'à ces récentes années, ont ranimé et maintenu le culte de la Grèce antique, le respect et l'amour d'Athènes. Je veux parler de Chateaubriand et de Renan. Daveluy nous dit un jour : « Le véritable fondateur de cette Ecole, c'est Chateaubriand ». Il avait bien raison. Le voyageur de *l'Itinéraire*, longtemps avant lord Byron, appela l'attention émue de la France et de l'Europe sur cette pauvre Grèce, douloureuse expression géographique, qui gardait toujours, en son infinie misère, avec la beauté de ses souvenirs, la grâce incomparable de ses sites, de sa lumière et de ses ruines. Ce livre a certainement nourri l'enthousiasme des adolescents qui, vingt années plus tard, partirent pour se battre, au nom de la vénérable histoire, au pied de l'Acropole, dans les plaines de Sparte, d'Argos et de Tripolitza. L'écrivain était un grand poète, dont l'action sur l'âme de son siècle fut prodigieuse. C'était un peintre aussi, et les paysages qu'il a tracés sont d'une étonnante fidélité. Un soir, des hauteurs de Phigalie, nous cherchions l'Ithôme au fond de l'horizon bleuâtre. « Le voilà, dis-je à mes camarades, je le reconnais, c'est la montagne de Chateaubriand, l'*Ithôme qui s'élève sur la Messénie comme un vase d'azur* ».

L'autre, Renan, revenant d'Egypte, frappa un jour à la porte de notre maison et, pendant de

longues semaines, il fut notre hôte assidu. Il se disait gaiement élève *in partibus* de l'Ecole française. Mais il était plutôt notre maître par sa rapide et sûre intuition des choses antiques. Il ne pouvait plus se détacher d'Athènes ; à peine avait-il touché à Smyrne et à Constantinople, qu'il se hâtait de revenir parmi nous. Son étrange *Prière*, sa litanie à Minerve, fut un des signes de l'adoration qu'il avait vouée à la Grèce. Il y pensait toujours. « Reverrai-je jamais l'Acropole ? » disait-il à l'un de ses derniers banquets bretons. De même Chateaubriand, vieilli, ennuyé de la vie, souhaitait de dormir une nuit encore dans le lit desséché de l'Eurotas, à la lueur des constellations qui avaient éclairé la tête charmante d'Hélène. C'est à cette nostalgie que se reconnaissent les vrais *Athéniens*. Ceux-ci sont nos glorieux amis et nos patrons, et aux noces d'or de l'Ecole, on devra leur réserver une place d'honneur.

Au pied de l'Acropole (1)

Quand l'Ecole française d'Athènes eut atteint sa cinquantième année, il parut à propos d'en écrire l'histoire. Une institution d'ordre scientifique, vieille d'un demi-siècle, survivante d'un nombre respectable de révolutions, tant en France qu'en terre d'Athèna aux yeux glauques (ou de chouette?), par les vicissitudes de sa première jeunesse et les œuvres de son âge mûr, par la multitude des hommes distingués qu'elle a donnés à l'enseignement public, à l'Institut, même à la simple littérature et au journalisme ; cette maison, dis-je, dressée depuis 1846 sur la pente de Lycabette, trop cher à Borée, est véritablement un monument historique. Mais découvrir l'historien qui convenait à cette histoire, l'opération était bien délicate. On ne pouvait confier cette œuvre difficile à l'un des très rares littérateurs purs sortis de cette Ecole, à « la lignée de Chateaubriand », à quelqu'un des « aimables dilettantes » signalés à la page 131. About, Grenier et Bigot sont morts. Et j'ai beau promener ma lanterne dans tous les coins de notre Ecole, je vois bien Gaston Deschamps et ses livres charmants sur « la Grèce d'aujourd'hui » et « Sur

(1) Georges Radet. — *L'Histoire et l'Œuvre de l'Ecole française d'Athènes.* — Paris, Fontemoing, 1901.
Journal des Débats, 10 juillet 1901.

les routes d'Asie », et puis c'est tout, à part un autre, que je m'efforcerai de ne point nommer, dont les premiers travaux formeraient, paraît-il, « une aimable gerbe, qu'on pourrait nouer avec ce titre : « Anémones ioniennes, cueillies en flânant » (p. 413). D'autre part, charger de cette mission d'historien un archéologue trop préoccupé de ses vieilles terres cuites, un épigraphiste, un philologue profondément enfoncé en ses études spéciales, c'était une imprudence. Mon ami Homolle, le directeur actuel, eut, je crois, la main singulièrement heureuse en choisissant M. Georges Radet, qui est aujourd'hui doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. M. Radet (1884) fut l'un des grands explorateurs de l'Ecole. Nous le voyons à Salamine, à Amorgos, en Bithynie, en Mysie, Carie, Karamanie, Lydie, Phrygie, Galatie, à Rhodes, à Nicée. Mais c'est un historien aussi, qui présenta jadis à la Sorbonne une thèse de haute valeur sur *la Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, une dynastie dont le dernier roi fut l'infortuné Crésus, au VIe siècle avant Jésus-Christ. Et dans ce livre sont éparses des pages descriptives d'une couleur et d'une grâce singulières. Je n'oserais insinuer que M. Radet tient lui-même, au moins par une branche collatérale, à la fameuse « lignée ». Mais je suis charmé de le dénoncer comme écrivain d'un assez rare talent. Il a prouvé qu'on peut, en France, être à la fois un lettré et un savant, vérité que beaucoup de personnes estimables persistent encore à nier.

Son livre est composé d'après une méthode excellente. D'abord l'histoire même de l'Ecole

depuis ses origines jusqu'aux derniers jours du dernier siècle, le tableau des crises de toutes sortes, politiques, morales, scientifiques, traversées par l'institution, les tâtonnements, les incertitudes des premières années, les soubresauts des règlements et de la constitution, les variations dans le régime de l'admission, enfin l'image presque toujours très juste et très fine des cinq directeurs, Daveluy, Burnouf, Dumont, Foucart, Homolle. Puis, l'œuvre accomplie en cinquante ans, toutes les provinces de l'ancien monde hellénique, toutes les îles de l'Archipel, toutes les vallées du Péloponèse, de la Grèce septentrionale, de la Macédoine, de la Thrace, explorées, fouillées, décrites; des monceaux d'inscriptions retrouvées, copiées, commentées; Delphes exhumée; Mycènes reconstituée; les mines du Laurium, Mégalopolis rendues à la lumière; Troie visitée; Priam, Agamemnon ressuscités; l'Egypte, la grande Grèce, Byzance pénétrées; le monde antique tout entier évoqué hors du sépulcre scellé par quinze siècles de misères, de servitude et d'oubli. Tel est le travail entrepris et mené à bonne fin par ces jeunes gens auxquels l'Etat mesure les subsides d'une main fort avare. Cette immense histoire, si chargée de faits, grâce à sa belle ordonnance, est vivante, parfois émouvante, parfois même amusante. Elle est illustrée d'aimables photogravures, de portraits, de paysages, de vues des ruines illustres. Il est agréable de voir M. Georges Perrot fumant un très long tchibouk, près de sa tasse de café à la turque, sur cette terrasse merveilleuse de la seconde Ecole, la maison Lemnienne, d'où l'on

embrasse du regard au delà de l'Acropole, la mer Egine, les montagne d'Argolide, Salamine, le défilé d'Eleusis, l'Hymette, toute rose à l'heure où le soleil se couche, et, tout au fond, le dôme blanc du Cyllène, berceau d'Hermès.

Ce large mouvement d'ensemble qui entraîne l'Ecole d'Athènes vers la science pure, n'a commencé véritablement qu'avec la direction d'Albert Dumont. Jusqu'alors (1876-79), l'archéologie, l'épigraphie, la philologie n'apparurent qu'en qualité d'accidents heureux, mais imprévus. Les découvertes de Beulé, les fouilles épigraphiques de Foucart et de Wescher, à Delphes, les études de dialecte tzaconien de Gustave Deville répondaient à la curiosité spontanée, personnelle de nos anciens bien plus qu'à une tradition solide de recherches savantes. Les causes de ces longues hésitations sont, je crois, multiples. Ou plutôt, à cette cause dominante en apparence, le conflit de vingt années qui mit aux prises l'Académie des Inscriptions et M. Daveluy, il y eut des raisons fort intelligibles que M. Radet, trop éloigné par le temps de la première direction et trop confiant en une légende suspecte, n'a point très clairement entrevues.

« L'Ecole française d'Athènes, écrit-il en sa préface, est partie d'une idée qui était vague pour aboutir à une autre qui est précise ». C'est parler d'or. L'idée initiale, moins vague que ne le croit notre camarade, était un peu la pensée latine de Cicéron et d'Horace. « Allez à Athènes et respectez les dieux ! » « Respirez Athènes afin de devenir plus artistes ». Je sais bien que c'est une vue de vieilles gens, d'humanistes de l'époque de Louis-Philippe.

Daveluy, lettré d'ancien régime, légèrement épicurien, reçut le gouvernement de l'Ecole des mains solennelles de Salvandy, et, jusqu'à la fin de son « principat » (le mot est spirituellement vrai), demeura convaincu que les maîtres futurs de la jeunesse seraient d'autant meilleurs qu'ils auraient acquis le *paulo plus artis*. L'Ecole étant, à l'origine, une fondation tout universitaire, s'orienta naturellement d'abord vers les explorations rapides, esthéthiques, les voyages d'agrément littéraires tempérés par d'innocentes confrontations de Pausanias avec les sites et les ruines. Oui, Daveluy aimait que l'on voyageât. « Je ne dois pas, disait-il, exposer un membre de l'Ecole à quitter la Grèce sans avoir vu Sparte et Mycènes ». Evidemment. Que diriez-vous d'un pensionnaire de l'Académie de France à Rome qui rentrerait à Paris n'ayant visité ni Naples, ni Florence ? Et, par la réforme constitutionnelle de 1859, le directeur étendait l'horizon de nos voyages du côté du monde latin et de la Grèce sicilienne par l'heureuee condition d'un séjour de trois mois (on en prenait facilement six), en Italie, première étape du pèlerinage littéraire, artistique, de notre candide jeunesse.

Cette théorie de la primitive Ecole, adoptée par Daveluy, approuvée par Sainte-Beuve, répond au point de vue exclusivement universitaire de sa fondation. Daveluy la crut bonne jusqu'à sa mort. Il lui donnait plus de précision en répétant volontiers : « Nous sommes le séminaire de l'enseignement supérieur ». D'ailleurs, les théories ne manquèrent point autour de notre berceau. Les uns nous destinaient à l'action diplomatique en Orient;

les autres à l'éducation littéraire des jeunes Hellènes. Pour ceux-ci, d'espérances bornées, il s'agissait d'apprendre la bonne prononciation du grec ancien et de se débrouiller en un texte d'Aristophane, où les moutons bêlent en bé bé ou en bii bii. Jadis, à Rome, j'eus avec le cardinal Pitra une conversation au cours de laquelle je compris vite que ce savant moine nous considérait comme des prêtres laïques chargés de régler l'affaire du *Filioque* et de ramener les orthodoxes au giron de Pie IX. Toutes ces vues furent fugitives. Une seule doctrine s'opposa nettement, patiemment à la théorie universitaire : celle de l'Institut, à savoir, l'organisation en terre hellénique d'une Ecole d'érudition, succursale et collaboratrice de l'Académie des Inscriptions, gouvernée de loin par le Palais Mazarin, encouragée par la perspective des fauteuils parfois vacants en ce palais ; c'est, depuis Albert Dumont, la charte, l'originalité et la vie de l'Ecole d'Athènes.

Elle vint trop tôt, impérieuse, tracassière, émanée d'hommes très savants, sans doute, animés des meilleures intentions, mais qui, connaissant mal le terrain si longtemps incertain où manœuvraient nos anciens, prétendirent gouverner seuls l'évolution intellectuelle de l'Ecole. J'ai assisté, pendant quatre ans, à quelques incidents pittoresques de la bataille entre l'Institut et l'Université, et j'ai moi-même reçu dans la mêlée quelques horions fort sensibles. Bien que tous les héros de cette Iliade soient descendus au tombeau, je ne veux conter aucun de ces curieux épisodes qu'aggravèrent alors la Révolution de 1862 et l'anar-

chie qui précéda l'avènement du roi Georges. J'aime mieux citer trois lignes de M. Radet sur l'un des plus paternels parmi nos patrons académiques, M. Guigniaut. « Il siégeait sous la coupole, et le sentiment d'appartenir à un corps illustre produisait en lui-même le même effet que la vanité chez un autre. Dès que les droits et privilèges de l'Académie étaient en jeu, il perdait pied, atteint de cette ivresse spéciale qu'inspire l'orgueil de raisonner au sein d'une gloire collective ». Et l'historien transcrit le programme « gigantesque » proposé en 1859 à l'exploration de l'Ecole. Tout l'ancien monde gréco-asiatique y figure. Depuis vingt ans, le programme a été rempli à peu près tout entier. Mais, depuis vingt ans, les universitaires envoyés là-bas ont pu travailler à la fois pour la science et pour leur carrière propre. Au temps de Daveluy, l'épigraphie, l'archéologie, la géographie, la philologie ne menaient à rien dans la malencontreuse Université. Un savant tel que Fustel de Coulanges pouvait être interné dans un lycée de province. Aujourd'hui les chaires d'érudition et d'antiquités surabondent dans les Facultés et dans les Ecoles d'études supérieures. Je crains même qu'en un temps prochain la France ne compte pas mal d'archéologues à la demi-solde. Enfin, et le fait est de première importance, depuis vingt-cinq ans, les anciens Athéniens sont entrés à leur tour au Palais Mazarin. Comptez bien. Ils forment, aux Inscriptions, presque le quart de la docte confrérie. La commission de l'Ecole d'Athènes est autrement plus éclairée que naguère sur les conditions de la vie et les

nécessités intellectuelles de l'institution. Le directeur, Homolle, est l'un des quarante des Inscriptions. Entre l'Institut qui patronne la haute science et l'Université qui crée pour elles de bonnes prébendes, le divorce a cessé. C'est le grand bienfait de Dumont qui, de sa main caressante, a rapproché et rattaché les pans de la tunique sans couture, si tristement lacérée il y a quarante ans.

Malgré sa prédilection pour la culture littéraire, jamais Daveluy n'a contrarié une vocation savante. Certes, il ne nous sollicitait point très chaudement de traiter telle question baroque, venue à nous par le Pont des Arts, par exemple, *la nomenclature des noms de poissons voguant dans les eaux du golfe de Corinthe.* Mais, quand il s'agissait d'une entreprise scientifique dont les résultats devaient honorer l'Ecole, il l'encourageait, la protégeait, s'y dévouant passionnément. Je l'ai bien vu de près, au temps des travaux de MM. Foucart et Wescher, à Delphes. Jamais non plus, parmi nous, ne s'est manifestée cette scission militante entre les deux groupes, l'archéologique et l'autre, que semble indiquer un joli passage de M. Radet : « Sous le drapeau de l'Académie, avec une fermeté prudente et ingénieuse... marche Albert Dumont... A l'aile adverse (?) X tient le drapeau de la direction. Il n'est pas, lui, l'Athénien des besognes qui *abêtissent* (mot d'Albert Dumont sur lui-même). Mon Dieu ! chacun faisait de son mieux, selon ses goûts et son génie, et je vous jure que notre plus vif souci était d'agréer à ces messieurs de l'Institut. Quant à nos deux condottières, ils n'ont passé côte à côte à l'Ecole qu'une vingtaine

de jours. C'est peu pour les chefs d'une bataille aussi méthodique que symbolique. Dumont débarque au Pirée en février 1865 : X, tout aussitôt court à Memphis, à Ephèse, sur le Bosphore, voir si les anémones fleurissent. Il revient vers la fin de mai. Dumont était en Thrace. Dumont rentre au milieu de juin. X, dont la mission finissait, prend le premier bateau de juillet pour Naples et Rome, où il cultivait aussi des plates-bandes buissonnières. Ils s'embrassèrent sur le pont de l'*Amérique*, liés par une amitié qui ne s'est jamais démentie ».

Un mot encore. Les préventions légendaires contre Daveluy n'ont pas empêché M. Radet d'esquisser du premier directeur un portrait attachant et vrai, que vous pouvez entrevoir en des lignes de Dumont : « Avec M. Daveluy, le plus sûr, c'est, pour toute démarche, de commencer par lui. Le moindre manque sous ce rapport le rendrait terrible... En gardant la hiérarchie, j'espère que tout ira bien et, l'œuvre finie, le directeur qui, après tout, aime l'Ecole, me donnera la main et me dira : Allons ! c'est bien ! Tant mieux ! Continuez !... » M. Radet emprunte encore d'autres témoignages à ceux d'entre nous qui l'ont aimé comme il méritait de l'être, et qui l'ont bien connu avec sa loyauté, sa générosité d'âme, ses façons de grand seigneur lettré et la grâce d'un esprit que ne purent éteindre ni les souffrances de trois ou quatre maladies chroniques, ni un immense, un inconsolable chagrin dont peut-être il est mort, un matin de Pâques (1867), dans une pauvre chambre de l'hôpital militaire d'Athènes, la tête

égarée, seul et désespéré. « Il eut, écrit Nisard, cette rare fortune qu'étant supérieur dans tous ses emplois, il a paru capable d'emplois plus élevés dans l'opinion des hommes » ; et M. Radet ajoute ce trait d'une absolue justice : « Pour que son nom nous demeure cher, il suffit qu'il ait incarné vingt ans l'institution athénienne, et qu'il lui ait donné cette force sans laquelle en Orient tout est caduc : le prestige ».

A propos d'un Pèlerinage (1)

« Vous allez à Athènes, respectez les dieux » écrivait Cicéron à son fils qui se préparait à faire voile vers l'Attique. En ce temps-là, Athènes était non seulement l'une des métropoles de l'hellénisme, un foyer d'études philosophiques encore très actif, mais un lieu de paix profonde, un port tranquille où les Romains, dans l'éternelle tempête de leur vie publique, souhaitaient de se réfugier, afin d'y attendre, à l'abri des coups de vent qui bouleversaient Rome et l'Italie, l'apaisement des passions civiles. Cicéron lui-même, fuyant, éperdu, par terre et par mer, vers Gaëte, songeait à s'embarquer au plus tôt pour le Pirée. Il put, vers l'aurore de son dernier matin, faire un rêve très doux, revoir le golfe bleu, les montagnes violettes ou roses, à l'heure du soleil couchant, les colonnades de marbre sur les promontoires, les blancs portiques ombragés de grands lauriers-roses, de sycomores et de cyprès, les statues divines, voluptueuses ou ironiques, debout aux carrefours des chemins éblouissants de blanche poussière ; au bord de petites citernes, les jeunes filles, une cigale d'or à la chevelure, jouant avec

(1) *Le Charme d'Athènes*, par Henri Bremond. — Paris, Bibliothèque internationale d'édition ; 1905.
Journal des Débats, 12 avril 1905.

Universitas
BIBLIOTHECA
Universitas

des colombes, les jeunes garçons jetant les osselets, les vieillards devisant, le long de l'Ilissus, sur la sagesse ou le bonheur, tandis que, dressée sur la plaine grisâtre, l'Acropole, inondée de lumière, élevait triomphalement dans l'azur du ciel le temple virginal, le Parthénon d'Athéna, autour duquel ne rôdaient pas encore les archéologues, les ingénieurs et les ingénieux architectes. Mais le rêve du pauvre grand avocat fut vite dissipé : déjà les assassins aux gages des triumvirs traversaient les bosquets de sa villa, et, dans les brumes de ce matin d'hiver, montaient vers lui.

Les joies méditatives que Marcus Tullius avait espéré goûter aux dernières années de sa vie trop agitée, vont être savourées hâtivement et chronométriquement par les quatre ou cinq cents pèlerins qui, en ces journées d'avril, gravissent en bon ordre, munis d'ombrelles et de portefeuilles bourrés de doctes mystères, les pentes de l'Acropole auguste, parmi les bourdonnements d'abeilles, à travers les grands aloès plantés aux deux bords de la route. Quelques-uns de ces visiteurs reviennent à la Grèce comme à leur patrie intellectuelle. Le Parthénon est pour eux comme une maison familière, un foyer d'amis ; leurs sensations de jeunesse, d'enthousiasme, se réveilleront très vite, à peine atténuées ou refroidies, peut-être légèrement contrariées par la rumeur confuse de la procession, ou pour parler un langage plus congrument antique, de la théorie qui serpentera, ensoleillée et poudreuse, aux flancs de la colline sacrée. Mais les autres, le plus grand nombre, sont des néophytes, de vagues humanistes, des profes-

seurs allongeant, sous prétexte d'archéologie, leurs vacances de Pâques, d'aimables Mécènes départementaux, des fidèles du marbre brisé où apparaissent des débris d'inscription, des dévots de la poterie cassée, de la batterie de cuisine réduite à l'état d'informes épaves, reliques vénérables que fait parfois surgir hors de terre le soc de la charrue. Ajoutez, çà et là, quelque romantique attardé qui vient de relire les *Orientales* et croit qu'en Attique, à l'ombre de chaque olivier, l'étranger rencontre « l'enfant grec aux yeux bleus », ou bien quelque virtuose de la *restauration* architecturale qu'appelle à l'Acropole l'espérance d'entendre décréter le rajeunissement du Parthénon, l'entreprise dont la pensée seule nous fait trembler : remettre des morceaux aux brèches de la ruine, effacer autant qu'il se pourra le souvenir de Morosini « le Péloponnésiaque » de la poudrière turque et de lord Elgin, le collectionneur féroce, qui fit abattre, à coups de massue et de hache, les métopes du temple, évoquer enfin le rêve poétique d'Iticnus et de Phidias. C'est pour ces Messieurs — parmi lesquels marchent sans doute quelques dames auxquelles la fine culture littéraire ajoute bien des charmes — que je me permets de renouveler le conseil de Cicéron : « Respectez les dieux ! » Oui, respectez Athéna aux yeux glauques (ou, selon quelques-uns, aux yeux de chouette). C'est une déesse d'esprit calme et de cœur paisible, une personne de tempérament métaphysique, qu'assourdissent les fanfares et les coups de canon et qui ferme dédaigneusement ses yeux divins, ses yeux d'améthyste,

au banal flamboiement des feux de Bengale. Le soir de l'entrée du roi Georges Ier à Athènes, on avait allumé sur l'Acropole un immense feu d'artifice. Le spectacle eut de la grandeur et fit songer à l'incendie de la citadelle par les Perses. Mais, le lendemain, la déesse témoigna vivement de sa mauvaise humeur : tempête sur le golfe, ouragan, pluie et grêle sur la plaine. Et, quand l'orage éclate là-bas, ce n'est pas pour rire.

Enfin, ô pèlerins ! ne vous avisez pas de prendre, en montant les marches des Propylées, des attitudes mystiques, des gestes hiératiques, des figures d'extase. N'ayez point la fâcheuse pensée de faire déclamer par la voix d'un ténor la fameuse « Prière sur l'Acropole », ce pur chef-d'œuvre d'ingéniosité alexandrine, que Renan n'a proférée ni à sa première, ni à sa seconde visite. J'en sais quelque chose, car j'y étais. Il avait un sens trop exquis de la beauté antique, et qu'aiguisait alors l'impression de grandeur écrasante, désordonnée, rapportée de son voyage en Egypte ; l'érudition trop impeccable, le goût trop rapidement attique, pour s'abandonner ainsi à une foudroyante agitation littéraire. Réservez la « Prière » pour l'heure de vous mettre au lit. C'est une jolie chose ; lisez-la à demi-voix, sans emphase, et n'oubliez pas que vos voisins d'hôtellerie sont las du labeur de la journée et désirent dormir en paix.

Trois et quatre fois sages auront été les voyageurs de cette caravane qui emportent dans leurs bagages un tout petit livre de quarante-huit pages, léger comme une plume, mais charmant et d'une merveilleuse délicatesse de pensée, *Le Charme*

d'Athènes, de M. Henri Bremond. Ils y trouveront la théorie et la pratique de l'initiation lente, méthodique, progressive. M. Bremond a visité Athènes, y séjourna à loisir dans la compagnie de Maurice Barrès. Prit-il à son compagnon ce don de reploiement sur soi-même, d'analyse inquiète de sa pensée et de son émotion, de méfiance à l'égard des décisions trop soudaines de l'esprit, de tâtonnement à la recherche d'une idée définitive, d'une note juste et très noble, je ne sais. Mais il y a plaisir à voir les longs détours qu'il s'est imposés avant d'interroger face à face l'Acropole et le Parthénon, avec quel tact d'artiste consommé, après trois visites trop hâtives, impuissant à ressentir en présence de ces illustres décombres la secousse profonde, il se résigne à errer à travers champs, sous les oliviers, parmi les rochers, vers les grandes montagnes, dans le désert de blanche lumière où flottent de si beaux souvenirs. Sainte Sophie venait de lui rendre le frisson sacré éprouvé par lui dans les ténèbres de Notre-Dame. Le Parthénon, aux premiers jours, gardait son secret avec le froid silence du sphinx des légendes sophocléennes. Il comprit, — ils comprirent, — que d'abord il fallait pénétrer le mystère de poésie, de sérénité, d'harmonie qui affleure de toutes parts sur cette terre légère, où toutes les lignes, toutes les formes ont un rythme et une grâce, où les ombres sont traversées de transparences vermeilles, où, en certaines matinées, la mer Egine, les hautes côtes de l'Argolide et le ciel s'étagent et se fondent en une gamme d'ineffable azur. L'instinct artistique de M. Bremond

l'entraîne sur la route d'Eleusis, au vieux couvent de Daphné, où sont les tombeaux des ducs français d'Athènes ; il s'attache amoureusement à la contemplation assidue de cette petite église perdue dans la solitude, qui lui fait mieux goûter le charme des autres vieilles petites églises d'Athènes et le prépare inconsciemment à l'intelligence et à la vénération de « Notre-Dame du Parthénon ». « Bonnes aïeules, écrit-il de ces églises, cassées de vieillesse et que l'on sent pourtant immortelles à les voir s'appuyer ainsi de tout leur poids à la terre solide qui les porte, bonnes aïeules, graves et résignées, calmes inspiratrices de prière et de confiance, maison du pauvre et maison de Dieu. L'humilité de leurs portes encourage les plus timides, et leur coupole qui, au dehors, semble si modeste, s'élevant peu à peu dans l'obscurité des courtes nefs, redresse insensiblement l'âme à la pensée des choses du ciel. Mais Daphné, accueillante et sérieuse comme ses sœurs d'Athènes, a quelque chose de plus jeune et de plus charmant... Le parfum des pins descend de la colline, et pendant que ses sœurs, dans les carrefours brûlants d'Athènes, murmurent péniblement leur complainte éternelle, Daphné, dont le nom même est un parfum, Daphné, fraîche et souriante à l'ombre de ses cyprès et de ses platanes, rend en chantant témoignage à la grâce humaine du Fils de Dieu ».

Il semble bien que, par le moyen âge, le voyageur s'achemine vers l'antiquité. Vue de la voie d'Eleusis, l'Acropole s'érige fièrement et, dressé sur ce socle, par dessus les vieux remparts aux tons fauves, le Parthénon montre son

front brisé, et vous appelle à lui. C'est par ce chemin que Chateaubriand vint à Athènes. Je ne connais pas d'avenue plus favorable ni plus belle. A l'aller comme au retour, elle est vraiment la route de l'initiation.

Sur l'Acropole même, un monument manqua à la joie de M. Bremond et je ne saurais trop le féliciter d'avoir protesté contre les vandales qui l'abattirent il y a une trentaine d'années. La tour franque, si altière, dorée du même or que le Parthénon, symbole historique de la Croisade, souvenir des épopées où la France tint une place magnifique, a disparu. C'était la « tour de France ». Elle paraissait sur les vieilles monnaies, les vieilles estampes, relique d'un âge d'héroïsme. Elle ne gâtait aucune perspective, n'usurpait la place d'aucune antiquité ; on l'apercevait de la haute mer, superbe, familière aux navigateurs. Pendant quatre années, je l'ai saluée comme une amie. Il était doux de s'asseoir dans la fraîcheur de son ombre, le dos appuyé à sa pierre vénérable. Mais elle n'était pas « du temps ». Les archéologues l'ont abolie sans miséricorde, les mêmes iconoclastes (le mot n'est pas rigoureusement juste, mais l'énergie m'en plaît), oui, les mêmes iconoclastes que j'ai vus, en 1888, creuser le long du côté oriental du Parthénon de profondes tranchées : ils y trouvèrent, ensevelies, quelques statues d'art primitif, très raides, dépourvues de toute valeur esthétique. Mais du coup, ils ébranlèrent les fondations rocheuses du Parthénon, et, depuis ce temps, la santé du temple d'Athéna inspire des inquiétudes.

Ces inquiétudes mêmes sont fort inquiétantes. Trop de médecins tâteront, en ces journées d'avril, le pouls au malade. Faites, Seigneur, qu'ils ne se mettent point d'accord sur le traitement à lui infliger ! Vous allez à Athènes, bons pèlerins : respectez les dieux !

III

Pèlerinages

Magna Græcia (1)

I

De toutes les provinces de l'ancien monde, cette partie extrême de l'Italie, la terre d'Otrante, le rivage du golfe de Tarente, la côte désolée, abrupte, qui se prolonge jusqu'en vue de l'Etna, est assurément la plus mélancolique et digne de la plus grande pitié. Au temps de Platon, Athènes, devenue très grave, oublieuse des berceaux premiers de la pensée grecque, de Milet, d'Ephèse, de la molle Asie Mineure, se tournait religieusement du côté d'Elée, de Métaponte, de Crotone, de Sybaris, comme vers le sanctuaire de l'idéalisme, le lieu où quelques sages, austères et doux comme des pontifes, avaient eu la plus pure vision des choses divines. Longtemps encore, et jusqu'aux derniers jours de l'Empire, ces villes demeurèrent florissantes, mais les bacchanales célébrées par Pétrone y avaient aboli les souvenirs de Xénophane, de Parménide et de Pythagore. Aujourd'hui il n'en reste rien, à peine quelques débris d'amphithéâtres ou de temples, de la plupart de ces cités. L'emplacement de plusieurs est encore incertain. La ruine même a péri. De vastes plaines grises et

(1) *Journal des Débats*, 23 mai 1893.

tristes, des landes arides, parfois des montagnes — de la Basilicate à la mer, le lit immense d'un torrent desséché en été, formidable en hiver, encombré de roches, coupé par des marécages, où verdoient des peupliers et des bouleaux à demi déracinés, où le laurier-rose balance ses panaches embaumés. De loin en loin, sur le chemin de Bari à Tarente, un long ravin très profond, encaissé entre deux murs de rochers de couleur fauve, parsemé d'oasis de verdure, tout plein de sources chantantes ; les chèvres blanches grimpent vers les buissons fleuris ; on découvre, par quelque échappée, un pan de la mer Ionienne, d'un bleu violet ; couchés à l'ombre d'un figuier, les pâtres soufflent encore dans le chalumeau à deux branches, et les cigales, ivres de grand soleil, accompagnent ces enfants de leur aigre petite musique, ainsi qu'elles faisaient jadis, à la grande joie de Moschus et de Théocrite.

Ici, en réalité, depuis la fin des temps antiques, rien de nouveau et de vivant n'est apparu, sinon le christianisme. Les invasions, les barbaries et les civilisations successives, Byzantins, Lombards, Arabes, Normands, Impériaux, Angevins, Espagnols, ont passé sur ce désert sans s'y arrêter et sans y rien fonder. Elles allaient à la Campanie ou à la Sicile, à Naples, à Palerme, à Syracuse, à Poggia, à Saberne, tandis que ce Midi italien, qui avait été pendant près d'un siècle le cœur de l'hellénisme, s'engouffrait au fond de l'oubli. Il s'endormit dans sa misère et dans son rêve, bercé par une religion très particulière, à la fois hiératique et mystique, que lui inspiraient les Basiliens

échappés aux iconoclastes féroces de l'Orient, les ermites étranges du mont Gargano, disciples de saint Nil, les moines éblouis par l'Apocalypse et l'Evangile de Saint Jean qui priaient sur les plateaux alpestres de la Calabre. Sans le vouloir, la Grande Grèce du moyen âge et de l'âge moderne, jusqu'à ces vingt dernières années, a justifié la doctrine imaginée par les Eléates, à savoir que le mouvement et la diversité n'existent point, que les séductions de la vie ne sont que de trompeuses apparences et qu'il n'y a de bon que le demi-sommeil de la pensée, sous un ciel impassible, au bord d'une mer immobile et muette.

Le vieux paganisme et le christianisme se sont rencontrés dans ces solitudes où ne parvenaient plus les échos de l'Europe, et leur rencontre fut pacifique. Partout ailleurs, en Italie, à Rome, à Naples, en Ombrie, en Toscane, le christianisme a très vite, en quelque sorte, baptisé les anciennes croyances, exorcisé les superstitions séculaires. Ici, les deux religions ont conclu un amical concordat. L'Eglise indulgente, plus byzantine encore que romaine, a fermé les yeux sur beaucoup de croyances et de préjugés populaires qui sentaient la foi païenne. Elle n'a pas tiré, comme elle le fit ailleurs, à tout instant, des replis de sa chape de pourpre, le diable incarnation ou symbole des croyances maudites ; le diable, à son tour, comme touché de cette bonté maternelle de l'Eglise, s'est tenu presque tranquille et n'a point tourmenté l'imagination de ces simples des fantômes qu'il semble avoir réservés aux pays plus étroitement catholiques, apostoliques et romains.

Cette originalité de l'âme d'un peuple, où la religion d'Homère s'est confondue avec le christianisme le plus naïf, a inspiré à un érudit de la terre d'Otrante, M. Giuseppe Gigli, un petit livre des plus intéressants, sur lequel j'aimerais à attirer l'attention de nos lecteurs (1).

II

La préoccupation du *vendredi*, générale dans toute la chrétienté, se complique, pour l'Italie méridionale, de l'inquiétude du *mardi*, le jour du dieu Mars. Vous voyez la fusion des croyances populaires, le Calvaire et l'Olympe unis dans une même superstition. Mais Vénus et Mars sont des divinités de fâcheux augure, particulièrement pour les maris. Ceux-ci ont dû inventer le proverbe : « Vendredi et mardi, mauvais jours pour se marier ». Le proverbe ajoute sagement : « Et pour se mettre en voyage ». Si Vulcain, en effet, n'avait voyagé loin de sa forge, les dieux n'auraient point eu l'occasion de rire à ses dépens, sur leur montagne parfumée d'ambroisie.

La terreur de l'inconnu, de la nouveauté, d'un signe obscur donné par le hasard ou par la nature, est le fond de toutes les superstitions. Le hibou, qui, la nuit, s'arrête sur un toit et crie lugubrement, annonce la mort prochaine d'une personne de la famille. De même, la poule qui chante à la

(1) *Superstitioni, Preguidizi e Tradizioni in terra d'Otranto* (Firenze, Barbéra, 1893).

façon d'un coq. Un moine étranger qui frappe à la porte d'un couvent, un ermite descendu de sa solitude lointaine, qui passe par la rue d'un village, présage l'un aux moines ses confrères, l'autre aux vieilles femmes effarées derrière leurs vitres, quelque grand malheur. Tous les songes ont leur signification. La fille qui a rêvé chevaux et carrosses épousera un riche seigneur ; rêver d'un cheval couvert d'une housse blanche (le cheval pâle de l'Ecriture), c'est s'attendre à de mauvaises nouvelles ; le figuier annonce les coups de bâton, le serpent, la calomnie, une statue des discordes de famille.

Le monde est plein d'êtres surnaturels, bons ou mauvais, qu'il s'agit de se concilier, d'apaiser ou de chasser. Le plus grand, le plus sacré est le soleil. A l'époque de la moisson, au moment où l'astre, rouge comme braise, va disparaître derrière les cimes de la Calabre, les travailleurs, épuisés par la chaleur du jour, s'arrêtent sur le sillon d'où sort un souffle de feu, se rangent en demi-cercle, tournés vers le couchant, têtes nues, et s'agenouillent. Le plus ancien commence une prière au soleil, à laquelle répondent tous les autres. C'est l'*Angelus* de Millet, interprété en terre païenne par les misérables qui gagnent, selon M. Villari, six sous par jour et sont nourris de pain noir jeté dans un chaudron d'eau chaude. (*Lettere meridionali*).

Une éclipse, une pluie d'étoiles filantes, une comète, une aurore boréale présagent de grandes catastrophes. De toutes parts le malheur guette l'homme et c'est une science de connaître les

recettes ou les enchantements qui permettent de lutter contre la malice des choses. Une corne de corail, au cou des enfants, leur assure la santé. Un lézard à deux queues (ce que nous appelons, en France, un merle blanc), renfermé dans la bourse d'un joueur, est le gage d'un gain perpétuel. Les pierres précieuses ont d'admirables vertus. Le rubis prémunit contre la peur, le tonnerre et la peste ; placé sous la langue, il guérit de la tentation du suicide ; l'émeraude chasse les vipères et les esprits malfaisants ; la turquoise adoucit l'agonie ; l'améthyste engourdit la goutte aux doigts des évêques ; le cristal de roche préserve des songes effrayants et l'onyx de la mélancolie. Le tout est de posséder un écrin bien assorti ou d'être orfèvre.

L'orage d'été qui sème la ruine et détruit toute espérance ; la trombe noire qui, sur mer, noie les barques et, sur terre, emporte les toits, sont conjurés, dans la campagne de Tarente, par une pratique touchante. Dès que le ciel devient livide et menace, les femmes font sortir sur le seuil des maisons un enfant âgé de moins de sept ans, qui jette en l'air, à droite, à gauche et en avant, trois petits morceaux de pain, tout en chantant cette prière :

« Lève-toi, saint Jean, et ne dors plus, — Car je vois venir trois nuages — Un d'eau, un de vent, un de tempête. — Où conduirons-nous ce temps ? — Dans une grotte obscure, où ne chante point le coq, — Où n'entre point la lumière de la lune, — Afin qu'il ne fasse de mal ni à moi ni à personne ».

La mort est le mystère suprême. La Grande Grèce croit toujours que les âmes des morts reviennent effrayer les vivants. Dans la nuit des Trépassés, elles cheminent en longues files tortueuses, par les champs, sur les collines, au bord de la mer; drapées de blancs linceuls, balançant des lanternes, la blême procession glisse dans les rues des villages et l'on entend le bourdonnement sourd des psalmodies d'outre-tombe. En 1848, à Manduria, comme le peuple hésitait entre les idées libérales et la fidélité aux Bourbons, le parti royaliste n'imagina rien de plus convaincant, pour décider les esprits, que de payer quelques fantômes sacrilèges qui, durant plusieurs nuits, jouèrent la farce sinistre d'une procession mortuaire tout autour de la ville. Les habitants, terrorisés, revinrent au roi Bomba.

Pour contenter les morts, ces bonnes gens ont d'ingénieuses imaginations. Ils brûlent les matelas du défunt, autrement l'âme demeurerait attachée à son lit d'agonie, retenue loin de Dieu. Ils font cercle autour du cadavre, pleurant et célébrant les vertus que le vivant n'avait pas montrées. Ils conduisent au cimetière les petits enfants, avec un joyeux concert de flûtes, de violons et de trombones, accompagnant le prêtre et la croix, et, le long du chemin, ils jettent sur le pauvre cercueil des poignées de bonbons. Les pleureuses, les *prefiche*, remplissent les maisons visitées par la mort de gémissements aigus, très vieille tradition que les Romains avaient reçue des mœurs homériques.

Les dieux lares de Rome, génies intimes du

foyer, sont encore représentés par le *Lauru*, une âme d'aïeul qui rôde, affairée, tracassante et silencieuse, dans la vieille maison patrimoniale.

C'est un petit personnage remuant, haut d'une coudée, aux yeux noirs très brillants, aux longs cheveux frisés, en habit de velours, coiffé d'un chapeau calabrais. Il est capricieux, volontiers voleur, dérobe l'avoine des bêtes, fait maigrir les vaches, tourmente les ânes, agite les femmes la nuit et leur souffle d'étranges rêves.

S'il devient trop incommode, on n'a, pour le chasser, qu'une seule ressource : placer, sur la porte d'entrée de la maison, une paire de cornes de bœuf, les longues cornes recourbées et pointues des bœufs du désert de Pœstum.

Le Lauru commet volontiers un crime au bénéfice de ses favoris. Une femme avait deux filles, l'une belle, l'autre laide à ravir. La première, considérée, parée, rieuse, était de toutes les fêtes ; l'autre, la Cendrillon, méprisée, farouche, gardait la cuisine. Le Lauru donna un croc-en-jambe à la jolie fille qui tomba d'un escalier et se tua. La sœur laide prit le deuil, recueillit la dot et se maria gaiement. Voici un autre bon tour de l'esprit familier : Un roi avait une fille divinement belle, dont les cheveux blonds luisaient comme un rayon de soleil. Elle était aimée d'un jeune prince pauvre, déshérité par son père Orlando. Elle l'aimait de tout son cœur. Mais le roi décida de la marier au frère d'Orlando, Giovanni, qui devait régner un jour. La pauvrette, le soir des noces, pleurait amèrement dans sa chambre quand le Lauru, tout de velours vêtu, vint la consoler et lui

promit le salut. En effet, à peine l'époux était-il entré dans le lit nuptial, la jeune dame devint noire comme du charbon. L'époux, étonné, se hâta de se relever et de s'enfuir. Le roi appela tous les médecins de son royaume, qui chaussèrent leurs bésicles et perdirent leur latin sur ce cas singulier. On fit venir alors tous les savants de Calabre, de Pouille et de Sicile qui, après un examen attentif de la malade, dirent au père :

« Sire, c'est le mari qui est cause que votre fille est si noire ! »

Et tranquillement, sans cérémonies, on descendit le malencontreux mari dans un cachot profond où il mourut tout seul de faim. La jeune princesse redevint blanche et rose et fort désirable et, au bout d'un an, son deuil fini, elle épousa son cher Orlando.

III

Le trésor caché, la richesse ensevelie furtivement par les ancêtres, en un jour de terreur, puis oubliée pendant des siècles, est une des plus naturelles préoccupations d'une race pauvre, sur le sol où a passé jadis quelque éclatante civilisation. Il suffit que la charrue, déchirant plus profondément le sein de la terre, découvre une monnaie d'argent, un fragment de vase précieux, pour que le paysan rêve d'une moisson d'or. C'est dans la région de Tarente que la superstition du trésor semble la plus commune. Le trésor de Totila, abandonné dans une tour et que les Grecs de Narsès pillèrent, donna le premier élan à

l'imagination populaire. Là, le diable daigne parfois montrer le bout de ses cornes. Près de la ferme de San Domenico, il couve un trésor qu'on ne lui arrachera qu'après avoir versé en un fossé du sang humain assez abondamment pour noyer un veau. Opération difficile, qui reste à tenter. De même, près de la ferme Cappello, il veille autour d'un amas d'or enfoui au fond d'un puits et apparaît aux visiteurs trop curieux sous l'aspect d'un géant de mauvaise mine dont la vue les décide à se promener plus loin. A la villa Carducci, dans Tarente même, est un lion de pierre dont le regard se dirige droit sur un trésor. Malheureusement, la bête contemple ironiquement la mer, et les chercheurs, impuissants, se découragent. M. Gigli a trouvé un document du siècle passé portant l'indication minutieuse de dix cachettes recèlant des richesses dans la terre de Parménide. Les distances, les détours à observer et profondeurs à creuser sont mentionnés avec précision. Ici, près d'un sanctuaire païen, au fond d'un puits, est une peau de bœuf pleine de piastres ; là, sous une chapelle de la Sainte-Vierge, sont enterrées deux cloches remplies d'or et d'argent. Tel de ces trésors semble à la portée de la main d'un enfant ; mais, sans doute, le diable s'en mêle encore, car les plus âpres recherches n'ont jamais ramené au jour le plus mince écu.

Au moins reste-t-il à tous ces simples une passion et une espérance que rien ne décourage ; la loterie : Le *lotto* est, pour l'Italie entière, une source de joie et une cause de ruine accessibles aux plus petites bourses. Le grand art est de flairer

la série des bons numéros. Le jour où le peintre Allard, un galant homme fort aimé à la villa Médicis, fut assassiné à Rome, dans son atelier, par son modèle Gigi, — c'était vers 1867, — tous les modèles de l'Académie de France, les Spartacus, les Léda, les sainte Agnès et les Mercure notèrent, pour la loterie du prochain samedi, le numéro de la maison tragique, l'âge de l'assassin et celui de sa victime, l'heure probable du crime, le nombre de coups de marteau assénés sur le crâne du malheureux artiste, celui des degrés de l'échelle du haut de laquelle Gigi avait frappé le premier coup. Indications banales, d'ailleurs, qui ne donnèrent rien de bon. Micheline, la maîtresse de Gigi, une fort jolie fille de seize ans, dépourvue d'ingénuité, dressa sa liste avec d'autres chiffres, d'elle seule connus, et gagna un terne dont elle fit passer le prix au pauvre jeune homme caché, pendant trois mois, dans un four à chaux de l'*inferno*, derrière le Vatican, dans l'ombre même de Pie IX. Mais, en terre d'Otrante, région pythagorique, les procédés efficaces pour la loterie sont d'un mystère plus compliqué. Il s'agit, par exemple, de découvrir une poule parfaitement noire et d'en recueillir le premier œuf ; sur la coquille, dans le réseau confus des vagues hiéroglyphes, sont épars en chiffres romains ou arabes, les numéros vainqueurs. Ou bien, le soir, à portes closes, on se tire, à l'aide d'une épingle, quelques gouttes de sang dont on frotte un morceau de pain qu'on fait ensuite bouillir lentement et se fondre dans une marmite : buvez l'eau, et vous rêverez d'un quine. Il est seulement fâcheux que

la recette n'ait de chances sérieuses de succès qu'employée par un moine fameux pour sa sainteté, thaumaturge de profession, ou une femme grosse exactement de deux cent soixante jours. Trésor caché ou tombola bienheureuse, là-bas, dans le désert de Sybaris ou sur les rives du golfe de la molle Tarente, il est vraiment difficile de faire fortune d'un seul coup.

Ils s'en consolent par la résignation et la chanson. Ils poussent sur la plaine blanche leur charrue archaïque, avec des ballades d'amour où la rose, l'oranger, le basilic et le jasmin jouent un rôle odorant :

« Hier soir, en passant, je l'ai vue, ma toute belle, — Qui arrosait son basilic, — Et je lui en demandai une branche ; — Elle répondit : Monte et prends-en deux, — Et si toute la fleur ne te suffit pas, — Emporte encore le vase et la maîtresse du basilic ».

Ou bien, le long des grèves, dans les premières ombres de la nuit, le pauvre pâtre chante ces vers mélancoliques :

« J'ai été solitaire et misérable dans la vie ; — Je n'y ai jamais eu de joie ni de plaisir. — Tout petit, au berceau, on m'a battu. — Jeune garçon sans foyer, ou m'a tourmenté. — Quand ma mère m'enfanta, — Hélas ! l'air s'est obscurci, et le ciel et le monde aussi, — Et le soleil s'est montré tout en larmes ! »

Et puis, ces Eléates se reposent en une religion très douce, mêlée de paganisme et de souvenirs apostoliques, de poésie virgilienne et d'Evangile enfantin. A tout propos ils ont affaire à

quelque madone ou à quelque relique et ils y courent en grande foule, avec bannières et musique. Quand l'été est trop sec, les paysans, les prêtres, les enfants vont camper près de la tour de Bevagna, petit fleuve des environs de Manduria. Toute la nuit, les lanternes errantes scintillent dans les campagnes. Au matin, la procession se forme et le clergé prend dans la chapelle voisine de la tour l'image de saint Pierre ; au bruit des trompettes, chantant une litanie plaintive, le cortège parcourt les champs, suppliant l'apôtre d'accorder la pluie. C'est en effet à l'embouchure de l'humble rivière que saint Pierre et saint Marc débarquèrent sur la terre italienne ; l'eau de la Bevagna, où l'homme de Galilée baptisa les premiers chrétiens de la Grande Grèce, est demeurée miraculeuse et l'antique peinture est un cadeau de saint Luc. La cérémonie dure cinq ou six heures et recommencera chaque jour jusqu'aux premières gouttes de pluie.

La nuit de Noël est ici toute lumineuse. Chaque maison allume un grand feu pour réchauffer l'Enfant-Jésus s'il lui prenait la fantaisie de frapper à la porte ; on lui prépare une crèche bien chaude avec des langes neufs, des fruits, des confitures et des jouets et une lampe qui brûle jusqu'au jour, afin que le Bambino puisse s'orienter dans son logis. Les bêtes sont de la fête. Il est certain qu'à minuit les bœufs, les ânes et les chevaux parlent gravement entre eux, dans le dialecte de la contrée. Les bouviers et les valets n'entrent plus alors dans l'étable, par discrétion, afin de ne point troubler la conversation de ces amis de

Jésus. Le 28 décembre, jour des Innocents, on sort de ce recueillement attendri. C'est le dernier reste de la fête des Fous, des saturnales latines et du Carnaval clérical qui durait au moyen âge, de Noël à l'Epiphanie. Mais la terre d'Otrante n'est pas assez riche pour vêtir d'or et de pourpre le Pape des fous, et mener, dans ses modestes églises, la bacchanale ecclésiastique du temps passé. Elle se contente de plaisanteries fort candides, qui ressemblent beaucoup à nos poissons d'avril. Une moitié du pays mystifie l'autre qui ne se plaint point d'être ainsi jouée. N'est-ce rien que l'espérance, même éphémère, la caresse d'une ombre, l'illusion d'une chance heureuse qui distrait, pendant une heure, des misères de la vie?

La grande consolatrice, à côté de l'Eglise, c'est la mer. Les habitants des côtes croient toujours au monde divin qui séjourne, sous la voûte liquide, en des palais de cristal et d'azur. La sirène les appelle encore, et ils croient reconnaître, dans le bruissement des vagues, le chant qui séduisit les compagnons d'Ulysse. Les sirènes ont été jadis des jeunes femmes que l'amour a fait mourir. Maintenant, balancées, dans leurs voiles étincelants d'écume, par la mer Ionienne, elles charment les pêcheurs et les attirent sur les roches à fleur d'eau où ils se brisent ; mais c'est une volupté de s'abîmer ainsi entre les bras des déesses et, si le navigateur échappe au naufrage, avec l'aide de son saint patron, il ne regardera jamais plus une femme de la terre. Il vivra dans le souvenir d'une minute de béatitude, possédé par un rêve éternel.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

Rome et Pompéi (1)

I

M. Gaston Boissier n'est point archéologue de profession, ni de caractère. Il est académicien et professeur de poésie latine au Collège de France; de plus, homme d'esprit, et, sous sa plume très française la dissertation érudite garde toujours le ton aisé de la conversation. Personne ne connaît mieux que lui la société de l'ancienne Rome; il a vécu dans l'intimité de Cicéron et de ses amis, et la mort tragique de son cher consul n'a point assombri sa belle humeur; j'ai toujours envie, quand je l'aperçois, passant d'une allure contente dans les rues latines de la rive gauche, de lui demander si la figue mûrit à Tusculum, s'il fait toujours grand vent à Tibur et quelle comédie grecque l'on joue ce soir au petit théâtre de Pompéi. Pour lui, les vieilles pierres, les pans de mur,

(1) *Promenades archéologiques. — Rome et Pompéi*, par Gaston Boissier, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1880.

République française, 1er juin 1880.

les inscriptions, les peintures murales, les vases et les bronzes valent surtout par le témoignage qu'ils nous apportent sur la vie et le génie des Romains du temps jadis, nos aïeux intellectuels.

Le lettré, l'historien, le moraliste, dominent en M. Boissier.

C'est pourquoi je me réjouis de le voir toucher à l'archéologie, même d'une façon toute péripatétique, en simple promeneur que le grand sourire de la nature et du ciel d'Italie enchante autant que la majesté des ruines. Laissons-le toucher, de sa main fine d'humaniste que les fouilles savantes et les estampages épigraphiques n'ont point alourdie, à cette arche d'alliance autour de laquelle tant de graves personnages font une garde jalouse. Les lettres pures, qui s'accommodent si bien à toutes les recherches de l'érudition, ne seront pas seules à tirer profit de semblables études. Celles-ci forment, en effet, un domaine hospitalier, d'un accès aimable, où tous les esprits cultivés peuvent s'entendre et se rapprocher. Les archéologues *di primo cartello* et les artistes qui, en général, se tiennent si fort isolés les uns des autres, et même parfois se regardent d'un œil chagrin, gagneraient beaucoup au commerce d'une littérature tempérée d'archéologie.

La maison pompéienne de M. Boissier, plus grande que celle de Socrate, les convie à l'amitié; qu'ils y accourent au plus vite. Le maître de la maison leur prodiguera les plus sages conseils. Que nos jeunes architectes de l'Académie de Rome méditent bien ces paroles, gracieusement rejetées dans une note : « Le reproche le plus grave qu'on

ait adressé à M. Dutert (dans sa restauration du *Forum romain*), c'est d'être resté trop étranger aux questions d'érudition que le Forum soulève. Par exemple, il écorche sans pitié les noms propres..... Je ne relèverais pas cette faute si on ne pouvait en tirer une leçon utile. On n'est pas assez persuadé à l'Académie de France qu'il ne suffit pas que la restauration d'un monument antique soit élégante et agréable à l'œil, qu'il faut aussi qu'elle soit exacte et qu'elle ne peut l'être que si l'architecte qui l'entreprend a d'abord étudié les témoignages de l'antiquité à propos du monument qu'il restaure. Pourquoi les jeunes artistes de la villa Médicis n'ont-ils pas plus souvent recours à leurs amis du Palais Farnèse ? »

Ajoutons d'ailleurs que, dans le remarquable travail de M. Dutert, auquel M. Boissier rend pleine justice, ces erreurs ne sont que des ombres très légères. Il est bien rare que nos grands prix d'architecture ne s'efforcent pas d'atteindre, avec une conscience scrupuleuse, à toute l'érudition nécessaire aux ouvrages qu'ils ont entrepris. Mais enfin, avouons-le, jusqu'à présent nos écoles savantes d'Athènes et de Rome ont emprunté à l'Académie de France beaucoup plus que celle-ci ne leur a demandé. Cela tient sans doute au développement plus précoce de l'esprit de critique chez les jeunes savants, qui voient très vite avec netteté ce qui leur manque et y pourvoient sans hésiter.

De la restauration de l'Acropole par M. Beulé à celle de Préneste par M. Fernique, que de notions justes nos archéologues n'ont-ils pas dues

à leurs camarades excellents de l'Académie ? Ils sont toujours prêts à les leur rendre avec usure, surtout aux heures où un vent de paradoxe souffle sur la *Trinità de monti*. D'ici nous venait, en ces temps derniers, un Parthénon restauré en rouge majeur, frontons rouges, parvis rouges. Imaginez dans ce cadre d'éclatante lumière, où la nature se manifeste par une note fondamentale, le bleu, dont les tons passent harmonieusement du gris velouté de l'Hymette aux teintes d'améthyste du Pentélique, où le ciel, la mer, la plaine et les montagnes forment un concert parfait, tout en accords discrets et finement gradués; imaginez ce coquelicot monstrueux jeté en plein azur, cette pivoine barbare étalant sa face sur l'autel sacré de l'Acropole et noyant de ses reflets d'une pourpre violente les marbres et les ivoires de Phidias ! Ah ! pauvre monsieur Beulé ! que vous êtes mort à temps, n'ayant point vu de vos yeux cet autre jour de malheur ! Un lettré patient eût expliqué à ce jeune homme que le rouge est une couleur orientale, asiatique, espagnole, romantique, mais hellénique, non. La vraie Grèce ne l'a point aimée beaucoup plus que le cri aigu de la trompette phrygienne. Il était pour elle une couleur très foncée et triste, d'une sensation indécise. Les homérides disaient le vin noir, le sang noir. Un Parthénon écarlate, c'est l'orgie des Niebelungen dans l'Odyssée, le sabbat de Walpurgis sous les clairs ombrages du Céphise et qui troublerait la sérénité d'Œdipe à sa dernière heure.

Mais le conseil de M. Boissier est bon pareille-

ment pour les archéologues improvisés sur le tard et qui n'ont point reçu d'abord l'éducation classique, pour les fouilleurs terribles dont la pioche ne respecte ni les souvenirs de l'histoire, ni les aspects pittoresques. Le spirituel académicien a certainement entendu conter à Rome l'aventure de ce docte personnage qui, invité par l'auteur de la *Vie de César* à reproduire une très ancienne carte du littoral italien, avait traduit cette mention : *Illic portus* — ici un port — par : *Port d'Illic !* Petite peccadille que notre savant Léon Rénier corrigea avec douceur, parmi bien d'autres. Mais sait-on le mal que les archéologues excessifs où présomptueux, bornés dans l'horizon de leur science ou livrés à leurs rêves, peuvent accomplir dans un sanctuaire historique tel que Rome ou Athènes ? Le charlatanisme candide est encore le moindre de leurs méfaits.

Je ne vois aucun inconvénient à signaler aux touristes américains, par des écriteaux plantés sur le mont Palatin, l'endroit précis où Romulus têta la louve et celui où Cacus avait sa tanière. A Rome, d'ailleurs, ainsi que le remarque justement M. Boissier, les traditions perdues dans la brume mythologique ont encore de la fraîcheur. Ce qui est plus grave, c'est de défigurer ou même de détruire les monuments pour satisfaire à la déplorable manie de reconnaître en tout le dernier dessous des choses. Ce qui s'est fait au Colisée est désolant. Le livre de M. Boissier n'a point un chapitre sur l'amphithéâtre flavien. Est-ce par courtoisie qu'il se tait sur ce point ? Mais des milliers de visiteurs ont vu, depuis six ou sept ans, un

spectacle lamentable : le vrai sol ouvert, béant, et, au fond de la cuve, ce qui reste des substructions, des égouts, des couloirs souterrains du cirque. Un instant même, on prétendit avoir enfin retrouvé le théâtre véritable des gladiateurs et des martyrs. On oubliait simplement que ces fouilles, faites déjà deux fois dans les derniers siècles, avaient chaque fois été recouvertes par les explorateurs. La faute commise après 1870, on ne veut pas la réparer. Aujourd'hui encore, l'arène antique, où a fleuri le christianisme primitif, est un gouffre fort déplaisant, envahi par les eaux croupissantes où se divertissent les grenouilles, tandis que l'amphithéâtre, dépouillé des arbres et des herbes qui revêtaient sa nudité de la grâce des ruines, délaissé par les oiseaux qui y chantaient comme en un bois sacré, se dresse, bien sarclé, avec la mine ennuyée et sèche de quelque énorme antiquaille visible dans un musée, tous les jours, de dix heures à quatre.

A Athènes, c'est plus triste encore. On a démoli la grande tour franque qui se tenait debout à l'angle oriental de l'Acropole, du côté de la mer, qui ne masquait ni le Parthénon, ni les Propylées, ni la Victoire sans ailes et que le soleil attique avait dorée avec autant d'amour que les marbres d'Ictinus. Cette tour, d'une figure si simple et si fière, c'était une date de l'histoire d'Athènes et du monde, la croisade, la féodalité occidentale portée en Orient, l'empire latin de Constantinople. Ils l'ont jetée à bas comme on fait d'une masure de chevrier. A quand le tour des remparts vénitiens et des bastions turcs ? Là, sur ce massif construit

par un Vauban barbare, les philhellènes de Fabvier ont pointé leurs canons. Oui, mais le bastion est postérieur à Périclès, et ses jours sont comptés. On frémit en pensant que sous le Parthénon est l'emplacement d'un temple que les Perses ont détruit. L'archéologue qui achèvera l'œuvre des bombes de Morosini sera, je le jure, immortel. Tout vient à point. Attendons.

Je ne vois qu'un remède à de tels abus, c'est que les lettrés, les humanistes, les gens d'esprit, veillent résolument sur les archéologues, tiennent les personnes instruites au courant de leurs recherches, les encouragent, les critiquent, et, au besoin, les gourmandent.

Les lettrés qui inventent les idées générales et savent déchiffrer des pages d'histoire sur tous les vestiges du passé, sont seuls capables d'entraîner du côté de l'archéologie l'opinion publique : ils l'entraîneront et la formeront par le sentiment de la juste mesure dont ils ont le secret ; ils soutiendront les archéologues eux-mêmes et ne les violenteront point.

Les lettrés tels que M. Boissier ne sont point des réactionnaires, ils savent faire à la science tous les sacrifices raisonnables. M. Boissier se promène dans le Forum bouleversé, coupé de précipices poudreux et privé de ses vieux arbres, sans regretter le Forum de Piranesi : c'est que ces fouilles méthodiqnes nous ont véritablement rendu le site antique; les bouviers des marais pontins ont disparu avec leurs bœufs, mais la vie publique de Rome républicaine ou impériale sera mieux comprise. Tout au plus, à la première page de son

livre, critique-t-il, en quelques lignes modérées, les quartiers neufs, d'une si plate vulgarité, qui envahissent, entre Sainte-Marie-Majeure et la porte San-Lorenzo, le beau désert de Rome. « On se souvient, dit-il, que déjà du temps de Néron, quand il rebâtit la vieille ville sur un plus vaste plan, les badauds admiraient beaucoup la magnificence des nouvelles constructions, mais les gens sages ne pouvaient s'empêcher de regretter ses anciennes rues étroites et tortueuses où l'on trouvait toujours tant d'ombre et de frais ». M. Boissier ne pouvait pas faire moins, et je veux, pour ma part, témoigner du bon effet de ses *Promenades*, en imitant sa réserve, *tacitus ac mœrens*.

Ici, d'ailleurs, nous sommes en présence des bâtisseurs plutôt que des archéologues.

II

Dans les rues muettes de Pompéi, on suivra avec un plein contentement le savant voyageur. Je veux bien, avec M. Boissier, reprenant un vœu de M. Beulé, que le plus grand effort des archéologues, dans le midi de l'Italie, se reporte sur Herculanum, où sont encore enfouis tant de beaux monuments de la statuaire et de la peinture décorative.

Mais enfin, Herculanum enterrée sous la cendre durcie à l'égal de la lave, et que recouvre un grand village, ne sera jamais qu'une crypte ténébreuse : Pompéi, au grand soleil, entre la mer et les montagnes, Pompéi couchée au pied du Vé-

suve, nous donnera toujours la sensation vive de l'antiquité.

Et dans celle-ci même, elle nous révèle d'une façon saisissante la vie intime des provinciaux, petits bourgeois, artisans, humbles gens de la taverne et de l'échoppe sur lesquels la littérature latine ne nous apprend pas grand'chose. « Ni les poètes, ni les historiens ne se sont beaucoup occupés des pauvres gens; quel service nous rendrait Pompéi en nous mettant sous les yeux une sorte de tableau vivant des classes populaires de l'empire! »

Les fouilles récentes ont dégagé, il est vrai, plus de maisons élégantes que de masures, mais il est probable que l'on exhumera du côté de Castellamare, c'est-à-dire en dehors des quartiers qui s'ouvrent vers la route de Naples ou la mer, les demeures populaires. En attendant, à l'aide des peintures, des *graffiti*, des vestiges de boutiques ou d'ateliers, M. Boissier indique les traits parfois très particuliers de ce petit monde. Les Pompéiens avaient certainement les qualité de vivacité et d'entrain de la métropole, c'étaient des Napolitains *extra muros*, plus Grecs encore que les Latins, aussi gais mais plus naïfs et plus sûrs que les Napolitains authentiques.

Ils « exerçaient en plein vent toutes les petites industries qui alors, comme de nos jours, remplissaient de mouvement et de bruit les villes italiennes. C'étaient les marchands de gâteaux, de saucisses, de *frutti di mare*, qui, chacun, nous dit Sénèque, annonce sa marchandise sur un ton particulier et avec des cris différents. On les appelait à Pompéi les gens du Forum (*forenses*) parce

qu'ils se tenaient sur la place publique. Une peinture curieuse nous montre un cuisinier, établi en plein air, près de sa marmite qui bout, et entouré de gens allèchés par la bonne odeur de sa cuisine.

Il tient à l'extrémité d'un bâton une petite tasse de cuivre avec laquelle il va puiser dans sa marmite ce qu'il doit vendre à ses clients. C'est une scène qu'on peut voir tous les jours dans les marchés de Naples ». J'ajouterai, et M. Boissier ne me démentira pas, que ce spectacle familier est le plus sûr moyen de perdre agréablement son mouchoir de poche.

Les hôtelleries et les cabarets sont assez nombreux à Pompéï. Là encore, nous retrouvons les petites gens, leurs mœurs et leurs plaisirs. Le pauvre diable qui n'a ni péristyle orné de statues de bronze, ni lararium peuplé de dieux domestiques, ni triclinia pour y fêter ses amis, viendra le soir à la taverne se divertir avec ses compères. Devant la porte est un comptoir de marbre avec des ouvertures rondes pour les vases contenant les boissons, à l'usage des buveurs pressés qui n'ont pas le loisir de s'arrêter. Mais au fond de la boutique s'ouvrent des « cabinets particuliers » pour les clients plus sérieux.

J'en demande bien pardon à mes lecteurs : que les plus sévères d'entre eux ne dépassent point le comptoir de marbre. Ici, dans l'ombre, se passent des scènes de tripot et de mauvais lieu que les peintures nous font connaître encore.

Celle-ci, par exemple, montre les servantes du cabaret folâtrant avec les buveurs. Elles les poursuivent, les embrassent et les excitent à boire.

Voici deux hommes barbus qui tiennent une table de jeu sur leurs genoux et jouent aux dés; l'un semble triomphant du coup qu'il vient de faire, tandis que l'autre agite les dés avec l'espoir de faire un plus beau coup encore. « Dans le tableau suivant, nos deux joueurs se disputent, chacun d'eux prétend avoir gagné; ils se disent de grosses injures que reproduisent des inscriptions placées au-dessus de leur tête. Au bruit, accourt le cabaretier qui, avec beaucoup de politesse et dans une attitude respectueuse, les prie de s'aller battre à la porte ».

Dans les auberges, où les chambres sont petites, les hôtes d'une nuit ont parfois tracé à la pointe leur nom sur les murailles. Dans le nombre, sont un soldat prétorien en congé, des pantomimes qui viennent de donner des représentations, un habitant de Pouzzoles qui souhaite toutes sortes de prospérités à sa ville et un amoureux qui, passant la nuit tout seul, regrette sa bonne amie. « *Vibius Restitutus hic solus dormivit et Urbanam suam desiderabat* ».

Tout se trouve, dans ces *graffiti* de Pompéi, jusqu'à un compte de blanchisseur qu'a recueilli religieusement le *corpus* des inscriptions latines, mais ce qui y revient le plus fréquemment c'est, bien entendu, l'amour. On sait que Vénus était la patronne de la ville, une sainte dont le culte était fort en faveur. Aux élections municipales, les candidats se recommandent aux électeurs de la bonne Vénus. On casserait aujourd'hui de telles élections, véritables candidatures officielles et cléricales pour la ville. Les amoureux

supplient, soupirent, s'appellent, se répondent, s'injurient. « Methé, la joueuse de flûte, aime Chrestus de tout son cœur. Que Vénus leur soit propice et qu'ils vivent toujours en bon accord ».

Mais dans ces roucoulements éclatent parfois des cris moqueurs : Virgula à son ami Tertius : « Tu es trop laid ! » Façon commode pour passer à Quartus, puis à Quintus. Les beaux esprits provinciaux ne dédaignent pas de tracer sur les murs quelque madrigal en prose : « Muletier, si tu sentais les feux de l'amour, tu te hâterais davantage pour retrouver ta belle (Ici, des points).

Je t'en prie, presse le pas, allons, prends ton fouet et agite-le ; mène-nous vite à Pompéi, où m'attendent mes chères amours ! »

Les inscriptions étaient alors, comme aujourd'hui un moyen efficace de publicité : : on affichait ainsi les spectacles du jour à Pompéï, les appartements à louer pour les calendes de juillet ou les ides d'août, les bons dîners et « autres commodités » (*omnia commoda proœtantur*), que les hôteliers promettaient aux voyageurs; les objets volés ou perdus : « Une urne de vin a disparu de la boutique; celui qui la rapportera recevra 65 sesterces (13 francs); s'il amène le voleur, on lui donnera le double ». L'urne a pu être retrouvée, mais le vin?

Les lecteurs habitués à la vie de cour, à la société grave des philosophes, à la conversation enjouée des artistes et des poètes, suivront peut-être plus volontiers M. Boissier à travers les nobles ruines de la villa de l'empereur Hadrien ; ceux qu'attirent surtout les souvenirs mystiques l'ac-

compagneront dans les rues d'Ostie, où s'est fondée l'une des chrétientés primitives, ainsi qu'à Pouzzoles, où planent encore les grandes ombres de saint Augustin et de sa mère. La visite aux catacombes où M. Boissier a été guidé par la science profonde de M. de Rossi, est aussi fort édifiante ; l'origine de ces souterrains, œuvre des mains chrétiennes, leur première existence, à l'état de propriétés particulières et sous la protection de la loi civile, forment un chapitre des plus curieux. Mais c'est encore à Pompéi que l'on se reposera avec le plus de satisfaction d'esprit de ces consciencieuses explorations. Le sentiment que l'on y goûte, mélangé d'impressions diverses, est d'une singulière séduction. On y jouit de la paix des nécropoles et ce recueillement est d'un grand charme pour les voyageurs que l'agitation et le vacarme éternel de Naples ont un peu fatigués ; mais on y passe aussi comme dans une ville endormie plutôt que tout à fait morte ; où l'on s'attend, à chaque détour de rue, à voir paraître les habitants. Aux heures chaudes du jour, on s'imagine sans peine qu'ils font tous la sieste : les riches, à l'ombre embaumée de leurs jardinets ; les gens du peuple, la tête appuyée sur la table des cabarets, devenus silencieux jusqu'au retour de la fraîcheur ; longtemps, tant que le soleil fait étinceler les grosses dalles de grès des carrefours, tant que chantent les cigales dans l'herbe jaunie des remparts, l'illusion est facile et douce.

Mais vers le soir, quand les ombres s'allongent au flanc des montagnes et que la brise plus vive de la mer court sur la rive toujours déserte, la

sensation change et devient plus triste : décidément ils sont bien morts. Montez alors sur les terrasses des maisons voisines de la porte d'Herculanum.

Là-bas, sur la mer qu'empourpre le couchant, les dernières barques retournent lentement vers Naples ou Sorrente ; les voix des paysans, les derniers bruits de la vie champêtre se taisent peu à peu ; on n'entend plus enfin que le frôlement sourd des petites vagues le long des grèves. On aperçoit à ses pieds, déjà recouvertes par les vapeurs du crépuscule comme par un voile de deuil, les maisons effondrées, envahies par les ronces, le Forum désolé et qui semble agrandi par la solitude, la campagne poudreuse où gît Pompéi comme sur un lit funèbre.

Et l'on se souvient de la civilisation brillante qui s'est épanouie naguère sous ce beau ciel et que ces ruines ont ensevelie. Je ne connais point de Campo-Santo plus touchant que celui-là, et tous ceux qui lui ont donné une heure de leur vie sauront gré à M. Boissier d'en avoir évoqué pour eux la vision.

Naples et sa Plèbe (1)

I

Léopold Robert était un grand peintre au temps où l'on voyait l'Italie à travers la poésie des écrivains idéalistes : Chateaubriand, Georges Sand ou Lamartine. La vieille école toute française des voyageurs de bonne humeur, un peu sceptiques, tels qu'avaient été le président de Brosses et ses amis, était alors abandonnée. La douceur du ciel, les enchantements de la nature, la majesté des ruines, la magnificence des œuvres d'art, le prestige d'un passé glorieux enveloppaient comme d'un reflet éblouissant les réalités visibles : toutes choses étaient ainsi transfigurées, et l'enthousiasme sincère du voyageur, allant jusqu'aux plus humbles parmi les enfants de la terre de Saturne, croyait retrouver dans les moissonneurs et vendangeurs de Robert les vrais paysans d'Italie, dans la famille de Graziella les vrais pêcheurs napolitains. Déjà, dans les figures souffreteuses d'Hébert, on a pu soupçonner que cette grande tristesse n'était point l'effet d'une noblesse native de l'âme, mais bien de la misère et de la fièvre.

---

(1) *Napoli a occhio nudo*, par M. Renato Fucini. Florence, Le Monnier, 1878.

La *République française*, 9 octobre 1878.

Cependant, un pinceau si délicat ne devait point révéler la *mal'aria* morale et toutes les détresses de ces pauvres gens qu'il a vus de si près dans les montagnes de la Sabine et les villages des marais pontins. Certaines enquêtes douloureuses sont l'affaire des écrivains plutôt que des peintres. Un Italien, poète distingué, M. Renato Fucini, vient d'en publier une de la sorte sur Naples et sa population. L'autre jour, assis à l'ombre, non loin du tombeau de Virgile, j'ai lu tout d'un trait son livre, *Naples à l'œil nu*, au bruissement lointain de cette ville de 700,000 habitants et de 400,000 misérables. La peinture est absolument juste, et du plus fidèle réalisme. On voudrait même y trouver plus d'âpreté et des couleurs plus violentes. Ah ! si jamais la plume audacieuse de M. Zola passait par ici !... En attendant, suivons — sans montre ni portefeuille — M. Fucini dans la curieuse investigation qu'il a eu le courage de tenter et d'écrire.

II

« O douce Naples ! ô sol bienheureux ! » chantent, en grattant une harpe énorme, les pauvres petits diables à la face ébouriffée et tout en guenilles, qui représentent, dans les quartiers perdus de Paris, la musique italienne. Et ils ajoutent, les traîtres :

Tu sei l'impero
Dell' armonia.

« Tu es l'empire de l'harmonie ». Donnez-leur un sou, bonnes âmes, et dites-leur qu'ils mentent

impudemment. Non, non, Naples n'est pas l'empire de l'harmonie ; non, les pêcheurs n'y chantent pas, en tirant leurs filets, des *Canzones* mélodieuses comme les soupirs de la mer, pas plus que les gondoliers de Venise ne glissent sur la lagune au rythme des barcaroles.

Si l'on chante à Naples, c'est un air barbare, en dialecte local, dont les Canaques, qui sont anthropophages, ne voudraient point : voilà bien dix ans qu'il est inventé, je n'y ai jamais compris trois paroles ; d'horribles gamins, dont le soleil illumine les haillons, le répètent cent fois par jour, toujours le même, le promènent par groupes de trois ou quatre, de Pausilippe à Portici : de toutes parts il éclate sans raison et sans rime sur le port, au coin des rues, dans les échoppes, dans les tavernes, monotone, sortant du nez plutôt que du gosier de l'artiste ; les fillettes s'y essaient, et les vieilles, nées au temps de la République parthénopéenne le glapissent lugubrement le long du quai de Sainte-Lucie. Voilà pour l'harmonie. Le reste n'est qu'un tourbillon, une tempête de bruits discordants qui donne le vertige au voyageur novice. M. Fucini en est tout étourdi. A la longue, s'il revient à Naples, il s'y habituera, comme le marin aux clameurs confuses de l'Océan. Mille cris détonnent à la fois comme les fusées d'un feu d'artifice sur lequel il a plu, et qui n'est pas d'accord ; la nuit venue, les pétards et les pois fulminants ingénieusement posés sur les rails des tramways s'y mêlent; les jours de fête le cliquetis irritant des petites cloches des églises y ajoute les voix du ciel. Ce qui domine, c'est le *laah ! iaah !* des cochers qui vous poussent

leur bête maigre dans les épaules, et les appels désespérés qu'une mère inquiète lance à tous les échos, sur le ton aigu, vers sa progéniture vagabonde. Tous les métiers bruyants empiètent dans la rue : on y forge, on y cloue, on y rapetasse, on y lime ; tout ce qui se mange ou se boit se vend dans la rue, et le marchand hurle l'éloge de ses *coco-meri*, de son macaroni (*com'r bello !*), de ses figues, de son eau claire ; les *journalistes*, les vendeurs d'éventails, de bouquets, d'allumettes, tournoient autour de vous — serrez votre mouchoir ! — en criant leur marchandise ; les clochettes de cuivre des *corricoli* se marient à l'aigre trompette des tramways ; les ânes enfin, que tout ce vacarme met en joie, braient avec une emphase insolente. J'oubliais les pianos roulants et mécaniques et les décrotteurs qui, sur leur boîte, à grands coups de brosse, battent la mesure du concert infernal. Le soleil couché, les orchestres aigres des petits théâtres forains appellent vers le môle les heureux de ce monde-là qui pourront, pour trois sous, assister à un drame et à une comédie *tutta dà ridere*, empilés, empestés, mais assis ; les autres, sans basse envie, s'amassent et se bousculent au dehors, à la lumière rouge des tréteaux, contents d'entendre le nasillement ironique de Polichinelle, quelles étincelles dans leurs yeux de jais quand celui-ci, l'idole de Naples après saint Janvier, bâtonne le commissaire ! Vos oreilles sont-elles assez martelées, votre cerveau assez moulu ? Allez-vous coucher ; mais méfiez-vous des bombes en carton qui parfois, vers deux heures du matin, éclatent à Sainte-Lucie et à la Victoria, et des

querelles de commères au clair de lune : on en voit bien le commencement, mais la fin jamais.

Voilà, direz-vous peut-être, une population gaie. C'est l'opinion commune à laquelle M. Fucini paraît se rattacher ; je l'ai, pour ma part, longtemps partagée. On verra tout à l'heure s'ils ont lieu d'être si gais. Après tout, les Grecs, leurs vieux ancêtres, étaient des gens graves. Aujourd'hui encore, à Athènes comme au Phanar, ils causent beaucoup, gesticulent peu, crient moins encore. La race italienne où ils se sont fondus n'est point si bruyante qu'on l'observe à Venise, à Milan, à Florence, à Rome, à Palerne. Les villes de Sicile, sœurs ou cousines de Naples, également mélangées par les mêmes invasions, asservies par les mêmes maîtres, brûlées par le même soleil, comparées à la « douce Parthénope », sembleront silencieuses. Mais l'apparente gaieté des Napolitains est si capricieuse, si cahotée, si fébrile, elle se manifeste par des mouvements si désordonnés et un rire si animal, qui éclate sans raison et s'éteint brusquement ! Ne serions-nous point plutôt en présence d'une sorte de cas pathologique, d'une forme de *delirium tremens* ? Si ce mot, que j'ai hésité quelques minutes à écrire, en dit trop, qu'on l'atténue. Je le veux ; mais qu'on songe à cette agitation incessante des corps, à cette grimace perpétuelle des figures ; ils se démènent jusqu'à ce que le sommeil les terrasse au bord d'un trottoir, sur les marches d'une église, sur le parapet d'un quai ; ils se réveillent et la danse de Saint-Guy les reprend. M. Fucini est si frappé de cet état singulier, qu'il lui vient une jolie idée. « Je n'aurais

pas été surpris de voir un prêtre, poussant un autel roulant, dire la messe à la course, et les fidèles par derrière courant pour l'entendre ». Pour sûr, ces gens-là ne sont pas en équilibre. Leur machine nerveuse est détraquée et bat la campagne comme une horloge dont on a retiré le balancier. Le balancier, dans l'homme, c'est l'estomac. Les personnes qui jeûnent, théoriquement peuvent être des mystiques sublimes dans la paix d'un couvent et l'ombre fraîche d'un cloître ; mais leurs idées sonnent toujours un certain creux. Ceux-ci, au dernier fond du dénûment, ne buvant point de vin, ne mangeant point de viande, nourris de fruits gâtés, de moules à demi pourries, de tomates à l'huile rance, de melons sauvages et, dans les bons jours, de macaroni, abreuvés d'eau claire, dormant irrégulièrement, l'été sur le pavé, l'hiver sur le fumier de leurs réduits, quand ils s'abandonnent au dévergondage de leurs cris, de leurs gestes, de leurs bonds, de leur va-et-vient précipité, ne croyez pas qu'ils sont joyeux. Ils ont une crise, et voilà tout. N'oubliez pas que sur ces pauvres êtres qui vont tête nue et pieds nus pèse, une moitié de l'année, un ciel de feu. Ils croient à l'araignée de Tarente, dont la piqûre provoque le malade à danser jusqu'à la mort : leur tarentule à eux, c'est leur soleil.

III

C'est aussi la misère. Une misère infinie, à laquelle ne pensent pas assez les touristes qui, à Sainte-Lucie, après avoir regardé un instant, au

loin, la côte merveilleuse de Castellamare et de Sorrente, améthystes noyées dans l'azur, abaissent leurs yeux sur ces grappes d'enfants nus et sordides et s'amusent à entendre l'éternel refrain de ces petits : « Monsieur, un sou ! je meurs de faim ! ». Ils le disent avec une moue divertissante qui rassure l'étranger ; ces trois polichinelles de quatre ans, dont l'un n'a qu'une culotte sans fond, l'autre une chemise sans manches, le dernier n'a ni culotte ni chemise, eh bien ! c'est la seule vérité qu'ils diront dans toute leur vie : ils meurent de faim.

Seulement, ils y sont habitués, et ne se jettent pas pour cela la tête au mur. Mais il n'est cabrioles qu'ils n'inventent pour vous séduire et vous arracher le sou, objet de leurs rêves dorés, le sou auquel pensent leurs grands frères du matin au soir, et leurs parents, et les vieux grands-pères, le sou qui permet de se passer pour une fois des débris ramassés dans la fange. Ici l'être humain si douloureusement décrit par Lucrèce est une réalité :

..... Indigus omni
Vitaï auxilio.

Dès qu'ils peuvent se traîner à quatre pattes, ils sont jetés dans le combat pour la vie, et jusqu'à la fin ils n'auront qu'une préoccupation : manger. Pour cela, ils s'agitent tumultueusement, ils pleurent, ils rient, ils volent les mouchoirs, ils supplient, ils mentent, ils invoquent la madone, ils l'insultent, ils croient à Dieu et au diable, au besoin même ils travailleront. A Londres, au moins, les misérables ont le *gin* pour oublier leur détresse. Ceux-ci ne connaîtront jamais l'ivresse ;

tous les aiguillons de l'appétit les harcellent ; c'est pourquoi ils sont si bien éveillés. Dans la rue, ils font grand tapage et se secouent comme des bêtes agacées par les mouches ; s'ils rentrent par hasard au logis, voici ce qu'ils y trouvent.

Je passe la parole à M. Fucini, me réservant de tirer çà et là le rideau sur les détails d'un réalisme trop violent :

« *Chapitre où l'on parle des quartiers des pauvres.* — Cinq ruelles adossées au rocher de Pizzofalcone forment le quartier de Sainte-Lucie. Elles ont en long une trentaine de mètres, et deux de largeur. Là, de quinze à vingt mille personnes ont leur tanière. Les maisons sont hautes : la lumière du ciel est arrêtée dès le sixième étage par la quantité d'objets suspendus aux fenêtres, habits, linges, filets, etc. Point de pavé : il y en a eu, la couche séculaire d'immondices le recouvre ; c'est la région de putréfaction. A peine étais-je entré dans l'une de ces ruelles, qu'une foule de créatures dignes de la *Nuit de Walpurgis* m'entourait, avec des clameurs inintelligibles, me regardant d'un air de curiosité stupide. C'étaient des femmes, presque toutes vieilles, maigres et livides comme des cadavres. Physionomies immobiles, fixes comme des masques ; des yeux malades, des figures rongées de maux hideux, démangeaisons du haut en bas, surtout dans les cheveux, auxquelles les mains sont occupées incessamment. (Je viens d'adoucir le texte italien)... « Fais-moi voir ta maison », dis-je à la plus répugnante (*alla più oscena*) de ces vieilles. Ce fut comme de la poudre sur le feu. Toutes se jetèrent sur moi, me

tirant par les habits : « Moi ! moi ! la mienne ! Venez avec moi ! » Je me dégageai avec peine ; l'autre me montrait une ouverture ténébreuse : « Entrez excellence, entrez dans mon *palais* ! ». J'entrai. C'était une chambre plus basse que la rue de deux degrés. Le sol était une terre humide souillée de fumier ; l'obscurité absolue, la puanteur indescriptible. Je frottai des allumettes. Sous mes pieds, des ordures de toutes sortes ; sur les murs de la voûte, des toiles d'araignées. Une pierre pour s'asseoir, et une paillasse pourrie, voilà le mobilier. Dans le coin le plus noir j'entrevis une forme humaine qui grognait quelque chose d'une voix rauque. « Qui est-ce ? demandai-je. — Bonne maman, qui vous dit que vous avez dérangé ses rats ». J'abaissai les yeux et vis en effet quelques rats très gras, assis avec dignité, et attendant que le visiteur incommode fût parti. Je me mis en mesure de lancer un coup de pied au plus voisin, mais la vieille du fond jeta un cri aigu et désespéré : « Ne les chassez pas ! ce sont aussi des créatures du bon Dieu ! » — « Eh quoi ! tiens-tu à ces vilaines bêtes ? » — « Voilà trente ans que nous nous aidons entre nous, *signorino*. Donnez un sou à la pauvre vieille ». Et elle me tendait un bras de momie. Elle était aveugle, la peau de sa figure et de ses bras était toute en écailles, couleur de tabac... (M. Fucini poursuit bravement sa peinture, et explique comment les rats sont si luisants de graisse, et « que leur amitié n'est pas tout à fait désintéressée ». Mais mon encre se révolte dans ma plume. Je passe). Le soir, le reste de la famille — six personnes — venait dormir sur la paillasse

pourrie. Le loyer du *palazzo* était de *neuf francs* par mois !...

« Montons à un premier étage. L'escalier est écroulé depuis longtemps : on grimpe sur ses ruines. Sur le palier s'ouvrent des bouges aussi nauséabonds que celui d'où nous sortons. Ici, c'est une femme qui hurle dans les douleurs de l'enfantement ; là, sur un tas d'immondices, un enfant de quatre ans dort : il a les joues toutes noires de punaises ! Douloureusement ému, je me baissai malgré ma répugnance, et, d'une main, je lui dégageai une joue. Mais alors la mère, qui me suivait au milieu des autres mégères, se jeta furieusement sur mon bras ; elle fixait sur moi des yeux étincelants de rage, levait les poings avec menace, criait comme une corneille, et grinçant les dents, me défendait de *toucher à sa créature*. Un vacarme diabolique commença. La troupe qui m'escortait prenait parti, les unes pour moi, les autres contre moi ; tout à coup la mère se calma, se fit humble et me supplia de ne pas toucher à son fils, parce qu'il avait la fièvre et qu'il crierait en s'éveillant. Mais, au regard soupçonneux qu'elle jetait sur moi, je devinai que la crainte du *mauvais œil* avait provoqué cette scène désagréable ».

Cette ruelle bien visitée, M. Fucini passe aux autres. Une vieille accroupie comme un ours des cavernes sur le seuil de son réduit, rongeant des débris de poisson, consent à lui faire les honneurs de l'*appartement*. Là, dans une même chambre, habitaient avec elle *quatorze* personnes, plus, pour quelque temps, une veuve et ses cinq enfants

dont l'aîné avait douze ans. La vieille, elle, avait un lit, une porte sur deux chaises boiteuses, une poignée de joncs et quelques haillons en guise de couverture. Les autres couchaient à terre. Sous un escalier, une fillette de seize ans préparait le souper de ses six frères et sœurs plus jeunes qu'elle : vingt-deux escargots et vingt-deux châtaignes bouillies. Toute la famille, filles et garçons, dormait pêle-mêle sur une paillasse sordide.

Et la fameuse grotte *Alle Rampe di Brancaccio*, « sorte de caverne ossuaire, repaire à crocodiles, où une hyène mourrait d'asphyxie et d'épouvante ! » Il y a là, entassées dans l'ordure, *quarante familles*, environ deux cents personnes. M. Fucini a rampé jusqu'à la dernière galerie, guidé par un jeune garçon qui lui disait : « Excusez, excellence, si je n'ouvre pas les fenêtres : il n'y en a pas ». Et les enfants à qui les rats ont mangé un œil ou le bout du nez ! Il y a quatre ans, une mère trouva son petit mort : les rats l'avaient saigné à blanc. Et les mêmes horreurs se reproduisent dans tous les quartiers populaires. Toute cette masse humaine naît, végète, pâtit et meurt ainsi. *Homo natus de muliere...*

C'est pourquoi leur âme est vide, leur esprit obscur et méchant, leurs instincts vils. La misère les a jetés dans l'abjection, la lâcheté, la crédulité enfantine, la fourberie inconsciente. M. Fucini s'indigne presque de n'avoir pas été insulté une seule fois, lui, vêtu *da signore*, au cours de ses visites domiciliaires. « J'aurais été pris d'un moindre dégoût, dit-il. Mais non ! Des *excellences*, des révérences, la plus dégradante humilité, rien qui

ne fît voir que c'était là aussi des hommes ». Il essaie de faire inventaire des notions générales qui sont dans leurs cerveaux. Dieu, le diable, la sainte trinité, les sorcières, la *jettatura* ; voilà pour l'ordre spirituel. Mais c'est encore trop. Dieu, peut-être, mais considéré comme le gendarme suprême. La sainte trinité, non, c'est une idée métaphysique. Le Fils, pour eux, est tantôt le *bambino* que tient la madone, tantôt l'homme cloué à la croix, tout saignant, décharné, horrible, qu'ils adorent entouré d'une auréole de cierges allumés. Quant au saint Esprit, j'affirme bien qu'ils n'en ont point le plus mince soupçon. Le diable à la bonne heure ! La mésaventure finale de Polichinelle et les sermons furibonds, au soufre et à l'asphalte, des curés et des pères capucins, leur donnent, sur ce point, d'assez vives inquiétudes.

Sortons de ces « trous à crocodiles », allons au loin, le long des rives du golfe, sur les montagnes de Sorrente et d'Amalfi, respirer l'air pur, à l'ombre des citronniers, parmi les buissons de géraniums et de roses sauvages. Hélas ! n'allons pas trop loin. Au-delà de Salerne, sur le versant de la mer Tyrrhénienne, et, du côté de l'Adriatique, en dehors des villes qui vivent par leurs ports ou leurs rades, Bari, Barletta, Brindisi, Tarente, des spectacles plus désolants peut-être nous attendent. Il faut lire, pour savoir ce qu'est la misère du paysan dans le midi de l'Italie, les *Lettres méridionales* qu'un savant historien, homme de cœur, M. Pasquale Villari, vient de publier. Ceux-là n'ont plus, pour se nourrir, les reliefs et les épluchures d'une grande ville. Ils ne possèdent pas un seul

lambeau de cette terre ingrate qu'ils tourmentent d'un travail contre lequel se révolteraient les nègres de l'Amérique du Sud. Pour salaire, quelque sous par jour. En Sicile, le maître ou le fermier de la récolte donne le repas : de l'eau chaude où trempent des quartiers de pain noir et terreux, quelques grains de sel et quelques gouttes d'huile pour orner le bouillon. Du vin, jamais. Travaille donc, misérable fauve, quinze heures par jour, dans les rocs calcinés des Calabres, dans les terres chaudes de la Pouille, sur les laves de l'Etna! Parfois, désespérés, ils se jettent dans la montagne et vivent de la chasse à l'homme, jusqu'au jour où, traqués par les carabiniers, ils seront pris et fusillés contre un mur.

Il n'y a pas en Europe de contrée plus malheureuse; il n'y a pas non plus dans l'histoire un exemple pareil de déchéance morale et intellectuelle. Cette région a été jadis le foyer de l'hellénisme et la lumière du monde; elle a produit les plus grands idéalistes, Xénophane et Parménide ; elle a entendu les derniers enseignements de Pythagore. Longtemps après, sous l'empire romain, elle était peuplée par les villes les plus riches et les plus voluptueuses : Crotone, Sybaris, Tarente, Métaponte, dormaient, lasses de plaisir, sous les tièdes caresses du vent d'Afrique ; Naples enchantait Virgile ; Pompéi, Herculanum, Stabie, retenaient les lettrés et les épicuriens de Rome ; Pouzzole, Baies et Misène retentissaient chaque nuit jusqu'à l'aurore du bruit des orgies impériales. C'était alors la Grande Grèce, la Grèce d'Athènes ne savait laquelle de ces deux contrées

elle devait vénérer le plus, de l'Ionie, berceau d'Homère, ou de l'Italie, patrie des sages d'Elée. Les Barbares firent leur œuvre, après le Vésuve, et la grande Grèce perdit toute part à la civilisation générale. De loin en loin quelques grands esprits s'y élevèrent, comme des colonnes isolées qui permettent de mieux mesurer le vide du désert, Joachim de Flore, saint Thomas, Giordano Bruno, Vico. Mais il n'y eut plus d'ensemble, plus d'école. La Renaissance y a compté quelques médecins, quelques naturalistes, et pas un peintre illustre ; des poètes de cour, et pas un historien. Tandis que le reste de l'Italie, jusqu'au premier tiers du seizième siècle, luttait sans trêve pour sa liberté, le royaume de Naples subissait sans révolte tous les jougs : les Normands, les Sarrasins, le Saint-Empire, les Angevins, les Valois, Charles VIII, les Espagnols, les Bourbons. Toute tradition noble a été rompue, et les vieux souvenirs se sont effacés. Au siècle dernier, on a découvert avec surprise, au milieu des marais, les temples doriques de Pœstum, mais on cherche encore l'emplacement probable de Sybaris et de Métaponte. Crotone est un village sordide, Tarente s'est réfugiée sur un îlot rocheux qu'un pont relie au continent. Il ne reste rien de Stabie ; à Misène, à Baies, quelques substructions informes ; près de Pouzzole les colonnes du temple de Sérapis rappellent ces villes charmantes dont la joie mettait Sénèque de si mauvaise humeur. On voit encore Herculanum et Pompéi, mais mortes, et couchées au fond de leur tombe. Et les pianos mécaniques de Naples roulent sur la cendre de Virgile en jouant les airs d'Orphée aux Enfers.

Ah ! miseram Eurydicem !

Je voudrais qu'à la pointe du Spartivento, en vue de l'Etna et du rempart à pic des montagnes de Calabre, au bord de cette route que sillonnent les navires allant vers les villes toujours florissantes de l'ancien monde, Athènes, Alexandrie, Smyrne, Corfou, Salonique, Constantinople, on élevât parmi les ronces, près de la mer, une sorte de colonne Antonine, avec ces deux mots : *Magna Græcia.* Ce serait une inscription sépulcrale assez touchante. Mais comme le temps présent n'est point à la poésie, on placerait peut-être au sommet un phare tournant, ce qui changerait tout à fait la signification symbolique du monument.

Aux Iles Ioniennes (1)

I

Le nouveau livre que vient de publier M. Rodocanachi sur les deux occupations des îles Ioniennes par la France au temps du Directoire et sous Napoléon est plein de faits curieux, peuplé de figures originales et me semble l'un des plus intéressants parmi les nombreux ouvrages du docte écrivain. De ce volume, dont le cadre historique est bien connu, je voudrais mettre en lumière un chapitre fort piquant sur les mœurs des Corfiotes et de leurs voisins insulaires à la fin du dix-huitième siècle et deux personnages bien différents l'un de l'autre, qui semblent s'être entendus à travers l'Adriatique pour détruire, dans les sept îles, l'œuvre première de Bonaparte, le gouverneur jacobin Comeyras et le terrible Ali de Tebelen, pacha de Janina.

Corcyra ou Corfou, la reine du charmant archipel, n'a véritablement pas d'histoire à partir de l'époque fabuleuse où Ulysse contait ses longues aventures au bon roi Alcinoüs, ce roi d'Yvetot de l'âge homérique. Point d'histoire, par conséquent

(1) Emm. Rodocanachi. — *Bonaparte et les îles Ioniennes* (1797-1816). — Paris, Alcan; 1899.
Journal des Débats, 11 octobre, 14 novembre 1899.

ce fut un pays heureux. Les empereurs byzantins qui la reçurent de Rome l'avaient oubliée. Les princes normands, qui étaient des maîtres commodes, s'en emparèrent au douzième siècle; puis les Vénitiens mirent la main sur le chapelet entier des îles Ioniennes qu'ils gardèrent jusqu'au traité de Campo-Formio, en 1797. Le gouvernement de Venise n'était point sans douceur. Il entravait volontiers la liberté de penser, mais accordait largement la liberté du plaisir. Dans ses possessions du Levant, où l'islamisme se rencontra quelquefois avec la foi latine et la communion orthodoxe, la République de Saint-Marc savait imposer la paix religieuse, et je tiens du savant abbé Pisani qu'aujourd'hui encore, en certaines métropoles du vieux domaine vénitien, — peut-être même à Corfou, — l'évêque latin assiste parfois gracieusement, dans la cathédrale grecque, aux cérémonies de son confrère schismatique. J'ai vu Zante, *Fiore del Levante,* au temps des Anglais. On n'y parlait jamais de politique. Une société hospitalière, élégante, y dansait tous les soirs où l'on ne jouait point l'opéra. C'était une terre de béatitude. Il est fâcheux qu'elle ait si fort tremblé il y a quelques années, que l'on y vive désormais dans l'angoisse quotidienne du tremblement de terre.

Beata solitudo. Songez que les sept îles ont vécu de si longs siècles, sous le ciel le plus riant du monde, isolées de l'Italie et de la Grèce, qu'elles ne connurent ni les désordres politiques de l'Italie, ni les convulsions de l'empire byzantin en ses temps de décadence, ni la conquête turque et la servitude de l'hellénisme. Elles jouirent des

conditions hygiéniques les plus favorables à la fantaisie des mœurs locales, à la permanence des traditions vénérables, à la belle humeur du petit peuple, à la bonne grâce des hauts seigneurs.

Perdues dans l'azur étincelant de la mer, elles n'imitaient les usages de personne et ne cherchaient point à jouer un rôle sur le grand théâtre de la chrétienté. C'est pourquoi elles eurent des façons et des gestes souvent bizarres, dès l'âge du roi Alcinoüs. A Corfou, sous ce prince excellent, c'était la fille du roi qui faisait elle-même la lessive des linges de l'Etat. Elle allait à la rivière avec ses suivantes et quand elles avaient foulé aux pieds, dans le lavoir, puis étalé au soleil, sur les cailloux du rivage, les vêtements purifiés de leurs souillures, ces demoiselles se baignaient dans la « mer poissonneuse », puis se parfumaient d'huile et déjeunaient sur l'herbe « douce comme le miel ». Enfin, les cheveux au vent, elles jouaient à la balle. Homère oublie de nous dire si Nausicaa et ses campagnes reprenaient leurs robes pour ce champêtre divertissement. La coutume peut paraître périlleuse ; elle n'était assurément pas vulgaire.

M. Rodocanachi recueille, aux premières pages de son livre, un grand nombre de traits singuliers qui nous permettent d'apercevoir la physionomie propre des modernes Phéaciens. C'est naturellement le petit peuple des campagnes et de la ville qui gardait, il y a cent ans, la personnalité la plus franche. Les nobles, les riches de Corfou s'étaient laissé séduire par la mollesse des mœurs vénitiennes et l'on retrouve, surtout chez les jeunes

gens, l'inutilité niaise de la vie adoptée, sur les lagunes, par les jolis petits-fils des glorieux amiraux et des grands diplomates de Venise. Cette jeunesse dorée passait les jours et les nuits dans les *casins* de l'Esplanade, sortes de cercles ou de tabagies où les comédiens italiens venaient donner la comédie. Quand une comédienne renommée, une étoile, daignait passer d'Italie aux Sept Iles, on la défrayait de ses dépenses par cotisations individuelles, ou bien les jeunes seigneurs du *casino* organisaient une *cavalchina*, c'est-à-dire un bal masqué « durant lequel la dame se tenait à la porte de la salle, un grand bassin d'argent à la main, afin d'y recevoir les dons de ceux qui entraient ». Par vanité ou flatterie, les jeunes Corfiotes, Grecs de race, ne parlaient qu'italien, et s'habillaient à la vénitienne. Beaucoup ne savaient ni lire ni écrire. Or, cela plaisait à Saint-Marc, qui négligeait de doter de groupes scolaires ses sujets du Levant et, afin de retenir les descendants de Nausicaa loin des Universités de Bologne et de Padoue, où couraient dans l'ombre des idées dangereuses, la maternelle République leur donnait pour quelques écus tous les diplômes, tous les bonnets de docteur. Corfou était ainsi une Université de Cocagne, où manquait même une imprimerie, où, en 1797, on ignorait encore la Révolution française. Quelle douceur, pour les étudiants, de vivre en une cité où ne sévissaient ni les professeurs, ni les examens, ni les livres !

Dans la campagne corfiote, les paysans avaient échappé à l'influence morale de Venise et conservaient des mœurs simples et rudes. Leur costume

était tout oriental ; hommes et femmes portaient des anneaux aux oreilles et de longs cheveux ; les hommes se coiffaient du bonnet de laine rouge et se glorifiaient de leurs énormes moustaches. Les femmes ne paraissaient que masquées, hors du logis ; quand un étranger venait en visite, elles se cachaient à la cave ou au grenier. Au repas de famille, elles n'avaient pas le droit de s'asseoir ; elles attendaient, au fond de la salle, que le père eût fini de dîner pour ramasser les miettes qu'elles partageaient avec les enfants. Ces campagnards ressemblaient, par leur brutalité homérique, aux Klephtes albanais comme aux brigands corses. La *vendetta* fleurissait dans l'île d'Alcinoüs. Les pères transmettaient à leurs fils et à leurs petits-fils les haines de famille. Les villages prenaient parti et l'on s'y massacrait avec entrain. Les femmes excitaient les combattants et se jetaient dans la mêlée. A Zante, aussi bien qu'à Corfou, les spadassins foisonnaient. Zante, avec 38,000 habitants, comptait 200 assassinats par année. La justice vénitienne, toujours bienveillante, fermait les yeux. En 1797, elle condamnait à dix ans de prison un homme coupable de dix homicides et à vingt ans de galères l'imprudent qui avait mal parlé d'un magistrat vénitien.

Plus d'un usage, d'un symbolisme parfois obscur, mais pittoresque, semble venir du lointain paganisme. Quand le *papas* avait béni deux époux, on reconduisait, au son du tambour, le couple à la maison nuptiale ; deux jeunes gens, tenant l'extrémité d'un mouchoir, dansaient en tête du cortège ; on attachait au-dessus du lit,

tressés en couronne, les deux cierges qui avaient éclairé le sacrement ; puis on souhaitait bonne nuit aux mariés. Là-bas, la cérémonie religieuse est généralement nocturne. La jeunesse attendait au dehors. Tout à coup, la fenêtre s'ouvrait et le marié tirait un coup de pistolet. Alors commençait la fête : trompettes, tambours et danses, jusqu'au lever du soleil, devant la maison des époux. Si, tandis que le marié prononçait, à l'église, le oui fatal, quelqu'un, dans l'assistance, formait rapidement trois nœuds avec un cordon (sans doute, c'était le oui grec à trois syllabes : *màlista*), l'époux infortuné ne goûtait qu'amertume et déception dans le mariage ainsi frappé de mauvais sort ; l'unique antidote à ce désagrément était un pistolet placé sous l'oreiller, à la condition facile que l'arme eût servi à cinq ou six assassinats. Si la mariée, dans les premiers temps, montrait peu d'amour pour son époux, sa famille s'assemblait et jetait dans un brasier ardent un coq noir, une mèche des cheveux de la dame et quelque objet lui appartenant. Et l'amour s'éveillait en son cœur.

Les funérailles avaient, elles aussi, leurs étranges coutumes. Le mort, une fois empaqueté dans un sac qui laissait passer la tête et les mains et allongé sur un brancard, le *papas* arrivait, porté en un fauteuil par quatre confrères ; il récitait les prières, tandis que les parents rappelaient les faits et gestes du défunt, l'interrogeaient même sur les raisons de son départ pour l'autre monde, peu à peu s'égayaient, contaient des histoires burlesques. Le convoi s'acheminait enfin vers l'église ;

dès qu'il avait franchi le seuil de la maison, on jetait par la fenêtre des marmites pleines d'eau et la vaisselle du mort. La cérémonie religieuse une fois expédiée, le trépassé était logé en son caveau, après avoir été embrassé sur la bouche par l'assistance qui le chargeait de commissions et de messages pour les pays d'outre-tombe. Chaque trois mois, on apportait du blé rôti, des gâteaux, du vin et de l'huile à l'hôte du funèbre logis qui, descendu par ses héritiers *deux heures* seulement après sa mort au royaume de Pluton, avait eu peut-être besoin d'un bon souper, le premier soir.

Le clergé ionien vivait de mendicité, de petits trafics et languissait dans la misère. Ces pauvres diables de *papas*, mariés, chargés de famille, seraient morts de faim, eux et leurs petits, sans la fréquente aubaine de l'excommunication. Lorsqu'un Corfiote voulait, sans risquer sa précieuse personne, se venger d'un compère, il s'entendait avec son curé, qui allait devant la maison de l'homme condamné, précédé d'un grand crucifix, suivi de tous ses enfants de chœur, en chape noire, portant un cierge noir ; le famélique pasteur prononçait la formule de l'excommunication, et pour en confirmer l'effet, lançait d'horribles imprécations.

Dès cette heure, l'excommunié, méprisé, honni, était rejeté en dehors de l'humanité, c'est-à-dire de son village, plus pitoyable qu'un lépreux. Mais l'Eglise ionienne connaissait le jeu du *doit* et de l'*avoir* dans les opérations sacramentelles ; elle était prête à vendre la contre-excommunication

comme elle avait vendu l'excommunication. Avec le même appareil, le même cierge et les mêmes anathèmes, le bon curé foudroyait son premier client. Cela faisait la balance du compte. Le *papas* présentait sa note, on payait et l'on s'embrassait. C'est dans ce monde enfantin et violent qu'entra tout à coup, grâce à deux lignes d'écriture diplomatique, la France de Bonaparte.

Nous verrons bientôt quel maître sot et quel maître fourbe ruinèrent cette conquête élégante que le vainqueur d'Arcole nous donnait par-dessus le Milanais, la rive gauche du Rhin et la Belgique.

II

Bonaparte venait de donner à la France les Sept-Iles, la plus aimable des conquêtes, qui n'avait coûté ni une goutte de sang, ni une larme, terres riantes, fertiles en olives, en figues, en citrons, embellies de souvenirs homériques par les ombres d'Ulysse, d'Alcinoüs, et, sur les rochers de Cérigo, par la figure d'Aphrodite, reine de Cythère. En ce temps-là, ne l'oublions pas, Chateaubriand rêvait d'épopée néo-païenne et néo-chrétienne, songeait à visiter les ruines de Grèce, dont le *Voyage du jeune Anacharsis* avait, quelques années auparavant, renouvelé la mémoire. Rien n'était plus aisé que de gouverner, même de loin, ce petit monde, avec un peu de gendarmerie dans les campagnes aux mœurs naïves, tempérées de coups de couteau donnés sans malice, avec des préfets gens d'esprit dans les deux villes de Corfou et de Zante, si bien assouplies par la mollesse, la sensualité et la torpeur, que le gouvernement de Venise avait encouragées. La France recevait du traité de Campo-Formio comme un jardin charmant, baigné d'une mer voluptueuse, caressé de souffles tièdes, où les grands lauriers-roses mêlent leurs touffes odorantes au velours sombre des cyprès, à la claire verdure des amandiers.

C'était une villégiature marine, très douce aux malades, aux désabusés, aux victimes de la politique. La tâche des généraux chargés du com-

mandement militaire était fort aisée et d'une importance secondaire, pourvu que l'administration civile fût confiée à des mains adroites et légères. Il fallait, à Corfou, un gouverneur brillant et bien élevé, s'accommodant aux mœurs ioniennes, rusé sans fourberie, menteur sans impudence, respectueux des traditions locales, même puériles, hospitalier enfin et disposé à prodiguer les soupers succulents et les bals. Le 6 janvier 1798, Bonaparte avait proposé au Directoire deux noms de candidats. Le Directoire s'empressa de choisir l'homme qui convenait le moins au poste délicat, le citoyen Bonhomme Comeyras, un jacobin sectaire, ignorant, orgueilleux comme un paon, en réalité, un parfait imbécile.

Comeyras avait poussé entre les pavés de la Cannebière, humble petit trafiquant, vendant tour à tour des oranges, de vieux habits ou des perroquets. La Révolution l'attira à Paris.

Là, Comeyras se fit avocat. Dès lors, il pouvait prétendre à tout, à la carrière diplomatique d'abord, naturellement.

Le Directoire lui confia une mission près des Ligues Grises. Chez les Grisons, il put rendre des services faciles. Dès lors, l'avocat marseillais parut sacré homme d'Etat. Et ces messieurs de Paris lui mirent sur les bras les îles Ioniennes avec le titre de *commissaire général.*

Comeyras était un jacobin fougueux, mais prudent. Il arrive à Ancône. On lui apprend que tout va de travers chez Alcinoüs : le trésor vide, les fonctionnaires sevrés de leurs appointements, la garnison française affamée. Comeyras décide de

demeurer à Ancône et de gouverner les Sept-Iles du rivage d'en face. Et ce fut un extraordinaire gouvernement. Comeyras aimait les voyages. Il entreprit de se promener à Rome, à Milan, à Venise : il jugeait utile, pour ses sujets insulaires, de visiter la Sixtine, la cathédrale des Sforza, Saint-Marc aux coupoles byzantines. Mais, tout en flânant en Italie, Comeyras avisait aux moyens de réformer, de régénérer, c'est-à-dire de bouleverser les îles, sans les connaître ; son secrétaire Pâris y apporta, à la fin de mai 1798, les plans du patron. Avant tout, il importait que Zante et Corfou fussent partagées en quatre quartiers symboliques : les quartiers de la Liberté, de l'Egalité, de l'Unité, de la Fraternité.

A chaque quartier, dans les villes, à chaque commune, dans les campagnes, son Conseil ; à chaque canton, son Directoire. Aux plus hautes assises de cette pyramide administrative, dont Comeyras serait la pointe, *douze ministères,* ministères du commerce, des beaux-arts, de la police, des jeux, des subsistances, des prisons, des religions, des écoles, de la garde nationale, des eaux et citernes, etc...

Réforme radicale de la justice et des tribunaux. La nomination des juges de paix enlevée aux « pères de famille », vieille mode homérique, et attribuée au commissaire général ; pour la plus grande commodité des justiciables champêtres, tous les juges de paix de la campagne, dans l'île capitale, transportés à Corfou. Après tout, ce n'étaient encore que bouleversements de mince importance. Mais un bon jacobin qui ne touche pas rudement aux

choses religieuses et ne malmène point l'Eglise n'est plus un bon jacobin. Aux séculaires superstitions chrétiennes, orthodoxes ou latines, il convenait de substituer l'invention théologo-démocratique de Larévellière-Lepeaux, l'Evangile de la Théophilanthropie.

L'archevêque latin, Fenzi, se vit donc chasser de son palais et dépouiller de ses titres honorifiques pour cette raison « que, une ère de fraternité ayant commencé, il ne devait plus y avoir entre les citoyens d'autres distinctions que celle de la vertu ». Fenzi, secondé par son confrère schismatique le proto-pape, cria du haut de tous ses clochers. La population prit tout aussitôt une attitude hostile. Elle rejeta d'abord le masque révolutionnaire qu'elle avait revêtu pour complaire à ses nouveaux maîtres. Pâris se plaignit que, dans les cafés, on n'entendît plus vilipender les nobles et les rois. D'autre part, il excitait ses fonctionnaires civils contre les autorités militaires qu'il accusait de dilapidation et d'empiétements de pouvoirs.

En quelques semaines, la vieille Corcyre se trouva sens dessus dessous. Comeyras recevait à Ancône ces fâcheuses nouvelles, les transmettait au Directoire, touchait ses appointements, mais ne s'embarquait toujours point. Pâris perdit patience. Le 8 juillet, il écrivait au Directoire : « Cette impuissance où je suis de faire le bien (!), et même quelquefois d'empêcher le mal, est un supplice que j'éprouve depuis deux mois et demi que j'attends le commissaire organisateur ».

Enfin, le commissaire touriste risqua, sur une planche fragile, sa précieuse personne, et débarqua

le 17 juillet, à Corfou. Sans retard, il commit quelques lourdes sottises, lança un manifeste menaçant à l'adresse du clergé, renvoya la municipalité dévouée à la France, et la remplaça par une commission de gens hostiles aux habitants paisibles, forma une autre commission de cinq jurisconsultes, chargés d'adapter aux Ioniens la législation de la République, entreprit de réformer tous les organes de l'administration, fit un discours sur les beautés de l'instruction, tout en décrétant contre les prêtres et les nobles des mesures violentes. On put craindre qu'il ne renouvelât là-bas, en 98, plus d'un excès de 93. Malheureusement pour sa gloire, le Directoire, inquiet de son humeur brouillonne, le rappela. Il partit en annonçant que son successeur ferait « porter aux puissants et aux riches le joug des lois ».

Mais sa révocation lui portait un coup fort pénible. Il s'embarqua avec la fièvre. A Ancône, port malsain, la fièvre devient pernicieuse. Le pauvre homme en mourut. Pareil accident, dans la même ville, était arrivé naguère au pape Pie II, Piccolomini. Comeyras avait fondé, sans le savoir, une tradition. Il est le père d'une lignée bien encombrante, étant peut-être le premier en date de nos politiciens d'exportation. Figure plus ridicule encore qu'odieuse, et pitoyablement chétive, si on la rapproche du sinistre personnage qui, tapi, à la façon d'un tigre, sur les montagnes de l'Epire, guettait sournoisement l'occasion de nous reprendre, sur le golfe d'Arta, la citadelle de Préveza, clef de l'Albanie.

Ali de Tebelen, pacha de Janina, fut l'un des

héros sympathiques de notre littérature romantique. On le crut vraiment philhellène. Ce n'était qu'un révolté, de mine grandiose, assurément, et l'un des plus accomplis virtuoses de la fourberie, de l'assassinat politique et de la férocité orientale. L'esquisse que M. Rodocanachi donne des intrigues d'Ali avec le gouvernement militaire de Corfou, à la suite de notre défaite d'Aboukir, pourrait dissiper les préjugés trop favorables. Cet homme, qui rêvait d'un empire balkanique et que le voisinage de la France gênait, n'épargna pour compromettre notre domination sur les Sept-Iles aucune félonie, aucune atrocité. Il attirait sur un point de ses côtes Roze, commandant la place de Corfou, à qui il avait donné en mariage sa plus belle favorite ; après un entretien amical, au cours duquel le malheureux officier informa le pacha de l'état de nos forces militaires sur l'Adriatique. Ali fit garrotter Roze par ses Albanais et le jeta en un cachot de Janina. Roze s'évada, mit quatre mois d'hiver à traverser à pied la Turquie et vint mourir de misère à Constantinople, au château des Sept-Tours. Ali tenta la même trahison contre le commandant de notre forteresse de Bucintro ; mais l'officier, plus avisé que Roze, n'envoya au rendez-vous qu'un sous-lieutenant et le papas de la paroisse.

Les événements prenaient contre la France un tour menaçant. Tandis que les Anglais tenaient la mer, la Russie et la Turquie unissaient leurs flottes en vue d'une guerre maritime dans les eaux ioniennes.

Ali vint assiéger Préveza. Un combat furieux

fut livré dans les ruines de Nicopolis, au lieu même d'où Auguste avait contemplé la bataille d'Actium. Vers la fin de l'engagement, nos soldats, décimés par le feu des Albanais, reçurent tout à coup les balles de la garde nationale prévezane, qui se conciliait ainsi les bonnes grâces du pacha. Dans la ville même, le capitaine Tissot, avec quatre-vingts soldats, se battit en désespéré. Quand il ne lui resta plus que huit grenadiers, il fut pris et garrotté. Ali lui dit : « Je vous traiterai avec les égards que l'on doit à la vertu malheureuse, allez consoler vos compagnons ».

Il s'agissait des prisonniers de Nicopolis, qui venaient d'assister à la décapitation d'un grand nombre d'habitants et n'étaient point du tout rassurés sur leur propre sort. Le vainqueur fit alors brûler la ville, puis il envoya l'archevêque d'Arta offrir le pardon aux habitants réfugiés sur la plage d'Actium.

Les pauvres gens montèrent en bateau qui les emmena loin de Préveza. Le lendemain, Ali, assis sur un balcon, fit décapiter tous ces infortunés « lentement, dit un témoin, afin qu'ils se sentissent mourir ». Les têtes furent portées à Janina et disposées en trophée. Il y en avait plus de quatre cents.

Restaient cent quarante Français prisonniers. Le pacha les força d'abord, sous peine de mort, d'écorcher à coups de rasoir les têtes des Prévezans décapités. Puis on les emmena, enchaînés, vers Arta, pieds nus, sur les rocailles et les ronces. En tête du cortège, cinq têtes marchaient à la pointe des lances. Quant un captif tombait d'épui-

sement, les Albanais le hachaient à coups de yatagan, lui tranchaient la tête et obligeaient ses camarades à la porter. Presque tous allèrent mourir aux bagnes de Constantinople.

Ali de Tebelen joignit ses Albanais aux troupes russes et turques qui bientôt firent le siège de Corfou.

Quand Napoléon eut repris les Sept-Iles perdues par le Directoire, le despote de Janina tenta de se rapprocher de la France. L'Empereur lui envoya un fusil précieux et dédaigna son amitié.

L'Orient (1)

Voici deux volumes qui ont réveillé en moi la nostalgie du Bosphore et d'Athènes. La plupart du temps, les livres de voyage ont fait tout leur devoir quand ils ont donné au lecteur une notion claire des lieux visités par l'auteur : celui-ci est si vivant, si personnel, qu'il sera peut-être contagieux et entraînera, l'été prochain, vers l'Orient les personnes curieuses de sensations poétiques. L'œuvre de notre ami a été presque un tourment pour moi. Vingt fois, en savourant ces pages couvertes de peintures si fines et si vraies, en reconnaissant, par leur trait original, ces sites où se sont écoulés les plus beaux jours de ma vie, j'ai murmuré mélancoliquement :

J'étais là ; telle chose m'advint.

Hélas ! combien elle est juste, la pensée triste de Virgile et de Dante :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice !

Mon beau Bosphore, si bleu et si doux ; ma lumineuse Athènes, mon Parnasse sublime ; mes

(1) *Voyage en Orient*, par Joseph Reinach. 2 vol. Paris, Charpentier.
République française du 9 décembre 1879.

pauvres Turcs, qui s'en vont ; mes Hellènes spirituels, qui rêvent de Sainte-Sophie, et le grand Olympe de Brousse, et les marchés sacrés de l'Acropole, toutes ces visions se sont levées dans mes souvenirs, et si séduisantes et si impérieuses que j'ai failli fermer mes livres, mon écritoire et mon cours, et voler, comme un exilé qui se hâte, vers la patrie aux mers homériques, les « mers poissonneuses où l'on ne vendange point ».

J'aurais rejoint Reinach sur quelque bateau de l'Archipel, dans les eaux de Syra, de Smyrne ou de Beyrouth ; car il poursuit, en ce moment même, sa course heureuse du côté de l'Orient biblique. Illusions d'un infortuné dont les vacances sont finies ! Je resterai dans nos brouillards cimmériens, content du moins du plaisir que m'a causé ce brillant voyageur, et très décidé à le faire partager à tous les amis des lectures généreuses.

I

Ce livre est l'œuvre à la fois d'un artiste et d'un publiciste, car en Orient M. Reinach peut étudier sur le vif la question d'Orient. Il nous ramène au lendemain même du traité de Berlin, à l'été et à l'automne de 1878. Aujourd'hui encore, il n'aurait pas dix lignes à modifier dans les pages qu'il a consacrées à la politique. L'empire turc s'abîme lentement comme un vieux vaisseau de haut bord qu'une fâcheuse collision et surtout la vétusté de sa coque et la sottise de son état major ont ruiné. Le voyageur a sondé les blessures du navire, et il le croit à peu près perdu. Je reviendrai plus loin

sur cette partie très curieuse du nouveau *Voyage en Orient*. Observons d'abord l'ouvrage de l'artiste.

Il est, qu'on me passe le mot, *subjectif* au plus haut degré, ou, si l'on veut, très moderne. Les voyageurs de la vieille école, très consciencieux, surtout les voyageurs en Orient, tels que les braves Spon et Wheler, ou le colonel Leake, se contentaient en général de décrire, avec une exactitude parfois monotone, les contrées, les monuments, le costume ; en eux, l'archéologue était l'homme même. L'Orient était pour eux si lointain et si nouveau qu'ils l'observaient par le détail, religieusement, lentement : ils le racontaient comme un long procès-verbal, à la façon de Marco Polo jeté en pleine Asie mongolique ; ils s'oubliaient parfaitement et ne songeaient guère à nous dépeindre leurs joies, leurs tristesses. C'est pourquoi leurs récits, fort utiles encore pour la science, sont d'une lecture peu attrayante. Au dix-huitième siècle, le spirituel président de Brosses voyagea d'une façon bien plus française, trop française même, car il ne nous parle pour ainsi dire que de lui-même, de ses aventures, de ses aimables folies, de ses bons ou méchants dîners ; l'Italie l'amuse, et il nous amuse de l'Italie ; mais, comme l'enthousiasme et la poésie ne le tourmentent point, dès qu'il veut sortir de lui-même et parler sérieusement des choses qu'il voit, il tombe dans le catalogue aride : nous le laissons au milieu de ses musées, et nous courons le rejoindre à son dessert. Mais il y a plus d'émotion et de sentiment historique dans un seul cri de Dante :

Ahi ! serva Italia, di dolore estello !

que dans les deux volumes du président. On n'imagine pas les pages que de Brosses eût écrites sur l'Orient, si Constantinople et Athènes avaient reçu la visite du charmant Bourguignon. La poésie de ces vieux pays a commencé avec Chateaubriand. Celui-ci ne riait pas volontiers ; son rôle de père laïque de l'Eglise ne lui permettait même guère d'être souvent de bonne humeur. Mais si cette âme très haute, pleine d'orgueil et qu'enchantait surtout la mélancolie, était au niveau de toutes les grandeurs, et les comprenait d'autant mieux que la ruine en relevait encore la noblesse, ses peintures de la Grèce dévastée et muette sous le talon des pachas turcs, ses tableaux de l'Attique, de Marathon, de Sparte, son Athènes vue du côté du défilé sacré d'Eleusis, toutes ces pages de l'*Itinéraire* sont de premier ordre. Au contraire, le Bosphore et Constantinople ressortent fort mal sur sa toile : le peintre a broyé du noir sur sa palette; comme il manque du degré de sensualité nécessaire pour bien goûter le ciel, le paysage et la vie de Byzance, il s'ennuie mortellement et déclame d'un ton pédantesque, au lieu de jouir. Il était de ces artistes qu'un grand égoïsme possède et qui, dans le spectacle des choses extérieures, recherchent avant tout un prétexte pour se retrouver eux-mêmes et regarder complaisamment au fond de leur propre cœur. Byron, lui aussi, fut de cette école si florissante aux temps de René, de *Childe Harold* et de *Lara*. Mais ce glorieux épicurien, âme toute vibrante, avait à sa lyre plus de cordes que Chateaubriand ; les émotions changeantes des voyages y éveillaient

les chants les plus variés, tels que la rêverie grandiose du pont des Soupirs, à Venise, l'hymne aux îles de la Grèce, la salutation au Parnasse, les stances splendides qu'il est si doux de relire sous les cyprès du vieux sérail, le long des remparts de Stamboul, au balcon de marbre de Gul-Kané, dans les villages grecs du Bosphore. Et quel peintre, je vous le demande, a laissé un tel paysage de l'Archipel au déclin du jour? Rien que la mer endormie, où glissent, comme un frisson, les dernières lueurs pourpres du ciel, les rochers nus, fauves, désolés de l'île, la grève déserte où soupire la vague mourante, et là-haut, dans la solennité sereine du firmament, une grande étoile solitaire : j'oublie don Juan qui, dans une grotte voisine, tient entre ses bras la blonde Haydée.

M. Reinach me pardonnera si je passe, sans transition, de Byron à lui-même.

Je n'ai point le dessein d'inquiéter sa modestie.

Sans doute, il est un pèlerin plus gai, plus heureux de vivre et de courir que Childe Harold. Mais, comme Byron, il a vu l'Orient de la bonne manière, en l'aimant, en cédant à l'incomparable séduction de ses aspects et de ses souvenirs. On trouverait, avec peine, un voyageur de meilleure foi plus décidé à jouir de l'heure présente du flot qui passe, du rayon qui fuit, de la lamentation de l'iman qui chante l'appel à la prière, du mouvement bariolé et silencieux de la foule aux abords de la Corne-d'Or, de la grâce virgilienne des Eaux-Douces d'Asie, du décor féerique de Stamboul sous les feux du soleil couchant, de la face imposante de l'Olympe de Bithynie. Toutes ces choses

si diverses lui imposent un contentement sans pareil. Son émotion est très sincère, et n'est jamais gâtée par le préjugé égoïste ; elle est très vive aussi, et se renouvelle, sans lassitude, à chaque jour, à chaque page. Notre ami est un raffiné, qui savoure l'Orient comme on fait d'une musique très suave ; il cherche, avec une sorte de gourmandise intellectuelle, le point juste, le moment précis où la sensation le caressera de la façon la plus voluptueuse. Tenez, il a cherché de quel endroit Constantinople se présente avec le plus de magnificence. J'avais cru le trouver jadis au pied d'une vieille petite mosquée à mi-côte du parc du sérail, dans la ligne droite qui va de Sainte-Sophie à la pointe. M. Reinach a trouvé un autre site que je voudrais bien vérifier le plus tôt possible. « J'ai marqué sur mon plan, au tiers environ de la largeur de la Corne, un certain point d'où la vue sur Constantinople est la plus belle, où le peintre qu'attend encore cette ville admirable devra dresser son chevalet. Quand mes caïqdji arrivent à cet endroit, Constantinople étend droit sur moi ses deux bras immenses, celui de l'Arsenal et celui de Seraï ; et dans l'ouverture de ses deux bras, l'eau joyeuse scintille au jeune soleil, presque sombre aux environs de Yeni-Djami, presque blanche au-dessous d'Eyoub. Des nuées de mouettes dansent sur la crête des flots. On les appelle, d'un nom poétique, les *âmes en peine*. Autour de moi, les grands vaisseaux à l'ancre, noirs et lourds, dressent dans l'air pur du matin leurs forêts de mâts et livrent au vent qui les gonfle leurs larges voiles. Dans Stamboul, perçant de

leurs masses énormes les cent mille toits qui reluisent comme des vagues, les mosquées apparaissent comme d'autres vaisseaux à l'ancre, ayant les minarets pour mâts et les coupoles arrondies pour voiles. De tout cela, une rumeur monte, puissante, comme un sourd accompagnement de basse à l'hymne triomphal de la lumière ».

« Voilà pour les sens. Plaisir extrême, mais dangereux ; je m'en rends compte avec quelque inquiétude, je sens le *Kief* oriental qui m'envahit de tous côtés, la rêverie qui s'empare de moi ». Cette impression revient plus d'une fois dans le livre de M. Reinach. Elle est tout à fait juste, et les personnes qui ne la ressentiraient point sur le Bosphore auraient perdu leur temps et leur peine à ce long voyage. Si l'on ne se livre point au charme tout sensuel de Constantinople, si l'on veut y exercer les facultés raisonnantes de l'esprit, on doit s'y ennuyer terriblement. Ici, il faut s'abandonner à la séduction caressante et à l'étonnement, et la nature et l'art vous enveloppent à l'envi et vous bercent sans cesse dans l'une ou l'autre de ces sensations. On a toujours dans le cerveau comme une légère fumée d'ivresse bienheureuse, « plaisir dangereux », si vous le voulez, mais que vous regretterez quand vous ne le goûterez plus. Ici, la majesté et la grâce se succèdent sans transition : l'équilibre et la logique des paysages de Grèce ou même d'Italie manquent à l'Orient ; l'esprit, déconcerté, renonce à toute méditation ; l'imagination voltige d'autant plus librement dans la région des songes. Cela est fort doux. On s'habitue vite à ce hachich moral : la tête est prise,

tant mieux ; l'éternelle légende des sirènes est vraie. M. Reinach a beau s'efforcer de reprendre la maîtrise de lui-même et de calmer la folle du logis, comme il convient à un Occidental, à un Parisien, à un publiciste : partout où il va, c'est par l'éblouissement ou un petit vertige agréable qu'il commence. Voyez cette première visite à Sainte-Sophie. Il n'y a point d'édifice plus géométrique en son plan intérieur; mais je plaindrais le géomètre qui n'éprouvera point le saisissement ineffable confessé par notre voyageur, ce grand souffle que les objets vraiment grandioses jettent d'abord à la face du spectateur. « Dès que je suis entré dans la nef, je me suis senti écrasé, perdu... Les sens sont frappés, étourdis, comme ceux d'un oiseau qui a donné de la tête contre un mur et qui tombe sur le sol. Tout est énorme : la coupole qui verse à flots une lumière blanche, les arcs, les piliers, les colonnes, les chapiteaux, les cartouches verts aux inscriptions dorées, les ailes de mosaïque qui ornaient les corps des archanges grecs disparus sous le badigeon musulman. Ce n'est pas un temple, c'est un monde. Des nuées de pigeons voltigent sous la voûte comme sous le ciel même. Au pied du *member* (chaire) grand comme un obélisque de Louqsor, quelques points noirs, des fidèles en prière.

Au-dessus des têtes, le balancement des lustres d'or qui descendent de la coupole par des chaînes longues de soixante mètres. Il n'existe rien de comparable. On ne refera jamais un pareil colosse. L'audace humaine n'ira jamais plus loin ».

Il s'en faut d'assez peu que l'Acropole d'Athènes

dans son ensemble, ne produise un effet pareil sur l'imagination de M. Reinach. Il est vrai que, cette fois-là, il l'abordait de nuit, au clair de lune, du côté de la ville, où le rocher est à pic, très proche, et, par conséquent, envahit tout l'horizon du spectateur. « Rien ne saurait égaler la profonde impression religieuse que je ressentis à l'aspect soudain de l'énorme rocher tout inondé de lumière lunaire. Au milieu de l'étonnant silence de la nuit, l'Acropole rêvait, être formidable et sacré ». Il monte sur la plate-forme, et le voilà presque repris par les enivrements du Bosphore. « L'air est très vif, mais la lumière est si limpide, le silence est si plein de tendresse, que quelque chose de doux, de tiède et d'amoureux se glisse dans les veines, dans l'être tout entier ». Mais ces crises voluptueuses sont rares en Grèce. M. Reinach, à peine débarqué en Attique, respire un air tout intellectuel.

Il a jeté dans l'Archipel les molles langueurs orientales : il ne veut plus que regarder, comprendre, raisonner, analyser. « Il faut raisonner son sentiment, et, quand on l'a raisonné, l'on n'admire que plus et mieux. Ce qui me gênait sur le Bosphore, c'était l'impossibilité où j'étais vis-à-vis de moi-même de justifier un plaisir tout sensuel, tout d'épiderme, si je puis dire ». Et notre ami de porter sous ses bras toute une bibliothèque archéologique dans ses visites à l'Acropole : Leake, Beulé, Burnouf, des plans, des cartes. Il n'a pas eu le loisir d'y monter en compagnie du seul Platon. C'est une joie raffinée que je lui recommande pour l'avenir — car il est de ceux qui

reviennent — relire le *Banquet,* dans le texte grec, assis sur les degrés du Parthénon, du côté de la mer, par un matin d'avril, quand les éphèbes de Phidias sourient au soleil et que les abeilles d'or chantent doucement dans le grand silence. Pour un voluptueux en plaisirs intellectuels, ceci est la béatitude. Mais, je le sais, on commence toujours par l'archéologie, et cet état d'esprit est fort naturel chez les gens d'esprit. Ils font là-bas de l'archéologie comme M. Jourdain faisait de la prose. Les officiers de marine et les secrétaires d'ambassade eux-mêmes s'en mêlent.

Jadis, ils y étaient plus ardents que toute l'Ecole d'Athènes, le directeur compris. On ne parlait parmi eux que de Propylées, de vraies et de fausses portes de l'Acropole, de polychromie, d'architecture hypètre, de théâtre de Bacchus.

Ah ! le bon temps, et qu'il est loin déjà ! Pour moi, j'ai toujours préféré aux plus savantes dissertations les jouissances contemplatives, la rêverie des nuits d'été où l'air, dit Chateaubriand, « est doux comme le lait et le miel », ou les siestes infiniment prolongées, au grand soleil, sur la tribune de Démosthène. Je n'y suis pas devenu très savant, mais j'y ai enchanté mes souvenirs. Et je vois bien aux impressions profondes recueillies par M. Reinach, non seulement à Athènes, mais à Mycènes, à Delphes, à Chéronée, dans la mélancolique Béotie, sur les rivages de la sainte Eleusie, à la façon grave et presque triste dont il se sépare de l'Acropole et de l'Attique, que nous sommes de la même confrérie poétique, seulement un peu plus gais que nos solennels patrons Chateaubriand

et Byron. Je le répète, il retournera là-bas, et je voudrais lui donner un jour, sur les roches de l'Aéropage ou dans le jardin des Muses qui se penche sur l'Ilissus, la salutation antique : *Khaire*, réjouis-toi.

II

Les observations du publiciste sont fort instructives dans ce *Voyage*. M. Reinach a passé en revue tous les acteurs de ce drame embrouillé et inquiétant qu'on appellera longtemps encore la question d'Orient : Autrichiens, Serbes, Roumains, Turcs, Bulgares, Grecs, Monténégrins, Dalmates ; l'expérience commencée à Vienne finit à Trieste. Quant aux Russes, il les voit campés à San-Stefano, à quelques kilomètres de Constantinople ; comme il peut s'éclairer à merveille sur les intérêts engagés dans la crise, il juge en connaissance de cause l'œuvre moscovite. Il ne lui est point favorable, et il reflète, sur ce point, l'opinion des Occidentaux désintéressés qu'il interroge à Constantinople.

Le prestige dont la Russie a tenté d'envelopper ses desseins se dissipe à ses yeux pour une raison très simple : la guerre où les petits peuples du Danube ont été précipités à l'avant-garde des Russes n'est qu'en apparence une croisade pour la civilisation. Ce n'est point la liberté de conscience opprimée des chrétiens orientaux qui la justifie ; seule, l'ambition d'un grand peuple, à qui la politique a fermé l'accès des mers du midi, fit couler à flots un sang inutile. La question des chrétiens d'Orient n'existe que dans les journaux du slavisme ou dans l'imagination de quelques

publicistes de l'Occident. Ceux-ci en sont toujours aux Turcs du temps jadis, farouches, intolérants, soupçonneux, qui entraient en fureur à la vue d'un chrétien et dégainaient leur yatagan : ces Turcs de roman, milice d'Allah, sont morts depuis longtemps. La vérité est que tous les cultes chrétiens sont absolument libres dans l'empire ; les processions passent à Galata et à Péra aussi commodément que dans un village de Bretagne, et la musique des régiments de Mahomet marque le pas au Saint-Sacrement. Ce n'est point l'impiété des maîtres turcs, mais les haines furibondes des cultes chrétiens entre eux qui troublent là-bas la paix des consciences.

Cependant, je n'irais pas aussi loin que M. Reinach dans sa critique contre la Russie. Si la religion des races slave, latine et grecque est respectée par les Turcs, il faut convenir que les raïas, courbés sous la féodalité musulmane, écrasés par une administration de pillards et d'usuriers, traités comme une humanité inférieure et vile par l'insolence des pachas, ont bien quelque raison de perdre patience, et, puisque l'Europe est incapable de s'entendre pour discipliner l'Orient, de se retourner vers le *petit père* de Moscou. Celui-ci est venu à ses clients avec le projet bien arrêté d'améliorer ses propres affaires.

On sait comment a fini le second ou troisième acte du drame, ainsi qu'en plusieurs fables de La Fontaine : Aliboron et les marrons rôtis sont tombés aux mains de l'Autriche, incident qu'on n'avait point prévu. Mais dans quel casse-cou, pareillement imprévu, Aliboron n'entraînera-t-il pas son

nouveau cavalier? M. Reinach a, sur l'avenir de l'Autriche, d'assez graves inquiétudes qu'il est difficile de ne point partager. L'Autriche a laissé détruire l'empire ottoman (mais était-elle libre d'en arrêter la ruine?) puis elle a demandé sa part à la curée. L'équilibre de l'empire des Habsbourg a été rompu. « L'Autriche-Hongrie n'existe plus que de nom. Ce que je vois sur la carte, c'est un empire slave, flanqué à l'occident d'une riche province allemande, et à l'orient d'un royaume madgyar ». Si nous ajoutons le morceau italien, nous comprendrons qu'à la première secousse ces nations où l'hégémonie du nombre, sinon du gouvernement, appartient désormais aux moins civilisés (vingt millions de Slaves), se détacheront avec un léger craquement à droite, à gauche, au sud. « Alors, de la Bohême jusqu'à la Macédoine, peut-être jusqu'à la mer Egée, il ne restera qu'un Etat slave *en long*, trop faible pour se défendre contre la Russie, contre la terrible poussée du Nord vers le Sud, mais malheureusement assez fort pour arrêter la marche en avant des vrais pionniers de la civilisation, les Hellènes ». Ce passage donne à réfléchir, et l'immense difficulté que rencontre depuis plusieurs mois la solution des intérêts grecs semble justifier les réflexions qu'il renferme. Je crois, avec M. Reinach, que tout règlement des affaires de l'Orient qui contrarie les aspirations légitimes de l'hellénisme, c'est-à-dire de la civilisation vraie de l'Orient, n'est que provisoire et, en attendant, funeste. S'il est vrai que le slavisme est un péril pour l'Occident, c'est en Orient qu'il faut l'endiguer par la prédominance de l'hellé-

nisme ; les peuples latins, tranquilles du côté de l'extrême Est, sauront bien alors, de concert avec l'Angleterre, protéger souverainement leur fortune et leurs libertés.

Ces idées sont comme le centre des vues politiques de M. Reinach. On doit les retrouver plus ou moins dans la pensée des hommes éclairés à Péra, à Athènes, à Trieste ; sur les Turcs eux-mêmes, notre voyageur ne fonde que bien peu d'espérances. Il a le sentiment d'une chute prochaine que seul un miracle d'énergie et de bonne volonté pourrait conjurer. Mais est-ce le gouvernement, sultan et pachas, pauvres personnages énervés par le harem, d'une ignorance formidable, qui tenteront le suprême effort ? Quant à la foule, à la nation, à la race, découragée, lasse de ses longues misères et des humiliations de son orgueil, atteinte peut-être dans la sécurité de son vieux fanatisme, elle est bien incapable de se redresser et de demander à ses maîtres imbéciles ce règlement de comptes qui s'appelle une révolution. Elle n'a plus que la force de maudire le sultan et, quand il passe le vendredi, dans son cortège oriental, parmi ses généraux, ses eunuques, ses pages, tout blême de peur en face de la multitude muette, la joie de le mépriser. L'enthousiasme, le respect même est mort : c'est décidément la fin du monde.

Dans cet Orient qui chancelle comme un édifice caduc secoué par un tremblement de terre, une parole éclate parfois et court de bouche en bouche : « Et la France ? que fait la France ? Ah ! si la France avait été là !... »

Il semble que notre ancien prestige en Orient, chez les latins comme chez les musulmans, que la guerre de 1870 avait presque détruit, se soit relevé au congrès de Berlin.

A toutes ces races si profondément remuées par la crise où s'abîme un grand empire, à tous ces peuples, les vaincus comme les vainqueurs, que tourmentent de telles tristesses ou de si âpres ambitions, la seule nation qui ait paru dans le congrès pour n'y demander aucune dépouille, aucun *petit morceau*, pour y protester seulement en faveur du droit, des libertés de conscience, de l'affranchissement des provinces grecques, la France a rendu le sentiment et la consolation de la justice. Ses représentants, M. Waddington a pu le dire avec une fierté légitime, sont revenus les mains nettes. Résultat moral, d'une portée très grande pour l'avenir. Les personnes qui connaissent bien les Orientaux estimeront que M. Reinach a raison de le signaler hautement et non sans orgueil patriotique. Qui sait si le temps n'est pas proche où la politique honnête portera des fruits meilleurs que la politique de « courtage honnête » ?

Pèlerinage à l'Olympe d'Asie [1]

I

Prenez un caïque au pont de Galata et faites-vous conduire à l'entrée de la mer de Marmara, entre Scutari et Khadi-Keuï, l'antique Chalcédoine. Montez, le long du cimetière où dorment les soldats français et anglais de la guerre de Crimée, jusqu'au cyprès du grand Champ des morts de Scutari, asseyez-vous sur quelque tombe et regardez. Il n'y a pas, dans le monde entier, de vision plus magnifique. A votre droite, dans sa ceinture de murailles et de tours croulantes, au delà des arbres du vieux sérail, Stamboul élève en plein ciel ses coupoles et sa forêt de blancs minarets. Jusqu'aux dernières profondeurs de la Corne-d'Or, par-dessus les mâts des navires, les quatre ou cinq villes qui forment Constantinople se déroulent jusqu'aux rives du Bosphore ; sur la mer unie telle qu'une nappe d'azur, flottent les îles des Princes aux collines vermeilles, et plus loin, à l'extrême horizon, la Bithynie s'allonge, très haute, toute violette, portant comme en triomphe une grande montagne bleue, solitaire, dont la cime neigeuse, les pentes et les replis profonds

[1] *Journal des Débats*, 2 et 9 septembre 1895.

semblent avoir été taillés par la main d'un sculpteur. C'est l'Olympe de Brousse, le plus noble des Olympes que le vieux monde consacra depuis les plateaux de l'Iran jusqu'au cœur de l'Italie. A force de le contempler, au temps de mes premiers séjours à Constantinople, j'imaginai, avec la pleine candeur de la jeunesse, que cette montagne, vers laquelle allaient les plus vieilles traditions héroïques de la Grèce, était vraiment le grand Olympe hellénique, l'Olympe baigné de lumière, solennel et joyeux d'Homère; ce trône de Zeus qui, selon l'*Iliade*, reçoit les rayons du soleil levant bien avant les mortels campés autour de Troie, endormis encore dans la nuit. L'Olympe de Thessalie, aux innombrables sommets, si bien étudié par mon ancien de l'Ecole d'Athènes, M. Heuzey, n'était plus qu'un sanctuaire d'époque plus récente, une date postérieure dans l'évolution de la race et de la religion grecques : il figure aussi dans l'*Iliade,* mais qu'importait, en un poème où toutes les légendes d'un monde adolescent s'étaient fondues, une contradiction géographique ? Après tout, j'avais pour moi le soleil et la marche du jour d'Orient en Occident, la Toison-d'Or, les Argonautes, le culte très antique de Jupiter Phrygien, les Corybantes et leurs tambourins de cuivre, et la route probable des vieilles migrations aryennes d'Asie en Europe, par les rivages de la mer Noire et leur émotion mystique le jour où, encadrée par l'avenue fleurie du Bosphore, la grande montagne rayonnante leur apparut au loin, telle qu'un paradis, sur la mer empourprée, à demi noyée dans le bleu du ciel.

J'espérais bien que mon rêve renouvellerait la mythologie et me donnerait la gloire. Ce n'était qu'un rêve, hélas ! qui fut accueilli comme un insupportable paradoxe, auquel un homme charmant, M. de Sauley, accorda, avec une indulgente ironie, quelques compliments litttéraires. Mais on me fit entendre qu'il n'était point licite de toucher, d'une main téméraire, aux traditions vénérables. C'en était fait de ma vocation de mythologie et, depuis, je n'ai plus déplacé de montagne.

Mais j'avais gravi l'Olympe et foulé la neige immaculée de son front, et les souvenirs du voyageur ont toujours consolé la déconvenue de l'humaniste.

Le *Mahmoud* faisait, sans se presser, en quatre heures, le trajet de la Corne-d'Or à Moudania, qui est l'escale de Brousse. Les guides, les chevaux et les mulets attendaient sur la plage leur clientèle. La chevauchée de Moudania à Brousse durait environ cinq heures. En juin, il était bon de s'arrêter de temps en temps à l'ombre d'un bouquet d'arbres. On entrait dans Brousse au coucher du soleil.

Cette année-là (1864) le voyage à travers cette région bithynienne était étrange. Trois cent mille Circassiens, chassés de leurs montagnes par le typhus et la misère, descendirent le long des côtes turques de la mer Noire, les uns jusqu'à Scutari et Constantinople, les autres jusqu'à Nicée, Nicodémie et Brousse. Ils mouraient le long de la route. Ils mouraient, en dehors de Stamboul, dans les fossés des murailles byzantines, dans les cavernes formées par les écueils qui supportent le

château des Sept-Tours. Dans les cours des mosquées, sur le pont de Galata, dans les cimetières musulmans de Péra, on voyait des mères moribondes gisant à terre, entourées d'une grappe d'enfants nus, rongés de lèpre. On achetait alors pour vingt francs deux petites filles dans les repaires des marchands d'esclaves. A Moudania, les misérables mendiaient en courant derrière les chevaux de notre petite caravane. Alors un Turc jovial, qui allait en tête, poussait un hourrah ! et les bêtes prenaient un galop fou à travers la plaine poudreuse. Et l'on courait, torturé par les selles indigènes, vers la dernière capitale des Osmanlis en Asie, qui se montrait, comme étouffée par la végétation toute-puissante d'une terre merveilleuse, avec les dômes de ses mosquées trois fois saintes et ses massifs de cyprès funéraires, majestueusement assise sur les premiers degrés de l'Olympe.

Une ville en ruines, à ce moment, que les tremblements de terre et les incendies avaient détruite aux trois quarts. Mais elle gardait encore, couchée au pied de sa montagne, dans l'ombre de sa forêt de noyers, de sycomores et de platanes, à l'éternel bruissement de ses sources d'eau chaude, les plus riches du monde, comme une dignité impériale. Et la ruine elle-même y apparaissait toute gracieuse. D'énormes buissons de roses sauvages voilaient les décombres d'une parure embaumée ; de beaux enfants en robes roses, vertes ou blanches, le front et le col ornés de verroteries, jouaient gravement avec des moutons tout frisés, dans l'herbe touffue des cime-

tières. Et puis, on peut évoquer ici une histoire farouche, dont les reliques reposent au fond d'une chapelle ténébreuse, le tombeau d'Osman, père de la race de Osmanlis, qui, après avoir recueilli les débris du royaume Seldjoucide, conduisit les Turcs jusqu'aux murs de Brousse. Il est enfermé en un haut sarcophage de pierre, recouvert d'une draperie de pourpre brodée d'or, et, près de lui, sont alignés les humbles cercueils de ses enfants. Plus loin, c'est le tombeau d'Okhan, fils d'Osman, un sultan très doux et très docte, qui conquit la moitié de l'Asie-Mineure, transporta sa capitale d'Iconium à Brousse, pilla les faubourgs de Byzance et se promena victorieusement en Bulgarie ; il épousa une fille de l'empereur grec, battit les Serbes pour le compte de son beau-père et eut le plaisir de battre aussi les Vénitiens. Et du fond de leur métropole asiatique délabrée et dépeuplée, ces grands morts attendent le jour où leurs descendants, vaincus par la destinée, traverseront de nouveau la mer de Marmara et s'achemineront vers le désert de Bithynie.

Le patron de l'*Hôtel de l'Olympe,* un Italien fort brave homme, me donna une chambre blanchie à la chaux, veuve de meubles, munie d'un lit d'anachorète, qui, par trois fenêtres dépourvues de rideaux, s'ouvrait sur une campagne incomparable.

Il me conduisit lui-même jusqu'à la porte de notre vice-consul de France, M. Séon, l'un des hommes les plus hospitaliers que j'aie rencontrés en Orient. Pendant quelques jours, sa maison fut la mienne. J'y trouvai l'un des diplomates les plus

distingués de notre pays, M. Tissot, alors consul général à Iassy, qui fut, il y a quinze ans, notre ambassadeur à Constantinople et qu'un mal mortel força de prendre une retraite prématurée. Un après-midi, tout en trottant en un froid vallon, au pied de la noble montagne, je lui fis part de ma découverte mythologique. Il m'écouta avec bienveillance, mais sans enthousiasme.

— Vous aurez contre vous, me dit-il, tous les professeurs de grec. Mais vous aurez sur eux l'avantage d'être venu jusqu'ici.

— Jusque là-haut, cher monsieur ! Et de ma cravache, je montrais l'Olympe, qui, vu de très près, semblait mal commode à l'ascension et terriblement sillonné de précipices.

— Ceci, répliqua M. Tissot, est une affaire sérieuse. Nous consulterons M. Séon. Il vous faut des gendarmes, des dogues, un mulet excellent et un manteau très chaud. Mais, pour l'honneur de votre paradoxe, vous avez peut-être raison de courir l'aventure. Seulement, je vous en préviens, c'est une aventure.

II

Pendant deux jours, avec une bonne grâce touchante, notre consul prépara mon hasardeux voyage au sommet de l'Olympe. Il me donna un cawas du consulat, obtint du gouverneur une escorte de deux gendarmes turcs, découvrit un berger qui voulut bien nous accompagner avec ses dogues, enfin me trouva des mulets et un guide. Le cawas, représentant la France, était une garantie diplomatique ; les gendarmes me mettraient à l'abri de quelque regrettable coup de main des pâtres vagabonds et des saints ermites musulmans qui pullulent sur les plateaux et dans les trous de l'Olympe. Quant aux dogues, trois monstres laineux, aux yeux sanglants, ils me protégeraient contre les morsures de leurs confrères, les terribles chiens de bergers de l'Orient.

A dix heures du soir, nous partîmes de l'hôtel. Par les ruelles noires, mal pavées, toutes roides, nous traversâmes Brousse endormie. Un chat fut étranglé par un dogue dans l'ombre de la mosquée d'Osman. Le guide et le cawas portaient des lanternes au bout de hauts bâtons. Je gravis d'abord, par un sentier passable, la première assise de la montagne sous un couvert de chênes, de cyprès et de platanes.

La lune en son dernier quartier nous prêta bientôt sa pâle lumière. A minuit, nous étions au premier plateau, dans un bois de châtaigniers, au bord d'un ravin profond, vertigineux, le *Gheut-*

Déré, le *Vallon céleste*, qui descend jusqu'à Brousse. Puis, il fallut grimper sur une pente rocheuse où s'accrochent encore des pins rabougris. Le vent glissait sur leurs têtes avec une plainte monotone. Plus haut, ce fut une vallée encombrée de roches écroulées, qui figuraient assez bien les ruines d'une cité immense. A un moment, je crus voir venir à nous, de très loin, comme une procession de moines gris ; les pierres, alignées et debout, formaient un long cortège pareil à celui des monolithes de Karnak. De blanches vapeurs flottaient au-dessus de nos têtes et nous dérobaient la cime de l'Olympe. Une lumière tremblait dans le creux d'un rocher.

« Hadji ! » dit le cawas.

C'était un saint homme, un derviche, et peut-être plusieurs saints personnages qui veillaient dans la solitude. Notre caravane fit un détour pour ne point les troubler. Les dogues grognaient d'une façon menaçante. Les gendarmes firent lever le chien de leurs carabines.

Vers deux heures, il fallut mettre pied à terre, attacher les mulets à un pin et nous hisser, les pieds dans la neige, parmi des blocs de granit horriblement entassés. A trois heures, nous étions sur le dôme supérieur de l'Olympe, dans une mer profonde. Le prodigieux horizon ne montrait encore que de vagues masses ténébreuses du côté de l'Asie et, sur la mer de Marmara, le miroitement de flots caressés par les rayons de la lune. Bientôt le ciel pâlit, puis se colora de rose, de safran et de pourpre.

La Bithynie, la Galicie, la chaîne de l'Ida, les

collines du Bosphore, puis le lac de Nicée, la plaine de Brousse et les sommets de Constantinople furent évoqués tour à tour par les feux de l'aurore. Et le soleil parut sur l'Asie et monta superbement dans le ciel. Le linceul de neige sous lequel gisent les dieux morts flamboya, et nos yeux éblouis ne pouvaient plus supporter la splendeur blanche de la montagne sainte.

Il fallut bientôt redescendre ; nos chiens eux-mêmes semblaient rassasiés de poésie et, maugréant contre la neige où ils pataugeaient, frissonnaient pitoyablement. Nous revîmes la vallée des ruines et, sur le seuil de sa grotte, le santon, le saint, dont la lampe brûlait encore à minuit. Il nous regarda défiler, plus inerte et plus raide que les pans de roches amoncelés autour de son ermitage, desséché et jaune comme une momie, dans sa robe verte, coiffé du bonnet de feutre gris et de la bandelette verte des derviches revenus de la Mecque. Mes gens me firent comprendre en mauvais grec que ce thaumaturge guérissait, avec sa salive ou par l'imposition des mains, toutes les maladies du monde.

Notre retour n'eut d'autre incident qu'une bataille furieuse, au bord du Gheuk-Déré, entre nos molosses et un monstrueux chien de berger, qui fut laissé le cou en lambeaux et la langue pendante dans le creux d'un vallon.

J'espérais passer quelques jours encore à Brousse, afin de m'y reposer de l'ascension olympienne. Mais le lendemain de la descente, le consul m'apprit que quelques milliers de Tcherkesses s'avançaient vers la ville, traînant dans

leurs guenilles le typhus et le choléra. Le gouverneur allait placer autour de Brousse un cordon sanitaire de bachi-bouzouks. L'entrée et la sortie deviendraient une opération difficile pour les hôtes de la capitale de Prusias.

« Partez cette nuit même. Et puisque vous reviendrez encore l'été prochain à Constantinople, je vous attendrai pour une excursion à Nicée et à Nicomédie ».

Ce fut une nouvelle chevauchée nocturne, moins bien ordonnée que la première. J'avais pour compagnon un Grec de Péra. Le guide turc et nous, plus un mulet pour les bagages, nous sortîmes à dix heures du soir de Brousse, avec une pluie fine, en suivant une longue chaussée raboteuse qui date des sultans du quatorzième siècle. Tout au bout de cette route un bain turc était encore éclairé. Les garçons, dans leur pagne de cotonnade bleue, accoururent sur le seuil et nous contemplèrent avec une sorte d'effarement. Une fois en pleine campagne, le guide perdit son chemin. La pluie n'attendait que ce moment pour tomber en abondance. A dix pas, on n'y voyait goutte. Nous allions à tâtons dans le désert, traversant de larges ruisseaux, piétinant dans les marécages, trébuchant dans les fondrières. Le guide tenait la tête de la troupe, tirant à lui le précieux mulet ; puis le seigneur hellène trottinait assez à son aise ; quant à moi, je me dirigeais, le parapluie ouvert à la main, du côté où résonnaient les pas des trois bêtes. Il y eut, dans cette nuit, une minute tragique. En traversant un fourré qui me parut plutôt épineux, je sentis que mon plaid

quittait mes épaules, que mon parapluie se déchirait tout de son long, que ma selle turque tournait... J'étais bien à terre, ou plutôt dans une flaque d'eau, et mon cheval marchait toujours dans les ténèbres ! Je criai comme si les Tcherkesses m'écorchaient vif ; on eut de la peine à mettre la main sur ma monture ; le Grec aimable me donna son cheval dont la selle était européenne, et nous repartîmes, le nez au vent, à l'aventure.

La pluie s'apaisa tout doucement. Mais, à mesure que nous avancions vers la côte, les campements de Circassiens apparaissaient de plus en plus nombreux. C'était bien une migration d'affamés et de moribonds qui marchait sur Brousse. Ils dormaient en tas, autour de feux à demi éteints, dont les lueurs tremblantes, recueillies par les feuillées qui leur servaient d'abri, étendaient sur cette ineffable misère comme un voile de pourpre. Quelques-uns réveillés par le bruit de notre chevauchée, se soulevaient lentement et nous suivaient d'un regard désespéré.

A notre gauche cheminait depuis une bonne heure une autre caravane dont les bêtes portaient clochettes et grelots, et dont les voyageurs tenaient des lanternes. C'étaient des personnes joyeuses, que le typhus n'inquiétait point et qui riaient de la détresse humaine. Ils nous rallièrent à l'approche de Moudania. Ils venaient de Brousse comme nous, mais ils avaient pris la bonne route et n'avaient point déchiré leurs parapluies. Le long de la plage, ils se lancèrent au galop et nous entraînèrent très gaiement jusqu'à la petite ville. La mer était admirablement calme ; l'aurore pointait

là-bas sur la cime blanche de l'Olympe, et le flot balançait mollement, roulait sur le sable et reprenait comme en se jouant le corps nu d'un enfant.

Paradoxe raisonnable sur la Bataille de Marathon (1)

Si les Grecs avaient perdu la bataille de Marathon, aucun de nous, messieurs, ne serait de ce monde à l'heure présente !

Ceci était dit, une nuit d'été, sur la terrasse de l'Ecole française d'Athènes, par le docteur X..., médecin de notre escadre du Levant, qui était allé la veille se promener sur le fameux champ de bataille.

Nous laissâmes retomber les couleuvres de nos narghilés. Le docteur aimait les idées bizarres. Celle-ci nous semblait bien extravagante.

— Vous voulez rire, cher ami. D'abord, la bataille de Marathon n'a peut-être jamais été livrée. Et quand même ?

Et les sept ou huit narghilés se remirent à chanter mélancoliquement au clair de lune.

— Je ne veux point rire. Ecoutez-moi seulement pour vous moquer de moi !

Il se carra majestueusement du côté de l'Acropole, et nous montrant le Parthénon :

— Oui, si les Perses vainqueurs avaient bâti là-bas, quelque temple monstrueux, personne,

---

(1) *Journal des Débats*, 16 septembre 1895.

parmi nous, ne se trouverait ici, ce soir, pour le regarder. Et, pour ma part, je serais charmé de n'y être point. Les Grecs ont été vaincus. C'est une hypothèse, procédé scientifique. Vous savez que le résultat de l'affaire a tenu à presque rien. Cinq cents lances de plus du côté des Perses ! C'est à frémir... Voilà la Grèce conquise. Elle se laisse faire. Elle joue dès lors le jeu qui lui a réussi plus tard à Rome. Songez que ceci se passe avant que sa conscience ait été bien éclairée par ses poètes, ses artistes et ses philosophes. Elle se résigne. D'abord c'est, après tout, une civilisation noble qui entre chez elle.

En cinquante ans, elle s'habitue à l'Orient, et l'Orient lui est très doux, car il a besoin d'elle. Les sculpteurs viennent d'Athènes au grand roi, les courtisanes de Corinthe, les bons marins de l'Archipel, les joyeux parasites de l'hellénisme entier. A Suze, à Persépolis, les Grecs sont banquiers, potiers, musiciens, mimes, moralistes, charlatans. Leur religion qui n'a ni symbole de foi ni clergé, s'arrange parfaitement avec Zoroastre. La Grèce se fond dans l'Asie. Il n'y a plus de civilisation grecque indépendante. Plus de science grecque libre, de rationalisme grec très fécond. C'est la plus grande catastrophe qu'ait connue le genre humain.

— Mais pourquoi voulez-vous, docteur, que cette catastrophe ait si gravement troublé, dans l'Europe lointaine, nos arrière-grands-pères et nos arrière-grand'mères ?

— C'est bien simple, mes chers amis. Nous imaginons la Grèce rejetée sur l'Asie, noyée dans

l'océan des races orientales. Et, du même coup, c'est l'histoire même de Rome à part les Scipions, qui a changé. Rome n'est plus corrompue par les Grecs. Elle demeure — qui sait combien de siècles encore ? — républicaine, vertueuse, patricienne et barbare. Sa vie morale et sociale s'oriente d'une tout autre façon, par cela seulement qu'elle n'a pas lu Epicure et n'a point soupiré aux comédies amoureuses de Ménandre. Les grands ambitieux, qui sont aussi les grands corrompus, et les virtuoses d'arts délicats et sensuels sont ajournés pour longtemps. L'Empire recule ; peut-être ne viendra-t-il jamais. Toutes les relations de Rome avec le reste du monde sont profondément modifiées, l'Asie lui échappe très longtemps, car la Perse asiatique, aidée par la diplomatie et l'astuce hellénique, a formé un empire énorme, immobile, très solide. Rome s'enferme dans les limites de l'Europe. Comme elle n'a pas encore à son service l'admirable machine impériale, la volonté écrasante d'un maître unique, l'assimilation entre elle et l'Europe se fait plus lentement, mais plus fortement aussi. Elle obtient, en y mettant des siècles, le protectorat pacifique de l'humanité barbare.

A son tour, le christianisme présente une évolution bien différente. Son apparition est d'une nécessité moins impérieuse, parce qu'en Asie, berceau des grandes religions, l'orgueil romain n'a point produit une misère infinie. Le *beati qui lugent* n'est point attendu par cet Orient grave et rêveur où la souffrance humaine est moins douloureuse que partout ailleurs. Le christianisme est ajourné. En tout cas, c'est toujours vers l'Asie

qu'il rayonne, c'est en Asie qu'il se confirme, comme le bouddhisme et le brahmanisme. L'Europe l'attendra longtemps. Il n'aura plus pour se répandre en Occident, l'organisation et les routes de l'empire et la *pax romana*. L'Eglise, qui est bien pour quelque chose dans la conversion de notre monde, ne recueillera pas l'héritage magnifique de la Rome impériale. Et voilà encore plusieurs des avenues maîtresses de l'histoire universelle qui ont changé de direction.

Un jour devait-il venir où les races barbares, teutonnes, les Huns, les Hérules, tous les sauvages de l'Occident se rueraient contre Rome avant d'avoir été civilisés ou disciplinés par elle? Rome devait-elle se heurter contre l'Asie, affinée par la Grèce? Il m'importe assez peu de le rechercher. Croyez bien au moins que le sang et les larmes auraient coulé en torrents. Mais nous n'aurions pas eu les mêmes grands hommes d'action. Alexandre nous manquerait comme Aristote. Carthage aurait pu, des rivages de l'Afrique, provoquer les Scipions; mais le milieu social n'eût produit ni Sylla, ni César. Ce milieu philosophique n'eût pas donné les Antonins. La crise chrétienne étant refusée à l'Europe, on n'aurait eu ni Clovis, ni Charlemagne, ni la théorie de l'Empire et de la Papauté, ni Grégoire VII, Innocent III et l'empereur Frédéric II, ni les investitures, ni les croisades, ni Tolbiac, ni Bouvines, ni Azincourt. Les Arabes auraient sans doute colonisé tout à leur aise le Sud-Ouest de notre continent. La notion de chrétienté n'existant pas, les peuples européens se seraient consciencieusement dévorés les uns les autres, ce qu'ils

feront bien quelque jour. Et les Turcs, et l'Amérique et la Chine !... Ah ! mes bons amis, quels beaux problèmes à creuser ! Mais j'ai assez prophétisé en arrière et à rebours. J'en viens à vos respectables arrière-grands-pères et à vos vénérables arrière-grand'mères, et aux paroles par lesquelles j'ai commencé tout-à-l'heure : « Personne, parmi nous, ne serait de ce monde à l'heure présente ».

« Il n'est point un seul homme, dans cette Europe centrale qui a été depuis deux mille ans le grand théâtre de l'histoire, il n'est personne dont la destinée ne soit la résultante ou le contre-coup de cette histoire ; personne, même parmi les plus humbles, qui sont plus exposés aux mauvais coups de la fortune. Je vous accorde que, sur les plateaux des Grisons, dans les marais de l'Irlande, quelques filiations humaines ont pu échapper aux hasards des choses extérieures. Mais en France, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, cela n'est point possible. Une invasion retardée ou avancée d'un siècle, une migration prolongée ou forcée d'attendre sur place l'heure de se remettre en route, une guerre déplacée, aggravée ou atténuée, et les suites de toute guerre au moyen âge, famine, peste, dépopulation et massacres, ajournés ou précipités, voilà d'assez fortes causes de dérangement pour la série des unions dont vous et moi nous sommes, ici, au pied de l'Acropole, le terme dernier. Que l'Europe ait vécu d'une vie tragique ou plus douce, cela m'est indifférent ; mais qu'elle ait été secouée en des sens autres que ceux que nous connaissons, cela suffit pour que nos arbres généalogiques n'aient point porté la branche dont nous sommes le fruit.

Nos aïeules auraient épousé d'autres fiancés ; mais la guerre les aurait tués. Et une autre guerre, une autre famine, une autre peste auraient tué pas mal de ceux qui furent de nos ascendants. Or, messieurs, c'est assez d'un seul ascendant supprimé pour que toute la descendance s'en aille du côté des étoiles. Point d'Eglise chrétienne en Occident ou l'Eglise n'y paraissant que cinq siècles plus tard, et voilà tout un monde pris par le célibat, clercs, moines et nonnes qui, au lieu de saper au pied les arbres de filiation, en plantent allègrement. Sans compter qu'ils ne brûlent plus leurs frères pour crime d'hérésie, de sorcellerie, de sacrilège. Il y aurait eu ainsi plus d'ouvriers dans la vigne de Dieu. Mais aucun de nous n'y ferait la vendange ».

Le paradoxe du docteur X... n'est point si déraisonnable. Il est certain que la bataille de Marathon n'a pas sa place légitime dans le cœur de l'homme moderne.

On n'en parle pas assez à la tribune de la Chambre, dans les conférences populaires, dans la chaire des églises. Rétablir, l'an prochain, les jeux olympiques, c'est déjà fort bien. Mais le jour où le peuple français se lassera de la prise de la Bastille, quel ministre, soucieux de sa propre gloire, saura lui proposer de danser en l'honneur de Miltiade ? Et l'Europe entière pourrait danser le même soir. Ce serait le premier pas vers les Etats-Unis du vieux monde, dont nous nous éloignons un peu plus chaque matin.

Le Diacre Rouge

Souvenirs de Delphes (1)

I

— Eh quoi! me disait hier un ami, vous n'êtes point en route pour les fêtes de Delphes! Redoutez-vous, pèlerin timide, d'être frappé d'une flèche d'Apollon sur les ruines de ses temples, ou, pour parler simplement, d'être touché par les fièvres qui emportèrent autrefois ce pauvre Ottfried Müller?

— Non, je ne crains point Apollon qui m'a donné jadis, en son désert du Parnasse, des heures très douces et des souvenirs tragi-comiques. Mais cette caravane de personnages augustes, ministres, diplomates, archéologues, épigraphistes, chefs de l'Université, habits noirs et habits verts, m'eût gâté le plaisir du voyage. Des foules, des fanfares, des discours, hélas! les danses hiératiques des palikares, la fontaine Castalie éclairée aux feux de Bengale, cette aventure extraordinaire que la vieille Pythie n'avait point prédite était faite pour me troubler. J'aurais applaudi avec orgueil au triomphe de mon ami

---

(1) *Journal des Débats*, 28 avril 1903.

Homolle. Mais le temps où j'appartenais à l'Ecole d'Athènes est si loin déjà ! Je fus, naguère, le témoin des premiers travaux de mes camarades à Delphes, des rudes labeurs de Foucart et de Wescher, époque glorieuse, bien que préhistorique, et j'apparaîtrais là-bas comme le revenant d'un monde évanoui, oublié. Et puis, chemin faisant, sous la futaie des lauriers-roses, entre Salone et le Parnasse, sur le sentier vertigineux qui serpente à travers les rochers de la Montagne Sainte, au pied des rouges Phédriades, dans le petit couvent voisin de la source chantante des Muses, en face du piédestal cyclopéen qui portait le sanctuaire de l'hellénisme, une ombre étrange eût marché trop près de moi, la figure formidable d'un homme auquel personne ne songe plus au pays delphique, et le tête-à-tête avec ce fantôme m'eût empêché de goûter l'éloquence de ces messieurs et le charme de *la Marseillaise*.

C'était au printemps de l'an 1862 (*post Christum natum*). Wescher allait d'Athènes à Delphes pour y reprendre le déchiffrement des inscriptions gravées au soubassement du temple. Je l'accompagnai avec deux de mes collègues et M. Boitte, architecte, pensionnaire de la Villa Médicis. Nous étions très jeunes et d'humeur joyeuse. Ah ! le bon temps et la folle traversée de l'isthme de Corinthe en charrette archaïque et le sourire du golfe de Lépante et la grâce solennelle du Cithéron, Sicyone endormie parmi ses vignes en fleurs, la noblesse des monts de Phocide, la gravité mélancolique des monts d'Arcadie ! Débarqués à l'échelle de Salone, nous fîmes un détour pour

visiter, sur les premières pentes du Parnasse, l'acropole d'Amphissa et, à la nuit tombante, très haut déjà dans la montagne, nous demandions l'hospitalité au couvent de Saint-Elie. Vers la fin du souper, un cri d'effroi retentit à la porte du réfectoire : « Phôtia ! Phôtia ! » Le couvent brûlait. Incendie fort singulier, d'ailleurs. Une galerie extérieure en bois, convenablement vermoulue et caduque, flambait aux derniers roulements du tonnerre, au dernier souffle de la tempête. Le feu avait pris sous le plancher même et, comme l'incendie une fois étouffé, l'higoumène nous menait à la recherche du foyer, nous découvrîmes un tronçon de gros cierge fixé par un clou à la muraille et qui achevait de se consumer. Seconde découverte plus pénible encore : la galerie conduisait droit à la porte de notre chambre, la fameuse chambre des pèlerins, où les monastères grecs offrent aux voyageurs de distinction des grabats rocailleux. Les fenêtres de ce galetas s'ouvraient sur un précipice au fond duquel grondait un torrent. Et tandis qu'une pauvre folle, enchaînée sous le porche de l'église, et que la vue des flammes avait exaspérée, poussait des hurlements sauvages auxquels répondaient les dogues du couvent, nous gagnâmes notre logis, occupés de cette pensée attristante : quelqu'un avait eu le dessein de nous griller sans miséricorde, sur les degrés du trône d'Apollon.

II

Dès cinq heures du matin, las d'une nuit agitée par de mauvais rêves, nous enfourchions nos

mules, et, la tête alourdie par le demi-sommeil si cruel aux cavaliers, nous montions lentement vers Delphes. A midi, balancés par le pas de nos bêtes, nous enfilions la rue unique de Castri, qui est le nom moderne de la grande métropole païenne. Personne ne foulait la poussière du chemin, éblouissante aux feux du soleil. Quelques chiens maigres, qui savouraient la fraîcheur des rares coins d'ombre, levèrent, en grognant, le nez de notre côté. Un petit âne roux, au pelage ébouriflé et qui n'avait qu'une oreille, se frottait béatement contre les sacro-saints marbres épigraphiques découverts par Ottfried Müller. Tout au bout de la rue, l'humble couvent, notre hôtellerie pour quelques jours, masure délabrée, ouverte à tous les vents de la montagne et de la mer, habitée par un seul caloyer et le traditionnel moinillon, le pâle enfant de chœur aux longs cheveux noirs tressés comme ceux d'une fillette. Une rapide promenade archéologique, une sieste prolongée dans la prairie plantée de mûriers où court le ruisseau du Plisthos, nous acheminèrent jusqu'au soir. Trois ou quatre paysans, rencontrés çà et là, nous saluèrent froidement, avec un regard dépourvu de bienveillance. Nous soupâmes en compagnie du *bon vieillard* (*caloyer*), en plein air, sur le promenoir intérieur de la maison. Au delà de la cour, par une brèche de la muraille en ruines, luisait le golfe et, plus loin, paraissaient vaguement les lointains bleuâtres de l'Arcadie chère à Mercure. L'heure était venue de conter à notre hôte l'aventure équivoque de la dernière nuit.

Ce moine était un brave homme. Il nous fit

répéter les incidents notables de l'incendie. Son front s'était rembruni. Peut-être tremblait-il pour son propre couvent, dédié, lui aussi, à saint Elie, c'est-à-dire au Soleil, symbole d'Apollon. Enfin, presque à voix basse, il nous tint cet édifiant discours :

— Ceci, seigneurs, est fort sérieux. Vous avez un ennemi, le despote du Parnasse, le maître de la Phocide. Ici, à Castri, il est roi. Il n'aime pas les chercheurs d'antiquailles, gens curieux qui fouillent dans les caves des vieilles maisons. Jamais, à moins d'un ordre signé d'Othon et d'une douzaine de gendarmes, il ne vous ouvrira le logis de la Triandafilina, une sorte de sybille ou de sorcière qu'il a logée au milieu de la rue, à l'endroit le plus riche en écritures de marbre. Cette femme, albanaise ou turque d'origine, on ne sait pas bien, veille, portes et fenêtres closes, sur les secrets de cette demeure. Le plus innocent de ces secrets serait, dit-on, une fabrique de faux *talaris*. On parle aussi... Mais ces bruits sont dangereux à répandre. Il vaut mieux ne vous livrer que les choses certaines, l'histoire vraie de Vasili le Klephte, le « Diacre rouge », comme on l'appelle du Parnasse au Cithéron, de Livadia à Missolonghi.

III

— C'est un clerc apostat, un Epirote. Il est vieux déjà, mais droit comme un cyprès, avec des jarrets d'acier et un œil de chasseur qui vise et tue, sans jamais le manquer, même de très loin, le sanglier... ou l'homme. L'archevêque de Janina

l'avait attaché, en qualité de diacre, à la petite église de Saint-Athanase. Or, le papas de cette église avait une fille fort belle que le diacre tenta de séduire. Le prêtre menaça Vasili des peines canoniques et lui imposa une sévère pénitence. Trois jours plus tard, c'était la fête de Noël. Le peuple assistait à la liturgie de minuit. L'iconostase venait de se refermer pour le mystère divin. Tout à coup, on entendit un gémissement prolongé et le bruit d'un corps roulant sur les marches de l'autel. Puis les icones s'ouvrirent violemment, et le diacre, sa blanche dalmatique empourprée du sang de sa victime, s'élança, tête basse, à travers la foule frappée de stupeur, arracha, au seuil de l'église, son vêtement sacerdotal et disparut dans les ténèbres. On ne le revit jamais à Janina. Le Diacre rouge franchit, sans être inquiété par la police turque, la frontière hellénique. Il s'arrêtait en Phocide et formait, sur le Parnasse, une bande de Klephtes qui fut longtemps la terreur de la contrée. Vasili s'enrichissait par la rapine et le meurtre, sans aucun danger pour sa personne, car sa troupe, composée d'Arnautes féroces, de bergers vagabonds et de déserteurs turcs, intimidait nos gendarmes. Quant à lui, le capitaine, il s'était affilié à l'un des trois ou quatre partis politiques qui se disputent, à la Chambre d'Athènes, les portefeuilles, les préfectures et les places où l'on gagne beaucoup de drachmes. Il représentait, à la tête de ses forbans, le gouvernement du jour ou celui du lendemain. Cette forme du brigandage, encouragée par la faiblesse d'Othon Ier, est particulière à notre royaume. Au jour très prochain où

tombera le roi bavarois, vous verrez rôder autour d'Athènes, sous les oliviers du Céphise et dans les ravins de l'Hymette, ou même camper insolemment parmi les aloès de l'Acropole, ces troupes d'irréguliers, couverts de manteaux de poils de chèvres, figures patibulaires et barbares qui attendent l'heure du pillage ou de l'émeute, au profit de tel ou tel ministre. Ce jour-là, seigneurs, Vasili le Klephte sera député de Castri, et je plains nos papas, nos évêques et nos moines si le désordre populaire laisse à ce clerc parricide le temps de se glisser, tel qu'un voleur de nuit, parmi les maîtres de la République athénienne.

Quand le diacre de Janina eut amassé une fortune assez ronde qu'il confiait aux banquiers de Zante et de Corfou, il pensa à s'établir. Le vieux Christodoulos possédait trois maisons adossées au grand mur de Delphes et une fille de mine assez chétive. Vasili épousa la fille, enterra sans retard le beau-père qui roula un soir de brouillard de façon fâcheuse, du haut des roches Phédriades. Sa femme mourut le mois d'après, de mort naturelle, en lui donnant une fille, Clytemnestre, nom tragique qui ne porta point bonheur à l'infortunée. Vasili fit élever l'enfant par une femme d'Arakova, le nid de vautours dressé derrière nous, sur un éperon du Parnasse. Cette femme, la Triandafilina, aujourd'hui dame de Castri, passait là-bas pour familière du diable et empoisonneuse. Quand Clytemnestre atteignit ses quinze ans, le diacre se lia avec un garçon imbécile et maladif à qui son père, bourgeois de Livadia, venait de laisser de vastes prairies et des

forêts autour du lac Copaïs. Il s'appelait Oreste, encore un nom qui sonne mal pour un chrétien. Or, une nuit d'hiver...

Le caloyer s'arrêta, scruta du regard la cour du couvent et les alentours de la brèche béante du côté du golfe, envoya le moinillon aux cheveux tressés puiser une cruche d'eau fraîche à la fontaine des Muses, souffla sur la petite lampe de cuivre qui éclairait la scène; puis, se rapprochant de nous, à voix plus basse encore, il reprit son récit :

— C'était au temps de Spiridion, le moine qui me précéda dans ce couvent. Il y a plus de vingt ans. Moi j'étais ici le petit sacristain. Il me semble que cette horreur est d'hier. Donc, une nuit d'ouragan et de neige, on frappa rudement à notre porte. Spiridion se releva pour ouvrir. Cinq ou six brigands se ruèrent dans la cour. Vasili était avec eux. En travers d'un mulet était attachée, les pieds et les bras liés par des cordes, sa fille Clytemnestre. Derrière venait Oreste, entre deux Arnautes chargés de pistolets et de coutelas. Vasili dit au caloyer :

— Allume deux cierges en ton église. Fais vite!

Tout frissonnant de peur et de froid, j'allai moi-même préparer l'église. La bande se rangea en demi-cercle vis-à-vis de l'autel. Vasili tira de sa gibecière de chasse un papier, une écritoire et une plume et dit au jeune homme :

— Signe !

Oreste signa, sans lire. Il riait d'un rire stupide et tremblait.

— Maintenant, dit le Diacre rouge en abattant

sa main droite sur l'épaule du moine, marie ces deux enfants !

— Oreste riait toujours. Clytemnestre suppliait, essayait de se débattre et de fuir. Mais son père la regarda fixement et, la face toute blanche, elle tomba à genoux. Spiridion balbutia sur les deux misérables têtes les paroles du sacrement.

Et la troupe repartit précipitamment, en profond silence, par le chemin d'Arakova.

Ce fut un mariage bien malheureux. Le jour de Pâques, tandis que les jeunes garçons de Castri tiraient des coups de fusil pour célébrer la résurrection du Sauveur, Oreste, mêlé à la foule, en face de la maison de son beau-père, reçut une balle au milieu du front. Par le contrat signé à la lueur de nos deux cierges, il léguait à sa femme tous ses biens. Alors Vasili fit venir à Delphes la Triandafilina. Clytemnestre semblait atteinte de langueur. Elle mourut doucement au commencement de l'été entre les bras de la sorcière. Le père l'enterra en toute hâte dans la cave creusée sous le mur d'Apollon.

Telle est, seigneurs, l'histoire du Diacre de Janina. Je crois volontiers qu'il a tenté de vous brûler. Mais, pour le quart d'heure, il n'osera pas vous tendre un nouveau piège. Vasili n'est point un sot. Vous êtes Français, et la France a, dans tout l'Orient, un souverain prestige. Cet homme veut devenir ministre, et la crise révolutionnaire qui le portera au pouvoir est imminente. Il vous épargnera donc par diplomatie pure. Toutefois, soyez prudents. Ne touchez pas aux caves !

IV

Peu de jours après cette soirée, nous dîmes adieu à MM. Wescher et Boitte. Trois d'entre nous se rendaient en Boétie par le sentier sinistre au bord duquel Œdipe tua son père Laïus, par Chéronée aux lourdes cigales couleur d'émeraude, par Livadia et l'antre prophétique de Trophonius, confrère et concurrent de la Pythie parnassienne. Et, cinq ou six semaines plus tard, je revenais à Delphes en grand appareil, avec le ministre de France à Athènes, M. Bourée, et l'état-major de l'*Euménide*. Le pavillon français s'était promené autour de la Morée, à Navarin, aux îles Ioniennes, à Patras, à Missolonghi ; mais déjà M. Wescher avait quitté le théâtre de ses travaux sans y avoir éprouvé de trop graves ennuis. Le Parnasse se mit en fête. Le maire de Castri et le préfet d'Amphissa nous souhaitèrent la bienvenue à l'entrée du village. Nous dînâmes gaiement dans le grenier verdoyant et fleuri de la Triandafilina. Puis, une douzaine de grands garçons en fustanelles blanches, en vestes de soie bleue aux larges demi-manches retombantes et coiffés du fez rouge ou noir au gland d'or, envahirent la salle du festin ; au grincement d'un violon ils dansèrent devant nous la *romaïque*. Ils burent avec bonne grâce le champagne de la France. A minuit, nous sortîmes de la vieille maison. A la porte de la sorcière attendaient nos mulets enguirlandés de lauriers, comme des empereurs romains. A l'entrée du terrible sentier taillé au flanc du Parnasse, un palikare tout

chamarré de broderies d'or et la ceinture gonflée par deux longs pistolets dignes d'un pacha, offrit avec beaucoup de dignité un bouquet de roses au ministre de France. Notre ami le caloyer, qui m'aidait à chausser l'étrier, me souffla ces mots à l'oreille :

— Regarde bien cet homme et n'oublie point son visage : c'est le Diacre Rouge !

Sur les bords du Styx (1)

Vous n'avez pas oublié la peinture saisissante que mon confrère Le Braz mit récemment sous les yeux de nos lecteurs : l'île de Sein, la pointe du Raz, la Baie des Trépassés, l'Enfer de Plogoff, tout l'appareil funèbre du *Finis Terræ*, où se rencontrent et se concilient toutes les tristesses poétiques des vieux Celtes, toutes les terreurs du christianisme breton ; là-bas, à demi voilé par l'embrun, assiégé par les vagues du large et comme entouré d'un linceul d'écume, le Campo-Santo où repose la cendre des Druides antiques ; ici, dans les entrailles du terrible promontoire, le gouffre où s'abîme en hurlant la mer déchaînée, la lucarne entr'ouverte sur le monde des damnés, et d'où monte, à chaque battement de la lame, une effroyable rumeur, comme un cri d'éternelle agonie :

Quivi sospiri, pianti ed alti guai.

Tous ces mythes des races primitives ou des religions populaires relatifs à la mort, à l'autre vie, au séjour des âmes mortes, ont un trait de ressemblance bien curieux à noter : le rôle qu'y jouent les eaux marines ou fluviales, l'eau vivante et mobile, aux noires profondeurs, l'eau fuyante

(1) *Journal des Débats*, 15 janvier 1896.

qui s'échappe du réservoir inépuisable de la mystérieuse terre, court, chantante ou pleurante, à la lumière du ciel, puis se perd au sein de l'insatiable Océan. C'était le symbole de la naissance et de la mort, de la grande nuit qui précède et suit toute vie humaine, et la source qui riait en un rayon de soleil, le fleuve au bruissement grave, le lac très pur et très froid, plus étincelant que l'émeraude, qui dormait dans l'ombre triste des montagnes, ne gardaient-ils pas le secret d'une révélation douloureuse, le reflet des visions d'outre-tombe, l'écho de la « cité dolente », de la région au seuil de laquelle il faut dire adieu à l'espérance ?

Et, de la mer sonore de Bretagne, mon souvenir remonte tout naturellement aux silencieux déserts de l'Arcadie, et l'heure mélancolique passée sur les grèves de la Baie des Trépassés me paraît aussi douce que ma visite du temps jadis aux rives désolées du Styx.

Les Grecs des plus vieux siècles, Pélasges ou Doriens, ont placé ici la religion de la Mort ; le jeu étrange des eaux courantes, l'aspect austère des eaux dormantes de l'Arcadie éveillèrent en leurs consciences un mysticisme très particulier ; les phénomènes naturels dont ils étaient les naïfs témoins leur permirent de préciser les croyances infernales si vagues encore et si flottantes de la Nékuia homérique. Du massif des Aoraniens, point culminant du Péloponèse, découlent vers les quatre points de l'horizon des eaux dont les unes, telles que le Crathis, vont droit à la mer, au golfe de Lépante ; d'autres, après s'être amassées dans la

vallée et le lac du Phénéos, ressortent, par des canaux souterrains, descendent aux vallées inférieures, disparaissent de nouveau sous terre, puis, d'étage en étage, échappant parfois à trois cercles continus, tantôt dans la nuit et tantôt au jour, se précipitent sur les plaines basses de la Morée, le Ladon et l'Alphée vers le couchant, l'Eurotas et les marais d'Orchomène vers le Midi, les ruisseaux de l'Argolide, le lac Stymphale et les marais de Lerne vers l'Orient.

Quand les premiers pèlerins de la famille aryenne entrèrent, avec leurs humbles petits dieux, dans cette région décevante, toute parsemée d'ouvertures sur le monde d'en-bas, ils ne voulurent voir, en ces trous béants où tombent avec fracas les rivières et les lacs, que les portes retentissantes du Tartare. Ils arrivaient à l'Arcadie par l'isthme de Corinthe et la vallée de Stymphale. C'est cette route qu'il faut toujours prendre afin de suivre, jusqu'au Styx, dernière étape d'un voyage aux sombres bords, la gradation simultanée des paysages infernaux et de l'initiation religieuse.

A la seconde journée de marche à partir de Corinthe, on atteint la longue et étroite vallée de Stymphale, au pied du mont Cyllène, dédié à Hermès, le grand dieu pélasgique, dieu des échanges, du mouvement, de la vie et de la mort, qui veillait sur l'heure dernière des hommes et guidait les âmes vers leur demeure éternelle. C'est une montagne aride, dont la cime est toujours neigeuse ; la vallée, sans verdure, monotone, est l'ancien lit d'un lac, plaine malsaine, empestée par l'eau croupissante, où ne se rencontrent d'autres oiseaux

que les stymphalides, sorte de petits corbeaux à la tête énorme qui sautillent, avec un glapissement désagréable, dans la fange. La région n'a point d'habitants ; on y voit le gouffre où disparaît, sans bruit, lourdement, un ruisseau jaunâtre qui sort des collines de Phénéos. Puis la vallée se rétrécit encore et se ferme. Pendant deux heures, il faut gravir alors une pente difficile, où aucun sentier n'est tracé. Mais, du faîte, on découvre brusquement l'un des plus beaux paysages qui soient au monde. Au fond d'un immense cratère est le lac infernal, d'un ovale parfait, autour duquel se rangent, en face du voyageur venu de Stymphale, sept montagnes taillées en pyramides, d'une hauteur égale, qui s'enveloppent mutuellement de leurs grandes ombres. Les forêts de pins noirs les recouvrent comme d'une draperie de deuil. Le lac, où ne vogue pas une seule barque, tremble et reluit avec des reflets d'acier bleuâtre. Pas une cabane sur les rives. Le Phénéos était un lieu maudit. C'est par l'un de ses gouffres que Pluton entraîna Proserpine aux Enfers. Il faut chercher un gîte assez loin, dans le village de Phonia, vers le Nord, sur les premiers degrés du mont Crathis. Nous dormîmes, cette nuit-là, sur la terre nue d'une chaumière dont le toit enfumé s'ouvrait aux rayons des étoiles. C'était la veille des Rameaux. Jusqu'à minuit, dans l'église voisine, la psalmodie des *papas* bourdonna d'une façon assez fâcheuse.

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous grimpions au col du Crathis à travers un bois de sapins encore chargés de neige ; le lac aux sept montagnes disparut derrière nous, tandis qu'à nos

pieds paraissait une vallée horrible, ravagée, sans arbre ni pâturage, comprimée entre des montagnes dénudées, immenses, toutes à pic. Il fallut mettre pied à terre et tirer nos chevaux par la bride, escalader des troncs de pins morts, des quartiers de roches brisées, puis, tout en bas, cheminer dans le lit du torrent qui occupe presque toute la vallée, les bêtes trébuchant aux cailloux monstrueux, à demi enfouis sous l'argile, les cavaliers éclaboussés par l'onde glacée du Crathis. A midi, nous tournâmes sur la gauche vers un long corridor de roches grises, très hautes, de mine inquiétante : un ruisseau en sort, qui va rejoindre le grand torrent. Notre guide descendit alors de son cheval, puisa dans sa main quelques quelques gouttes d'eau et fit dévotement le signe de la croix.

— *Mavro nero,* dit-il.

C'était l'*Eau noire,* le Styx.

Deux pauvres hameaux d'une douzaine de masures, Solos et Peristera, gardent l'issue du défilé. Notre hôte de Solos, le capitaine Souliotis, vieux chef de Klephtes, qui s'était battu jadis contre Ibrahim et regrettait le roi Othon, nous remit à un berger qui devait nous conduire jusqu'au gouffre du Styx. On était à la fin d'avril. Le ciel s'était couvert dans la matinée ; les nuages rampaient pesamment sur toutes les cimes et semblaient se fondre dans les nappes de neiges. Le vallon où coule le ruisseau sacré monte entre deux amoncellements de masses rocheuses, couleur d'ardoise, où pas un arbrisseau, pas un brin d'herbe ne verdoie. Les émanations sulfureuses du Styx

ont tué ici la végétation. Tout à coup les deux remparts se rapprochent; entre les pans prodigieux de la montagne, les rochers s'entassent comme les ruines colossales d'un cirque. Du plus haut sommet, perdu dans la vapeur des neiges fondantes, le Styx se déroule tel qu'un ruban noir et glisse le long des granits. Au tiers de sa chute, il s'enfonce dans un abîme formé par l'écroulement des roches, d'où il rejaillit en grondant aux racines mêmes de la montagne. Il vient de traverser l'Enfer hellénique et de bercer à son murmure les grandes ombres du monde païen.

Nous aurions aimé à nous pencher sur l'entonnoir par où il pénètre dans la patrie des morts. Mais l'entreprise était trop périlleuse. A chaque pas, à chaque degré du formidable escalier nous enfoncions dans la neige jusqu'aux genoux. Une crevasse plus profonde pouvait nous engloutir. Nous aurions contemplé, avant l'heure marquée par notre destin,

Omnia sub magna labentia flumina terra.

Mais, comme dit Hamlet, c'est là un pays « d'où pas un voyageur n'est jamais revenu », et nous avions de sérieuses raisons d'ajourner ce curieux voyage.

Le soir approchait : par en bas, le crépuscule voilait d'ombre l'infernal vallon, tandis qu'un brouillard transparent noyait les hauteurs et, par le recul des perspectives, agrandissait encore l'aspect sinistre des Aoraniens ; les cimes lointaines semblaient des tours prodigieuses, revêtues de nuées, penchées sur le vide. Les dernières pâleurs

du jour s'éteignirent ; toutes ces grandes formes chancelaient et fuyaient dans la nuit ; nous n'entendions plus que la clameur du Styx courant parmi les ténèbres, et les vagues échos qui répondaient à sa voix étaient comme le chuchotement des fantômes de brume descendus de la montagne, alignés tout le long du funèbre vallon et qui nous firent un cortège mélancolique jusqu'à la pauvre maison du capitaine Souliotis.

Le bon capitaine, en grand costume de palikare, assis près de l'âtre de sa cuisine, nous attendait avec une réelle angoisse. Premièrement, il se demandait si le retard de ses trois hôtes ne compromettrait point la cuisson de l'agneau dont il surveillait la broche odorante ; puis, il redoutait pour nous quelque mauvaise rencontre avec les démons qui hantent toujours les abords de l'Enfer païen. Enfin l'on se mit à table, le dos au feu pétillant, et le capitaine, bientôt égayé par notre santorin, se mit à nous conter sa vie, le nombre de Turcs dont il avait scié le cou à l'aide du grand coutelas qui venait de découper les filets de l'agneau, et comment une fille charmante, qu'il avait dû épouser en 1830, avait été enlevée par le Diable, un beau soir d'automne, sur les bords mêmes du Styx, et n'avait jamais reparu. Il s'était consolé de cet ennui en faisant un peu de brigandage du côté de Patras ; mais le roi Othon l'avait alors décoré et nommé capitaine de gendarmerie. Puis, brusquement, il nous posa cette question :

— *Ti kami o Philippos?* Comment va Philippe ?

Nous crûmes qu'à travers les fumées du san-

torin passait, dans la mémoire du capitaine, un vague et baroque souvenir des *Philippiques*, les Athéniens se demandant des nouvelles du roi de Macédoine, au lieu de s'occuper des moyens d'en repousser l'attaque.

— Quel Philippe, capitaine ?

— *O Lodovikos* ! Comment va Louis-Philippe ?

— Hélas ! seigneur Souliotis, il est mort depuis quatorze ans.

Il y eut un long silence. Le vieux Klephte, qui vivait à Solos sur le seuil de l'autre monde, en était encore au ministère Guizot. Il vida dans son verre les dernières gouttes du santorin et but religieusement à l'âme du roi mort, avec des larmes dans les yeux.

Au matin, nous quittâmes le Styx sous la pluie battante. Nous allions, par le Nord-Ouest, vers les régions bucoliques de l'Arcadie. A mesure que nous nous éloignions de royaume du Pluton, la nature reprenait son sourire et le ciel sa sérénité.

Un instant, au bout d'un défilé ou les châtaigniers se couronnaient déjà de claire verdure, où les sources luisaient dans l'herbe étoilée de pâquerettes, nous découvrîmes la mer d'azur, toute frissonnante au soleil de midi, et, plus loin, isolé, dressé sur un socle de montagnes, le Parnasse à la double cime blanche, sanctuaire d'Apollon, dieu de la lumière, de la beauté et de la vie.

Pergame (1)

Le siècle qui vient d'expirer fut aussi grand par ses découvertes archéologiques que par les travaux héroïques de ses explorateurs en Afrique et en Asie. Grâce aux archéologues qui affrontèrent les dangers et les fatigues de lointains voyages, la fièvre, les coups de soleil, les brigands et les moustiques, de vénérables civilisations, connues jusqu'alors par des textes d'histoire incertaine ou des légendes épiques, ont surgi du fond de leur sépulcre, et nous avons pu contempler, dans la majesté des ruines couchées au fond des déserts, la figure des plus vieilles races humaines. On nous a rendu Memphis, Ilion, Suse, Pompéi, Mycènes, Delphes, Olympie ; on a rappelé à la vie la cendre des morts antiques ; Priam, Agamemnon, Oreste sont entrés avec nous en conversation familière ; ils ont justifié Homère et Eschyle. L'imagination aidant, — et l'imagination est pour l'archéologue ce que l'hypothèse est pour le physicien, — on a cru retrouver, sous la feuille d'or du masque funéraire, la face tragique du roi des rois et, dans les sables de la plaine troyenne, la cassette du bon Priam. Dans le sol même des cités qui, depuis de

(1) *Restauration et description*, par MM. Emm. Pontremoli et Maxime Collignon. — Paris, Société française d'éditions d'art ; *Journal des Débats*, 13 février 1901.

longs siècles, semblaient ne plus nous dérober le secret de leur passé, l'archéologie a fait les plus heureuses trouvailles : sur les pentes de l'Acropole d'Athènes, le théâtre de Bacchus, où l'on replacera prochainement les douleurs d'Œdipe et la tendresse d'Antigone ; sur le plateau du Palatin, à Rome, les corridors ténébreux et les salles sinistres où doit errer, la nuit, le fantôme des empereurs assassinés. On fouillait, en le bousculant quelque peu, cet auguste Forum où les Gracques ont parlé, où passa le cadavre sanglant de César ; malheureusement le Tibre, irrité par cette recherche indiscrète, brisa la cage de granit où les ingénieurs avaient cru l'enfermer et vint se coucher, écumeux et fangeux, sur le travail des archéologues. Il faut recommencer.

Cependant, bien des régions intéressantes demeurent encore inexplorées, particulièrement en Asie mineure, dans les contrées où la civilisation grecque avait eu son aurore, au temps de Thalès et d'Héraclite, où elle prolongea, après la conquête romaine, ses derniers rayons. Ici, l'archéologie rencontre un hellénisme du second degré, la culture et l'art *hellénistiques*. C'est à cette contrée et à ce moment de l'histoire de l'ancien monde que se rattachent le très beau travail et la collaboration d'un jeune architecte, M. Pontremoli, grand prix de Rome, dont le nom sonnera dorénavant maintes fois à nos oreilles, et de M. Maxime Collignon, membre de l'Institut et professeur à l'Université de Paris, que je n'ai pas à présenter à nos lecteurs. Pergame, la capitale des Attalides, aux troisième et deuxième siècles avant J.-C., métropole floris-

sante au bord d'un affluent du Caïque, la plus illustre des cités asiatiques, selon Pline, avait été exhumée par deux savants allemands, MM. Humann et Conze. M. Pontremoli, après avoir étudié à Berlin les fragments d'antiquités rapportés en Allemagne, séjourna, du mois de septembre 1894 au mois de février 1895, sur les ruines de la ville. Il y commença les planches de la belle restauration que nous avons admirée à l'Exposition de 1900. M. Collignon, de son côté, alla visiter, en 1898, l'Acropole de Pergame. Les deux explorateurs unirent enfin leurs connaissances et leur talent dans la publication d'un in-folio orné de nombreuses héliogravures qui permettent de faire, au coin du feu, un voyage archéologique d'un charme sévère.

La royale cité était assise sur une colline allongée, descendant en pente douce vers la plaine, et dont le plateau supérieur portait l'Acropole. Tous les organes essentiels d'une ville hellénisée ont été retrouvés, reconstitués et décrits par les deux archéologues : la citadelle, le palais et les habitations de l'époque royale, le théâtre, le sanctuaire d'Athena Polias, le grand autel de Zeus Soter, l'Agora. L'époque romaine est marquée par le Trajaneum, le sanctuaire élevé en l'honneur de Trajan, et que soutient, à la partie haute du plateau, une bigarrure de murailles grecques, romaines ou byzantines. Sur le plan inférieur se trouvait l'Agora, la place du marché, la région des trafics, des beaux discours, de la vie en plein air, où séjournaient les anciens, quand ils n'étaient point au théâtre ou au temple. Il faut ici, écrit M. Collignon, replacer le va-et-

vient d'un bazar oriental : « On se représentera, sous les colonnades, la foule affairée des acheteurs ; on imaginera, dans le demi-jour des portiques, les étalages où s'accumulaient les riches étoffes, les tapis phrygiens, les vases à parfums, les sachets à aromates, les objets de cuir multicolores, harnachements, chaussures passementées, dont la fabrication est restée, comme par une singulière survivance, une des industries les plus prospères de Bergama. Et faut-il encore faire revivre les types populaires que coudoyaient les flâneurs ? Voici le marchand forain, maigre, efflanqué, tenant la corbeille où s'étalent les belles figures de Lydie, et criant sa marchandise à pleins poumons ; le bateleur débitant son boniment aux curieux attroupés ; le paysan apportant ses paniers remplis de raisins ; le petit bourgeois revenant de faire son marché, et tenant par les oreilles le lapereau qu'il marchandait tout à l'heure ; l'esclave à la tête rasée, ramenant au logis, par le chemin des écoliers, le garçonnet dont il a la garde. Tous ces types, l'esprit observateur et caustique des coroplastes hellénistiques les a pris dans la rue ; nous avons le droit de les rendre à l'Agora de Pergame ».

Le grand autel consacré à Zeus Sauveur et qui s'élevait en plein air, au cœur même de la cité, semble bien le monument capital de cette restitution archéologique. De cet autel, il ne reste plus en place que le noyau, un massif rectangulaire mesurant, d'un côté, 34^{m}60 et, de l'autre, 37^{m}70. Des fouilles récentes faites à Magnésie du Méandre ont mis au jour un autel analogue orné de sculpture dont la restauration n'est pas encore publiée.

L'Asie mineure aimait cette pompe décorative et ce faste architectural dans le culte des dieux auxquels, en ce siècle des Attalides, après Aristote et Epicure, personne ne croyait plus. Celui-ci, rehaussé par un escalier de 22 mètres de largeur, défendu par une balustrade richement décorée contre la curiosité indiscrète des visiteurs ou des pèlerins, flanqué de deux colonnades d'ordre ionien, étalait au soleil, sur les quatre façades du monument, l'œuvre de sculpture la plus mouvementée, la frise en haut relief la plus vivante, peut-être, que l'antiquité ait contemplée; une Gigantomachie de plus de cent personnages, tout l'Olympe mobilisé, les Erynnies, les divinités marines, les nymphes, les titans, Cybèle, la grande déesse de Phrygie, Rhéa, l'archaïque déesse tellurique de la Grèce, Eôs et Sélèné, l'Aurore et la Lune, les Vents, les divinités sidérales, les Grées mystérieuses, avec leur dent et leur œil unique, les grandes divinités de la lumière, de la sagesse, de la beauté, Athena, Apollon, Zeus, affrontant, terrassant, foudroyant les Fils de la Terre, mêlée violente où sont entraînés des lions et des hippocampes, où parmi les masses levées, les javelots lancés se dressent les têtes de serpents monstrueux. Puissance du sentiment dramatique, recherche des contrastes saisissants, beauté virile, réalisme énergique, expression poignante de douleur physique, telles sont les qualités dont témoignent les fragments parfois très considérables rapportés de Pergame. Le monument, où se voient encore les noms des sculpteurs, inconnus jusqu'à ce jour, qui l'ont exécuté, inscrivait aux flancs de l'autel comme le *credo* figuré

du vieux polythéisme mourant. Les premiers chrétiens purent y apercevoir un symbole apocalyptique, le concile de l'Antéchrist. Dans la formidable vision de saint Jean, l'épître adressée à « l'Ange de l'Eglise de Pergame » débute par ces paroles significatives : « Voici ce que dit celui qui tient le glaive aigu à deux tranchants : Je sais que tu habites là où est le trône de Satan ». M. Collignon, debout sur les ruines du trône satanique, évoque le chant sacré des processions païennes de Pergame : « O Zeus tout-puissant, toi qui habites le sommet de l'Olympe, la haute citadelle des Titans, salut ! » Et cette diversité d'impressions montre bien la différence des états d'âme entre l'apôtre de Pathmos et un académicien des Inscriptions et Belles-Lettres, fils adoptif d'Athènes, où règne la déesse aux yeux glauques.

Cette ville de Pergame avait été l'œuvre d'une dynastie qui occupe un rang honorable dans l'histoire de la civilisation antérieure au christianisme. Tous ces Attalides, Philétairos, Eumène Ier, Attale Ier, Eumène II, Attale II Philadelphe, Attale III Philométor furent à la fois des politiques avisés, de vaillants capitaines, des protecteurs éclairés des arts et des lettres ; leur bibliothèque, dont M. Collignon retrouve l'aménagement et qui renfermait près de deux cent mille volumes en rouleaux, fut, concurremment avec celle d'Alexandrie, un foyer de culture savante. Les Attalides surent s'abriter à l'ombre de la paix romaine. Ils furent les alliés fidèles de Rome, qui finit par recueillir tranquillement leur héritage à la mort de Philométor. Le dernier des Attalides était en train de gâter l'his-

toire de sa race. La mort de sa mère, Stratonice, et de sa femme, Bérénice, lui troubla l'esprit. Orphelin et veuf, il témoignait de sa douleur par des procédés inusités. Il fit étrangler ses cousins, ses amis qu'il accusait du meurtre des deux dames ; puis il remit au Sénat romain la tutelle du royaume, s'enferma au fond de son palais et se livra à l'étude des poisons, qu'il essayait sur des esclaves. Il mourut à trente-huit ans. Ce chimiste mélancolique léguait par testament à Rome l'empire de Pergame, qui devint la province d'Asie.

Praxitèle (1)

L'aimable petit livre de M. Georges Perrot, publié dans la collection des « Grands artistes », vient de réveiller en moi les souvenirs, hélas ! bien lointains, des trois années heureuses que j'ai goûtées dans la familiarité élégante du sculpteur athénien Praxitèle. Grâce à mon savant confrère, j'ai retrouvé la trace de mes études et de mes joies juvéniles, de mon archéologie dépourvue d'expérience, des longues heures écoulées dans les galeries du Vatican, des révélations que ces marbres légèrement animés d'une sensualité délicate me prodiguaient sur l'âme et le génie de la Grèce antique. J'ai feuilleté mon propre livre, oublié par moi-même et par bien d'autres depuis plus de trente ans, et j'ai revu, avec une sorte de tendresse, les lieux et les jours auxquels se rattachent les pages écrites avec le plus candide amour, une arcade du Colisée où me retint longtemps la grande pluie printanière signalée par Virgile ; un recoin d'ombre fraîche, à l'Acropole, entre la tour franque abattue depuis par les Barbares et le petit temple de la *Victoire sans ailes* ; le creux de l'Ilissus, tout près du stade, tout sonore du cri des cigales, où

(1) *Praxitèle*, par Georges Perrot, de l'Institut. — Paris, Henri Laurens, 1905.
Journal des Débats, 16 août 1905.

manquait seulement à mon plaisir esthétique le beau platane célébré par Platon à la première page du *Phèdre*. Mais j'ai compris, non sans mélancolie, dès le début du livre de Perrot, que la plus précieuse relique de mon cher sculpteur n'avait jamais été contemplée par mes yeux, caressée par mes mains : l'*Hermès* d'Olympie. Ce n'est, d'ailleurs, pas ma faute si l'*Hermès* est absent de mon musée. Au temps où, selon M. Radet, l'historien de notre Ecole française d'Athènes, je cueillais des gerbes d'asphodèles dans les champs de l'Attique, le chef-d'œuvre de la beauté éphébique dormait encore, au désert d'Olympie, sous les alluvions de l'Alphée, il ne reparut à la lumière du soleil que le 8 mai 1877. Il nous a rendu, au point de vue de l'expression, comme *le Canon* du grand statuaire. On y a reconnu, « avec toute certitude, un marbre taillé par le ciseau même de Praxitèle ». Et cette heureuse trouvaille « a permis de contrôler l'idée que, d'après les témoignages anciens, on était arrivé à se faire de l'interprétation qu'il avait donnée de la forme humaine ».

On peut suivre, sur la photogravure, la description très finement détaillée que Perrot fait de cet Hermès, occupé à divertir le petit Dionysos qu'il supporte de son bras gauche. Je n'en veux détacher que ces quelques lignes qui me semblent une notation psychologique excellente et qui peut servir à l'illustration morale de la plupart des dieux et demi-dieux praxitéliens :

« Ce n'est pas vers Dionysos que ses yeux sont tournés, ils regardent au-dessus et au delà de lui, à travers l'espace... L'expression de la face est

difficile à définir. Ce n'est pas celle d'une émotion intense ou d'une attention qui se fixe sur un objet unique ; elle est plutôt *contemplative et rêveuse*. Le sérieux en est tempéré par l'imperceptible sourire qui flotte sur les lèvres. Dans une attitude qui exclut toute idée de fatigue et qui fait valoir sa belle stature, le dieu se repose. Tout en se prêtant, d'un air distrait, à amuser l'enfant, il savoure ce moment de détente, cette halte dans l'action ».

Praxitèle a sculpté l'Olympe hellénique presque entier, Zeus, Athéna, Héra, Apollon, Aphrodite, Poseidon, Déméter, Hermès, Eros, Dionysos. Il ne semble pas que les plus hautes de ces divinités, les grandes figures idéalisées par Polyclète et par Phidias, aient été ses œuvres de prédilection. La grâce adolescente le charma plus que la noblesse majestueuse de ces imposants personnages qui, taillés parfois dans l'or et l'ivoire, n'avaient point, sans doute, une mine très souriante. Praxitèle se fit un petit Olympe champêtre, qu'il peupla des petits dieux de la montagne et de la forêt, satyres et faunes, dont il apaisait la pétulance, qu'il montrait en une attitude un peu molle, même efféminée, et qui ne gardaient, de leur origine rustique, que l'oreille pointue. Ils ne songent plus à bondir à la façon des chevreaux, sur les collines parfumées de thym. Ils écoutent gentiment quelque bruit lointain, les soupirs du chalumeau, le chant de la flûte, le bruissement du vent de mer à travers les pins et les cyprès. Les dieux d'un ordre supérieur, eux-mêmes, ont consenti à n'être plus que de merveilleux adolescents : Apollon, le Sauroctone, s'amuse à taquiner un lézard grimpant le long d'un

arbre ; Hermès n'est plus le formidable conducteur des âmes vers les ténèbres du Tartare : c'est un jeune athlète des jeux d'Olympie ou de Némée. Aphrodite fait penser à Phryné, l'amie de l'artiste, qui avait, pour gagner ses procès, d'irrésistibles arguments. Eros, aux longs cheveux frisés, svelte, presque grêle, donne l'idée d'une fleur non encore éclose : « C'est un enfant en fleur », écrit Callistrate. Ce n'est point au sujet de cet Eros si peu tragique que les poètes et les sages criaient désespérément : « Amour, tyran des hommes et des dieux ! » J'imagine que Praxitèle, chaque fois qu'il revenait au jeune dieu, relisait, dans le *Banquet*, de Platon, cette page éclatante comme un hymne :

« Je dis que de tous les dieux, le plus heureux, c'est l'Amour, puisqu'il est le plus beau et le meilleur. Et voici pourquoi il est le plus beau : c'est que d'abord il est le plus jeune. Phèdre, n'aimant à vivre qu'avec les jeunes, car l'antique proverbe a bien raison : le semblable se rapproche toujours du semblable... Il est donc jeune et tendre en même temps, mais il faudrait un poète aussi grand qu'Homère pour dépeindre la délicatesse et la douceur du dieu. ...Les lignes de son corps sont molles et ondoyantes. La chair est d'une beauté suave, puisqu'il vit sans cesse au milieu des fleurs : car l'Amour ne séjourne ni dans un corps, ni dans une âme, ni dans aucun lieu où rien ne fleurit ; mais, s'il rencontre un endroit rempli de fleurs et de parfums, il s'y arrête et s'y repose ».

Une vie de l'esprit, vague et frêle, anime la figure de ces dieux praxitéliens, une pensée qui se

fond en une rêverie paisible, très heureuse. N'y recherchez ni l'effort de la réflexion, ni une ombre de mélancolie. Le plus expressif de ces visages est peut-être celui du Faune *Illustre*, du Périboëtos, dont les exemplaires sont nombreux à Rome. Il a vingt ans environ. Le sourire de ses lèvres éclaire tout son visage. Le jeune homme s'abandonne tranquillement à la joie de s'épanouir dans la douceur de la nature. Il semble que les derniers accords de sa flûte, maintenant muette, tout en caressant son oreille, aient éveillé en lui quelque idée simple dont il s'enchante, et l'on sent flotter sur ce beau front les pensées sereines comme les vapeurs rayonnantes qui glissent lentement sur un ciel d'été.

C'est le propre d'une civilisation originale, maîtresse souveraine des sources de son génie, de régler, comme par un diapason unique, toutes les manifestations de l'esprit à chaque période de son évolution historique. Toutes les formes de la pensée humaine, la religion, la philosophie, les arts, la poésie, peuvent alors s'unir et se répondre en un concert harmonieux. La Grèce donna cette fête au monde. Et, dans ce bel accord des âmes helléniques, il est facile de distinguer l'une de l'autre les deux époques glorieuses, et de si près voisines, de Phidias et de Praxitèle. Le siècle de Phidias fut l'heure assez rapide d'un spiritualisme transcendant, dont l'origine apparaît chez les philosophes de la Grande Grèce, qui aboutit à la théologie d'Aristote, mais qui avait trouvé en Platon sa plus claire et sa plus pure expression. Quand, plus tard, Aristote définit Dieu : « La pensée de sa propre pensée », il propose à l'es-

prit humain un mystère métaphysique assez ténébreux. Platon parlait mieux encore quand il disait, dans le *Sophiste* : « Nous persuadera-t-on que le mouvement, la vie, l'âme et la pensée n'appartiennent pas à l'Etre par excellence ? Que cet être ne vit ni ne pense, et qu'il demeure immobile, immuable, sans avoir part à l'auguste et sainte intelligence ? »

L'exaltation de la pensée, de la pensée supérieure à la passion, de la raison qui se joue parmi les drames de la vie et qui triomphe de la malice même des dieux, telle fut alors l'œuvre excellente de la Grèce. On la reconnaît partout au temps de Périclès, dans les figures tragiques de Sophocle, la morale de Socrate, la morale de Platon, la gravité simple de l'ordre dorique et tous les témoignages que nous ont laissés les anciens sur les peintures austères, presque hiératiques, de Polygnote. C'est le temps où l'éloquence d'un Périclès, l'histoire d'un Thucydide, même la comédie toute politique d'Aristophane sont comme nourries et vivifiées d'idées pures. La Vénus Uranie de Phidias aurait pu régner, sans discordance, dans le Parthénon, à côté d'Athéna, la vierge immortelle. Je ne ferai pas le même compliment aux Aphrodites de Praxitèle, en qui l'attrait féminin est plus apparent que la majesté religieuse.

Cet admirable siècle avait produit le spectacle symboliquement décrit par Platon : le coup d'aile de l'âme vers une région sublime. Mais les ailes avaient fléchi, et l'âme de la Grèce inclinait, dans la première moitié du quatrième siècle, vers un idéal moins auguste. Elle revenait aux prédilec-

tions de son adolescence, à la beauté souriante, à cette idée, enchantement de sa jeunesse, que la vie éphémère des mortels est bonne, la nature, bien que visitée trop souvent et gâtée par les dieux, bienfaisante, à la portée de toutes les mains avides de la cueillir. Le vieil Hésiode avait chanté jadis les conditions de ce bonheur primitif. « Quand s'épanouit la fleur du chardon, que la cigale babillarde, assise sur un buisson et agitant ses ailes, répète son refrain perçant, dans la saison du laborieux été, alors que les chèvres sont très grasses et le vin délicieux, cherche donc l'ombre d'un rocher, emporte le vin de Byblos, le gâteau de fromage et le lait des chèvres. Assis au frais, repu à souhait, savoure le vin noir, le visage tourné du côté du zéphyr au souffle puissant, et sur les bords d'une source aux flots intarissables et limpides ».

Le diapason était changé. Aristote, content d'affirmer que Dieu ne connaît pas le monde, reprenait cette observation de la nature vivante instituée naguère par Thalès et les Ioniens. Tous les arts, la poesie dramatique, recherchaient la séduction de la forme, la peinture de la passion. Après Praxitèle, Apelles, et cet autre peintre, Protogène, qui peignait des *Faunes au repos*. Après l'ordre dorique, d'une sobriété métaphysique, voici la floraison de l'ordre ionique, delicat, ciselé comme une parure de femme ; après le Parthénon, l'Erechtéion et le Temple de *la Victoire Aptère*. Euripide avait jadis exposé sur la scène la violence des passions de l'amour : Ménandre en montrera les douceurs et les exquises tristesses.

C'est une autre Grèce, mais c'est toujours l'es-

prit hellénique, fait de mesure, de rythme et de grâce. Vers la fin du siècle, après Alexandre, dans la lassitude de la vie publique privée de liberté, on entendit la parole d'un sage qui sut trouver la formule philosophique de cette ère finissante. La doctrine tout entière d'Epicure tend à un problème unique : la recherche du bonheur. A la secte des cyrénaïques et des cyniques qui offrait à l'homme la jouissance effrénée des sens, Epicure répondait par sa belle théorie du *plaisir en repos*, de *l'ataraxie*, état d'âme où domine la pensée, et que réjouit une volupté permanente et tranquille, comme un demi-sommeil que ne trouble jamais l'aiguillon du désir, l'ennui de l'effort, l'amertume du regret. Dans le petit jardin d'Epicure, au fond d'un faubourg d'Athènes, on voyait sans doute, ombragées par les lauriers-roses, les figures praxitéliennes, Eros et le satyre *illustre*. Figures d'argile, car le maître était pauvre.

Mythologie de la Grèce antique (1)

I

Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté ;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre ;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Passons sur Echo, sur Narcisse, « nobles fictions ».

La mythologie de Boileau vaut sa physique. Malheureusement, cette mythologie est encore aujourd'hui un fonds de connaissances dont beaucoup de personnes se déclarent satisfaites. M. Decharme a la très juste prétention de répandre, sur l'histoire et le caractère des religions grecques, quelques idées précises : il ne sait peut-être pas lui-même à quel point son livre était nécessaire non-seulement pour les gens du monde, qui le jugeront un peu volumineux et d'une lecture de beaucoup d'heures, mais pour les maîtres et maîtresses de la jeunesse. Je ne parle point de l'Uni-

(1) Par M. Paul Decharme, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Nancy, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. Paris, Garnier frères, 1879.
La République française, 11 février 1879.

versité, dont les professeurs savent depuis longtemps, d'une façon générale, ce qu'il faut penser des dieux helléniques, de leurs origines et de leurs aventures. Mais ailleurs, et particulièrement dans les séminaires de jeunes filles, quelles notions extravagantes, qui ne valent même pas l'inoffensive platitude de la théorie de Boileau ! Je voudrais que M. Decharme pût tirer de son propre ouvrage un manuel abrégé, *ad usum Delphini,* qui deviendrait très vite classique d'abord pour nos collèges, puis pour l'éducation de la jeunesse française. Car je crains fort que son livre, en sa forme présente, ne soit pas recherché avec beaucoup plus d'ardeur par nos écoliers et nos écolières que les travaux, d'aspect plus sévère et d'une science moins aimable, auxquels il succède. Il faut bien l'avouer : en dehors des savants et des lettrés règne sur la mythologie antique un préjugé tenace, nourri d'ignorance profonde et de scrupule religieux. C'est ce préjugé auquel M. Decharme essaye d'abord de répondre dans son excellente *introduction.* Il est clair que, pour les gens mal informés, les fables grecques, dépouillées de leur grâce poétique et considérées dans leur fond moral, doivent paraître ou d'une déraison étonnante ou d'une révoltante immoralité.

Le génie grec, qui partout ailleurs a eu des vues si sûres et si nobles, qui a inventé la vérité dans les sciences morales et la beauté dans l'art, n'a-t-il pas été, dans le domaine des idées religieuses, le jouet des plus folles illusions ? Il ne prête pas seulement à la divinité la figure de l'homme, ses passions, ses faiblesses, mais le crime et l'infamie.

Aberration apparente qui déconcerte. « Quelques personnes, il est vrai, croient avoir trouvé la solution de cette difficulté. A les entendre, la triste plaie de la mythologie ne vaut pas la peine d'être sondée ; elle ne peut inspirer que le dégoût et faire prendre en pitié l'aveuglement où est resté plongé, quant à la religion, un peuple éclairé en tout le reste, mais qui a eu le malheur de vivre avant les bienfaits d'une révélation divine ». Cette explication, qui est encore fort répandue, ne saurait satisfaire la critique. Elle se heurte en effet et échoue sur un fait très considérable dans le développement du génie hellénique : la noblesse et la perpétuité du sentiment religieux, qui commence bien avant les premières écoles de philosophie et les premiers sages, qui se maintient en s'élevant toujours à travers les siècles, chez les métaphysiciens, les artistes, les poètes, les moralistes, et dans le déclin des mœurs politiques et des croyances positives, quand le Grec, émancipé par la dialectique de ses maîtres, se rit des vieux Olympiens, demeure jusqu'à la fin comme la parure dernière de l'hellénisme. Fixez, si vous le voulez, comme les deux termes extrêmes de l'histoire intellectuelle et religieuse de la Grèce, Homère et Epictète. Les homérides, en même temps qu'ils chantent les amours fort irrégulières de Zeus, manifestent sans cesse cette notion très haute que Zeus est le Dieu souverain, maître tout-puissant du monde, père de la race humaine sur laquelle il a sans cesse l'œil ouvert, Dieu de justice, qui récompense et châtie, dispensateur des maux et des biens, vers lequel se tourne, en

priant, avec espérance et joie, l'espèce humaine. L'œil de Zeus, dit Hésiode, voit tout, connaît tout. Mais cette omniscience et cette omniprésence de Zeus assure l'action infaillible du droit éternel. Quand Zeus soulève sa balance aux plateaux d'or, c'est l'auguste loi divine qui entre en action. Les mêmes idées religieuses, traversant les écoles philosophiques les plus contradictoires, et le scepticisme que ces contradictions affermissent chaque jour davantage, reparaîtront au *Manuel* d'Epictète, un stoïque, que les fables d'Homère faisaient sourire. « Sache, dit-il, que le fond de la piété envers les dieux, c'est d'en juger sainement, de penser qu'ils existent et qu'ils gouvernent l'univers avec sagesse et avec justice, et, en conséquence, de te donner le rôle de leur obéir, de leur céder et de les suivre en tout ce qui t'arrive, dans la pensée que c'est arrangé pour le mieux. Ainsi, tu ne t'en prendras jamais aux dieux et tu ne te plaindras pas d'en être négligé ». Il n'y eut pas, dans la poésie grecque, de sentiment plus présent ni plus profond que celui de la faiblesse humaine et de la domination qu'exercent sur l'homme les puissances célestes, qui protègent et vengent la loi morale. Quand les Grecs cessent de parler leur langue mythologique, la conception qu'ils ont de la divinité, de ses droits sur nous, de nos devoirs envers elle, ne diffèrent pas essentiellement des vues chrétiennes. C'est ainsi que, chez eux, la mythologie et la religion, bien qu'elles aient vécu ensemble, sont, en réalité, deux choses distinctes, souvent contraires l'une à l'autre, et qui doivent être considérées à part l'une de l'autre.

II

D'où viennent donc ces fables religieuses qui n'ont pas toujours été d'accord avec le sens religieux de la Grèce? A quel moment, sous quelle forme originelle, avec quelle signification primitive ont apparu les premiers mythes ?

Le problème a préoccupé les Grecs eux-mêmes, dès le temps où Xénophane déclarait que « Dieu est un, le plus grand de tous les êtres, ne ressemblant aux hommes ni quant à la forme, ni quant à la pensée ». Platon conduisait aux frontières de sa République, couronnés de fleurs, mais impitoyablement exilés, Homère et tous les poètes qui avaient mal parlé des dieux en leur prêtant les passions humaines, Euripide traitait les traditions mythologiques de « misérables histoires de poètes » et affirmait que « si les dieux font quelque chose de mal, ce ne sont pas des dieux ». L'esprit de critique des anciens, une fois mis en éveil par le bon sens et l'ironie des sages, s'appliqua assidûment à l'explication des origines religieuses. Pour les uns, les mythes ne sont que l'enveloppe allégorique des plus anciennes connaissances physiques : les dieux sont les vents, l'eau, la terre, le soleil, les astres ; selon Métrodore, les aventures divines représentent les diverses combinaisons des éléments au sein de la nature. L'école stoïcienne adopta cette hérésie. Pour les autres, qui considèrent surtout la religion comme un frein opposé aux convoitises humaines et comme une institution sociale excellente pour la paix publique,

les vieilles fables ont été imaginées par les plus anciens législateurs, afin de frapper le vulgaire d'une terreur salutaire, — *initium sapientiæ timor Domini*, — et de mettre l'ordre moral dans la société.

Cette explication, moins forte que la première, a reparu, appliquée au christianisme et à toutes les religions, au dix-huitième siècle. On sait qu'aujourd'hui encore, beaucoup d'hommes graves, absolument sceptiques, mais dont l'esprit est plongé dans l'effarement, et qui n'ont, d'ailleurs, aucune notion claire du christianisme et de son originalité d'apostolat, professent doctement la théorie du prêtre-gendarme. Je ne connais pas, dans le désordre des notions supérieures où s'agitent au temps présent un si grand nombre de personnes, d'idée plus outrageante pour l'Evangile et qui soit plus contraire au grand christianisme, qu'on le prenne dans Saint Paul, dans Saint François d'Assise, dans Saint Vincent de Paul, plus contraire même à la notion authentique de l'Eglise, telle que l'ont fondée les Conciles, les Pères, les Docteurs et des Papes de génie. Si la chrétienté a formé longtemps un troupeau immense et docile, c'est que le berger portait une simple houlette. Mais, chaque fois qu'il a tenté de changer son bâton pastoral pour une arme offensive et aiguë, bon nombre de brebis ont pris la clef des champs et ne sont jamais plus rentrées au bercail.

Les philosophes anciens, qui expliquaient par une nécessité de police les fictions mythologiques, n'étaient point embarrassés par les mauvaises passions et les scélératesses des Olympiens. Ce sont,

disaient-ils, inventions de poètes à l'âme corrompue. Evhémère et ses disciples se tirèrent de la difficulté plus facilement encore. Ce géographe, que Cassandre avait chargé d'un voyage d'exploration dans la mer Rouge et sur les côtes méridionales de l'Asie, raconta que, dans l'Océan Indien, il avait abordé à une île où étaient des inscriptions fort édifiantes pour la solution du problème que tant de bonnes âmes scrutaient, l'origine de la religion et des dieux. Ceux-ci, d'après ces monuments singuliers, n'étaient dieux que de nom, mais, en réalité, ils avaient été, en des siècles fort reculés, princes, législateurs, philosophes ou guerriers renommés ; après leur mort, les hommes reconnaissants leur avaient décerné l'apothéose. Ainsi, la mythologie, ramenée à l'histoire, n'était plus qu'un chapitre héroïque, et le premier par la date, des annales de la Grèce. On sait que, même dans les temps modernes, l'évhémérisme, qui est commode pour l'ignorance et la paresse de l'esprit, a eu encore des partisans, même de véritables savants, des érudits distingués de l'Ecole française : Clavier, Sainte-Croix, Raoul Rochette l'ont adopté. L'exégèse biblique a encore gâté la question.

Celui-ci, l'orientaliste Bochart, veut retrouver dans Homère des réminiscences de l'Ancien Testament, Noë dans Saturne, et les trois fils du patriarche dans Jupiter, Neptune et Pluton.

Ceux-là, Vossius, Huet, le bon évêque d'Avranches, et tous ceux qui s'obstinaient à refuser à l'esprit humain le pouvoir de s'élever, sans révélation ni miracle, à quelque conception noble, faisaient de Moïse le prototype des dieux et ne craignaient

même pas, pour l'honneur de la doctrine, de l'identifier avec Priape et Adonis : quant aux déesses, elles dérivaient toutes de sa sœur Miriam, ou de Zippora sa femme. Cette théorie n'a pas disparu ; un politique à l'âme généreuse, mais dont l'esprit n'est pas toujours critique, M. Gladstone, dans son livre sur Homère et l'âge homérique, soutient cette thèse que la mythologie grecque est une corruption de hautes et mystérieuses doctrines, révélées originairement par Dieu à l'humanité. Il croit même retrouver les éléments premiers de cette révélation, altérés, défigurés par les mythes helléniques : l'unité du Dieu suprême, la Trinité qui ne contredit point à cette unité, la sagesse divine, Providence du monde. l'attente d'un Rédempteur divin, la croyance aux puissances du mal, aux anges rebelles, au démon. L'esprit humain était né au sein de la pleine lumière : il s'est enfoncé dans les ténèbres, dans l'orgueil, dans la volupté, et a perdu de vue la pure révélation primitive.

Il faut ajouter que M. Gladstone a été à peu près la seule personne que ce rêve théologique ait enchantée.

III

Au commencement de ce siècle, Creuzer avait présenté, dans sa *Symbolique*, une interprétation de la religion grecque analogue à celle de M. Gladstone, mais d'une valeur autrement scientifique. Il croyait à un vaste système religieux, maître de l'Asie à une époque antérieure à toute histoire, très pure de doctrines, dont une caste

sacerdotale avait longtemps gardé le trésor, et qui, par les prêtres, aurait passé aux simples humains dans un langage figuré et sous une forme essentiellement symbolique. Avec le temps, les symboles s'étaient substitués aux idées métaphysiques ou morales, les signes avaient pris les places des choses signifiées, et les mythes, de plus en plus éloignés de leurs sources, avaient envahi la religion jusqu'à l'étouffer. Comme les néoplatoniciens d'Alexandrie avaient appliqué à l'explication des dogmes helléniques une méthode semblable d'exégèse, Creuzer, fort d'une vaste érudition, chercha naturellement dans les ouvrages théologiques et nébuleux de ces philosophes la preuve de ses hypothèses. Mais des critiques venues de bien des côtés, Voss, qui flairait en Creuzer une théorie théocratique ; Lebeck, un sceptique ; Ottfried Müller, un archéologue qui s'était pénétré de cette idée que la Grèce n'a dû que fort peu de chose à l'Orient ; enfin, le traducteur français de la *Symbolique,* M. Guigniaut, par ses notes et éclaircissements, attaquèrent de toutes parts et ruinèrent ce grand édifice de science germanique. Ottfried Müller fut, en ces nobles études, un créateur. Le premier, il sut comprendre et définir le véritable caractère des légendes divines de l'antiquité. Il y aperçut clairement le début très naïf et très simple de la conscience religieuse. « Le mythe lui apparut comme un acte inconscient et nécessaire par lequel l'esprit de l'homme, encore incapable d'abstraction, envisageait toutes choses sous une forme concrète et vivante ». La langue « cette mère féconde des dieux

et des héros », l'étude du culte, des institutions religieuses, des monuments figurés, des paysages originaux, des phénomènes naturels, des religions polythéistes autres que l'hellénisme, toutes ces sources d'informations devaient être, selon lui, abordées par le savant curieux de remonter aux origines de la mythologie grecque. Il ajouta l'exemple au précepte. C'est en Grèce qu'il devait mourir.

Une flèche aiguë d'Apollon le frappa au pied des roches empourprées du Parnasse, au bord de la source Castalie, qui rafraîchit ce petit couvent de Delphes où M. Decharme et moi, nous avons passé quelques heures heureuses. Il fut enseveli près d'Athènes, dans la terre sainte de Minerve, sur le rocher où Œdipe vint mourir près des grands platanes où bourdonnent toujours les abeilles, comme au temps de Sophocle.

IV

Les progrès extraordinaires de la philosophie, au commencement de ce siècle, devaient modifier encore les vues de la science sur les origines des mythes grecs. Quand on eut retrouvé dans le sanscrit la source, sinon première, du moins la plus haute des langues parlées par notre race aryenne, on jugea que le livre le plus ancien de cette famille primitive d'où étaient sortis tant de peuples, les *Védas*, devait contenir les linéaments originaux de toutes les conceptions religieuses qui, de l'Hymalaya, se développèrent, avec les migrations, jusqu'aux contrées scandinaves.

Or, dans les *Védas*, la religion est à son état le plus simple, le plus irréductible ; nulle trace, dans les hymnes, de symbole réfléchi ni d'allégorie préméditée. Elles expriment l'émotion naïve, profonde, enthousiaste de l'âme humaine mise en présence de la nature. L'Arya sent bien partout, au-dessus et autour de soi, l'action tantôt bienfaisante, tantôt funeste, d'une puissance mystérieuse, invisible, irrésistible, que manifestent l'ardeur et la lueur de la flamme et du soleil, le bruissement et la violence du vent, le grondement du tonnerre, la pluie rafraîchissante, le nuage qui recèle l'orage dans ses flancs. Ne pouvant ni figurer ni définir cette puissance, l'ancêtre asiatique d'Homère et de Phidias la décrit par ses effets et la nomme par ses aspects : de là mille épithètes dont la variété répond à l'inépuisable étonnement d'une race enfantine. Peu à peu, ces épithètes se fixent dans l'esprit des hommes, y prennent une personnalité de plus en plus vive ; le mythe est à l'état de formation : le dieu va naître du langage même de ses adorateurs, du cerveau de ses fidèles. *Nomina numina*. Les dieux sont des noms ; ils ont pour cause, selon M. Max Müller achevant la théorie d'Eugène Burnouf, « la maladie mythologique du langage ».

La mythologie devient ainsi une branche curieuse de la philologie, et, de même que la philologie comparée a retrouvé les éléments communs des langues indo-européennes, de même la mythologie comparée peut rechercher les *racines* de toutes les fictions sacrées dont l'inspiration première remonte à ces bégaiements de terreur et

d'amour, depuis tant de siècles évanouis sous le ciel rayonnant de l'Asie centrale.

Ce système, très séduisant parce qu'il promet de tout expliquer, dès qu'on a voulu l'appliquer dans toute sa rigueur, a laissé voir plus d'un côté faible.

Il compromettait gravement l'originalité du génie grec dans l'invention de son polythéisme ; mais cet inconvénient ne pouvait encore rien contre la méthode de la mythologie comparée. C'est la difficulté même de s'entendre non seulement sur l'origine étymologique des dieux grecs, sur le sens primitif de leurs noms et de leurs épithètes canoniques, mais sur le sens et le développement des mythes où ils interviennent, qui permet de lever quelques doutes sur la valeur de la théorie.

A chaque instant, des obscurités ou des contradictions ont arrêté les mythologues en présence des fables helléniques, et même dans l'explication des expressions véridiques. Ainsi, *Saranyû*, d'où viendrait le mot grec *Erinnys*, signifie, selon Max Müller, la lumière qui court dans le ciel, c'est-à-dire l'aurore ; selon Adalbert Kuhn, au contraire, la sombre nuée d'orage qui, au commencement de toutes choses, planait dans l'infini. En réalité, grâce aux difficultés du texte du *Véda*, l'ensemble de cette religion primitive et, par conséquent, des mythes originaires de la Grèce que l'on y rattachait, dépendait d'une conception *a priori* que les savants devaient se former d'abord sur le sens général du naturalisme religieux des premiers Aryas. Pour M. Max Müller, l'impression dominante, qui a engendré la religion, est celle de

l'harmonie, de la régularité, de la paix bienfaisante de la nature ; pour Kuhn, au contraire, c'est la violence, l'apparition impétueuse des phénomènes dangereux, l'orage, la tempête, qui a éveillé d'abord la profonde émotion religieuse. De si grandes incertitudes ne sont pas faites pour jeter une lumière bien vive sur les obscurités philologiques qui embarrassent les mythologues lorsqu'ils analysent et pèsent dans leurs balances de brouillard les *nomina* et les *numina* helléniques.

V

M. Decharme est revenu à l'école d'Ottfried Müller, tout en profitant beaucoup des doctrines de Max Müller. Il est particulièrement préoccupé, car en lui domine l'helléniste, de l'originalité des mythes grecs, et insiste sur cette notion qu'en Grèce, comme dans l'Inde, le divin s'est révélé directement à l'âme de l'homme : cette révélation, éveillant en elle mille sentiments d'étonnement, de joie ou de terreur, a donné naissance aux légendes populaires qui ont été le premier fonds de la mythologie. La nature s'est présentée à la vue et à l'imagination des vieux Grecs, d'une façon toute *démoniaque*. Les noms et les épithètes n'ont pas été antérieurs aux croyances ; ils sont venus en même temps qu'elles sur les lèvres des premiers fidèles. Les racines de ces mots peuvent être védiques. Ce fait confirme l'unité ou la parenté de la *race*, mais n'établit pas nécessairement la filiation en ligne directe des mythes. Comme ils

voyaient la nature toujours active, immortelle en face de l'homme mortel, le dominant et l'écrasant de ses forces impitoyables, les Grecs supposèrent que tous ces phénomènes n'étaient autre chose que les actes d'êtres merveilleux, bien supérieurs en puissance à leur misérable humanité. « Ces dieux sont libres, passionnés, souvent méchants ; leur action est toute individuelle, parfois capricieuse et désordonnée ; nous sommes encore fort loin de l'idée de loi — le mythe de Jupiter excepté — que plus tard les philosophes découvriront dans la nature et finiront même par apercevoir avec quelque complaisance dans le polythéisme ».

Ce peuple jeune, épris de la beauté dont la nature lui présentait de toutes parts l'image riante, ce peuple d'un sang si pur et de formes si nobles, qui a créé la plus belle statuaire, donna à ses dieux la forme humaine en même temps que l'intelligence et les passions humaines. Cette conception n'est point, après tout, si choquante, et les modernes auraient mauvaise grâce à être, sur ce point, trop sévères à l'égard des Hellènes.

N'oublions pas que les corps divins sont immortels, d'un charme infini, se nourrissent d'un aliment ineffable, l'ambroisie, breuvage d'éternité, et qu'ils agissent, non comme des choses terrestres et pesantes, mais avec l'élan sublime des esprits : d'un bond, et par l'effet de leur volonté, ils vont du ciel à la terre ; en trois pas ils franchissent les limites du monde ; leurs pieds reposent sur les plus hautes montagnes comme sur un escabeau.

Scabellum pedum tuorum. Par la pensée, ils sont partout, et l'homme, qui ne peut échapper

ni à leur regard, ni à leur justice, marche toujours dans leur ombre.

J'ai voulu montrer la méthode et l'inspiration générale du plus récent historien des dieux grecs. Le livre lui-même, qui témoigne d'une grande science et d'un talent remarquable d'écrivain, est plus intéressant que beaucoup de romans. Après tout, les historiens de Zeus, d'Eros, de Hermès, de Poseidon, n'appartiennent pas moins au trésor intellectuel de notre race que les aventures de la Table-Ronde.

IV

La Grèce d'aujourd'hui

La Grèce et les Grecs (1)

I

Le nom du vieil amiral Canaris, qui vient de reprendre la direction du cabinet d'Athènes, a dû réveiller en Europe le souvenir de l'ancienne question d'Orient, telle qu'on l'entendait au temps déjà lointain de Chateaubriand, de lord Byron et du général Fabvier. Alors, en effet, c'était la cause seule des Grecs que l'on embrassait avec ardeur ; les hommes d'Etat étaient d'accord avec les poètes pour arracher au servage ottoman la race dont les ancêtres ont fondé notre civilisation ; on ne s'inquiétait guère des Slaves, qui n'avaient dans leur médiocre passé aucun titre à la reconnaissance du monde. Aujourd'hui tout est changé : le tour des Slaves est venu, et c'est justice ; mais la grande diplomatie semble trop oublier les Grecs, comme si tout était réglé du côté de ces derniers définitivement, comme s'ils ne peuplaient pas encore des provinces et des îles soumises au Sultan. Il y a deux cent mille Grecs à Constantinople et sur le Bosphore. Il y en a soixante mille à Smyrne. Or, si la guerre actuelle, entreprise dans l'intérêt du panslavisme, ne doit avoir d'autre conclusion

(1) *République française*, 10 juillet 1877.

qu'une réforme sincère et profonde du régime admininistratif des Turcs, rien ne sera fait tant que les populations helléniques n'auront pas obtenu des avantages égaux pour le moins à ceux des Bulgares ; et si les Turcs, vaincus, dépossédés, sont refoulés en Asie, tout sera à recommencer tant que les Grecs de l'Anatolie et de l'Archipel ne seront point préservés d'une manière absolument efficace contre les rancunes impitoyables de leurs maîtres. Ce point du problème que la Russie a décidé de résoudre est fort délicat.

L'Europe pourra brusquement se trouver en présence d'une nouvelle question d'Orient dont le foyer ne sera plus ni Bucharest, ni Belgrade, ni Andrinople, ni Constantinople, mais Smyrne, Rhodes, Beyrouth, Jérusalem. Je ne parle pas de la Crète, poste trop important en face de l'isthme de Suez, que quelque puissance aussi politique que chrétienne saura bien sauver à son profit des représailles de l'islam. Mais enfin il faudra reprendre la broderie de Pénélope.

Si la politique a négligé les Grecs, qu'elle a feint de croire satisfaits de l'autonomie d'un fort petit royaume, la curiosité des voyageurs et des lettrés n'a pas moins, depuis une trentaine d'années, délaissé la Grèce. En réalité, personne aujourd'hui ne fait plus le voyage de Grèce. On touche à Athènes au retour de Constantinople, de Smyrne ou du Caire ; l'Acropole — *les démolitions,* disait un brave sergent de marine que l'on avait chargé d'y promener les mousses de la station — n'est plus qu'un objet d'art, le plus précieux sans doute, du Levant, que l'on contemple

par scrupule de conscience, et pour lequel on veut bien séjourner trois jours, entre deux bateaux, dans la ville de Périclès. Bien rares sont les touristes qui sacrifient une semaine à Mégare, à Corinthe, Némée, Mycènes, Argos et Nauplie. Les pensionnaires de l'Ecole française seuls poussent jusqu'à Sparte et Olympie ; je crois même qu'ils ont oublié le chemin du Parnasse et ne montent plus à Delphes, la ville sainte de l'hellénisme, le site le plus noble du golfe de Lépante. J'ai vu le temps où l'on gravissait la glorieuse montagne avec une sorte de piété archéologique ; on allait y visiter les fouilles de Wescher et de Foucart, ce grand registre de pierre inscrit sur les soubassements du temple d'Apollon, où les anciens ont gravé les actes de leur état civil et les témoignages de leur vie religieuse. Au-dessus de Delphes, où chante toujours la source Castalie, on s'élevait, par le sentier rocheux que décrivit Pausanias, le long des grandes roches Phaedriades, que semble avoir pénétrées la pourpre de l'aurore, jusqu'aux plateaux supérieurs plantés de pins énormes, couverts de pâturages alpestres ; on s'arrêtait à l'autre Corycien, sanctuaire primitif du dieu, en face la double cîme neigeuse du Parnasse. C'était une impiété de rappeler alors, même tout bas, le vers de Despréaux :

C'est en vain qu'au Parnasse....

De là-haut, quel horizon ! les monts de Phocide, les plaines grises de Béotie, la mer bleue comme un lac, l'Arcadie dont les montagnes semblent revêtues de voiles de deuil, Sicyone couronnée de

vignes, Corinthe avec sa citadelle inviolable, le Cyllène, berceau de Mercure, les Aoraniens d'où coule le Styx, et qui gardent le vestibule du royaume des morts. La difficulté de voyager dans un pays dépourvu de routes et d'hôtelleries vient sans doute en aide au préjugé obstiné des Occidentaux sur la Grèce. C'est, dit-on, une contrée fort belle par l'architecture de ses montagnes et le profil de ses promontoires, mais aride, brûlée, poudreuse, une Arabie sans eau ni arbres, toute en rochers, où l'on ne rencontre d'autre rafraîchissement que l'ombre étroite de quelque rare colonne dorique debout dans le désert morne. « Votre Grèce, disait le spirituel Victor Schnetz, pour qui la campagne de Rome seule avait des charmes, je la vois d'ici : du jaune de Naples, de la terre de Sienne et du bleu d'outremer ». Ces trois couleurs dominent en effet dans le tableau de l'Attique, vue d'Athènes ; mais l'aimable peintre oubliait d'ajouter à sa palette la lumière céleste, la lumière de Claude :

Placatumque nitet diffuso lumine cœlum

C'est là, sur cette plaine desséchée où les oliviers du Céphise, les vignes de l'Ilissus ne donnent même pas l'illusion de la verdure, sur le marbre nu de ces montagnes aux vives arêtes, aux cassures profondes, sur ces ruines, vestiges des œuvres les plus parfaites que les hommes aient produites ; c'est là que la lumière ruisselle à flots, blanche, sereine au milieu du jour, et, vers le soir, éclatante et joyeuse, à l'heure où Salamine se revêt d'un voile d'or, où l'Hymette prend les teintes dé-

licates de la fleur du pêcher, où le Pentélique est violet, où l'Acropole, sanctuaire des dieux vaincus, rayonne comme un autel. Les hommes des temps héroïques pleuraient, en mourant, la lumière du ciel ; ils pleuraient aussi les sources d'eau vive et les fleuves paternels. « On chemine à pied sec dans le lit des rivières », vous diront les touristes qui ont vu l'Ilissus au mois de septembre et s'étonnent que Socrate ait pu s'y promener les pieds dans l'eau, avec ses élèves, et se soit assis sur le bord, dans l'herbe odorante, à l'ombre d'un platane. Mais les touristes ne vont point jusqu'à Céphise, qui coule toujours aussi abondant qu'au temps de Sophocle, et parlez-leur de l'Alphée, du Pamisus, de la Néda, de l'Eurotas, de l'Erymanthe, du Ladon !

Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature ! chantait André Chénier. Je sais bien qu'il en coûte de partir sur un cheval maigre, portant en croupe son lit, et n'étant pas sûr de déjeuner tous les jours, pour la verdoyante Elide et la sauvage Arcadie, pour Phigalie, d'où l'on voit l'Ithôme s'élever, disait Chateaubriand, comme un vase d'azur sur la Messénie, pour l'austère Taygète où Virgile voyait en rêve danser les filles de Sparte, et où vit encore, dans les décombres de Mistra, le souvenir de la France féodale de Villehardouin.

Non licet omnibus adire Corinthum.

Mais personne, je crois, n'éprouvera jamais, en parcourant ces régions lumineuses, l'amer désenchantement des bonnes gens qui, après avoir escaladé à travers le brouillard, le long des précipices,

les jambes dans la neige, quelque énorme montagne de la Suisse, parvenus au sommet, se trouvent, comme Jupiter en ses heures de fantaisie voluptueuse, ensevelis dans un nuage.

II

Ici, la race n'est pas moins intéressante à observer que la nature. On ne peut pas dire que, depuis vingt-cinq ans, les Grecs aient été les enfants gâtés de l'opinion publique, particulièrement en France. Deux livres, écrits par l'un de nos plus spirituels compatriotes, ont présenté d'eux un portrait peu flatteur, sur lequel je voudrais d'abord m'expliquer. Ce portrait est exact en presque tous ses traits, quoique les plus belles lignes y soient recouvertes d'ombre et que les accidents fâcheux reçoivent toute la lumière. Mais, chose singulière ! bien que ressemblant par le détail, il produit par l'ensemble une impression fausse, et qui n'est pas équitable. Comme en toute description morale qui procède par l'anecdote, on y reconnaît des individus ; mais ce n'est point là la physionomie vraie de la nation. Tel travers d'esprit, qui, observé isolément, semble déplaisant ou ridicule, répond souvent à une qualité de la race entière. Au lendemain de la facile révolution qui, en 1862, précipita le roi Othon, un publiciste d'Athènes divertit les personnes raisonnables par un manifeste où il disait entre autres choses : « Une ère nouvelle commence pour l'humanité ; la révolution d'octobre a renouvelé l'œuvre accomplie par la France en 1789 ». Et il ajoutait (car il était en même

temps étudiant en médecine et dirigeait une revue scientifique) : « Dès aujourd'hui, les sciences naturelles vont prendre tout leur essor ; la Grèce redevient le foyer intellectuel du monde ».

A cette même époque, qui n'eut de remarquable qu'une anarchie parfaite, les enfants, partagés en camps ennemis, jouaient à la fronde sur les collines voisines de l'Acropole ; du matin au soir, les pierres sifflaient désagréablement aux oreilles des promeneurs. « Pourquoi ce jeu absurde ? » demandai-je un jour à un jeune savetier fier et déguenillé. « Nous imitons nos pères », me répondit-il avec emphase. Transformez cette infatuation puérile en un sentiment populaire et national, et vous comprendrez le mouvement héroïque de la guerre de l'indépendance. Bien des défauts qu'une histoire désastreuse a imposés à ce peuple, une certaine défaillance de sens moral, l'âpreté au gain, la notion du juste trop souvent troublée, un médiocre respect pour la discipline, toutes imperfections qui froissent l'Européen, ont leurs causes dans une oppression séculaire. La domination musulmane n'a jamais favorisé ces vertus délicates qui font le charme et la sûreté du commerce des hommes civilisés. De longues misères ont aiguisé encore chez les Grecs cet esprit de sophisme, si cher à leurs ancêtres, si utile aux opprimés pour contenter leurs passions et leurs caprices.

Après tout, je ne crois pas que l'on puisse leur reprocher un seul vice de caractère qui ne soit pour le moins tout aussi apparent chez les autres familles chrétiennes de l'Orient, les peuples slaves

et les Arméniens. En revanche, ils ont deux qualités éminentes, qui sont les traits les plus saillants de leur originalité morale, et leur assurent dans un avenir peut-être prochain la primauté politique sur ces régions où leurs pères avaient établi une civilisation si féconde, et que les Turcs ont rendues à la barbarie.

La première de ces qualités est l'amour et l'orgueil de leur patrie, sentiment assez complexe pour lequel ils embrassent à la fois le petit pays que Kanaris, Odysseus, Mavromichalis, Botzaris et Capo d'Istria, aidés des philhellènes et d'une partie de l'Europe, arrachèrent aux Ottomans, et l'hellénisme tout entier, toutes les îles, toutes les villes, toutes les provinces de langue grecque, la Crète, Rhodes, Constantinople, Smyrne, les côtes de l'Anatolie. Sur ce point, ils sont bien supérieurs aux anciens qui périrent par la rivalité des cités, étaient Athéniens, Spartiates, Thébains, et ne se sentaient Grecs que dans leur dédain superbe pour les barbares, c'est-à-dire pour le reste du monde. Les Hellènes contemporains ont ainsi un trait de ressemblance avec les Italiens de nos jours. Ceux-ci, dont les pères ont perdu la péninsule par l'excès du régime communal, possèdent enfin cette unité nationale que Machiavel le premier avait entrevue : ils s'y tiendront, quoi qu'en disent quelques rêveurs dépourvus d'informations précises, qui s'obstinent à espérer un retour au passé pour un peuple parvenu en si peu d'années à la pleine maturité politique. L'unité de l'hellénisme a toujours été, depuis quarante ans, l'ambition des Grecs. C'est la *grande idée*, la reconsti-

tution de la famille hellénique, la reprise de son domaine, et, par-dessus tout, la rentrée triomphale dans Byzance, et le symbole de Nicée éclatant de nouveau sous la coupole de Sainte-Sophie. Ils affirment que le 1er juillet, au lever du soleil, on vit du haut de l'Hymète le dôme de Constantinople. Ils soupirent après les rives du Bosphore comme les croisés du douzième siècle après les murs de Jérusalem. En 1854, Othon Ier, qui n'était point belliqueux, entraîné par l'enthousiasme de ses sujets, se fit préparer un costume d'empereur byzantin ; la grande idée semblait sur le point d'être réalisée ; mais l'occupation française dissipa ce beau songe, Othon ne revêtit point la dalmatique, ne se couronna point de la tiare des Paléologues. Les Grecs sont patients, comme le sont les hommes qui s'enchantent volontiers de la parole ; ils attendent que vienne leur heure, tout en faisant des discours. Une idée fixe, poursuivie avec l'entêtement de l'amour, est, en politique, une force incomparable. D'ailleurs, l'exemple des Italiens est fait pour les encourager. Pour le moment, ils glissent quelques cartouches dans la giberne de leurs soldats, s'agitent sans trop se hâter et méditent peut-être sur une fable intéressante, qui n'est point dans Esope : Raton tirant pour Bertrand les marrons du feu.

Le souvenir du passé soutient les généreuses espérances : ils voient dans ce qu'ils ont été naguère un gage et un titre pour ce qu'ils souhaitent d'être de nouveau un jour. L'esclave grec qui, dans le *Don Juan* de Byron, chante devant Juan et Haydée l'ode des *Iles de la Grèce,* rougit de honte en

rappelant Marathon : les Hellènes du temps présent, devenus libres, relèvent fièrement le front en parlant de leurs ancêtres ; ceux qui appartiennent aux provinces de l'empire turc, s'ils ont quelque culture d'esprit, se réfugient dans cette vieille histoire comme dans une patrie idéale. Ils vénèrent l'antiquité, et, dès qu'il s'agit de fonder quelque institution savante, d'aider à quelque recherche archéologique, ils ouvrent largement leur bourse. Que l'on parcoure les noms des personnes associées pour l'encouragement des études grecques en France, on y trouvera tous les Grecs distingués, les hommes politiques, tels que M. Delyannis, M. Zaïmis, M. Rangabé ; les chefs de l'Eglise orthodoxe, Gerasimos, métropolitain de Chalcédoine ; Glycas, évêque d'Imbros ; le gymnase de Janina, les Mavrocordato, les professeurs d'Athènes, les négociants dont le nom est européen, les Rodocanaki, les Zaphiropoulo, les Zariphi de Marseille, les Zographos de Constantinople, et jusqu'au nom de tel étudiant, venu de Smyrne à Montpellier pour y apprendre la médecine. Quant à la petite patrie du royaume hellénique, les Grecs du dehors, ces marchands ou ces banquiers de Londres, de Marseille, de Trieste, d'Alexandrie, de Vienne, d'Odessa, du Phanar, l'entourent d'une sollicitude filiale : toutes les œuvres utiles, université, musées, école polytechnique, collèges, hôpitaux, bourses d'étudiants, fouilles d'antiquaires, sont le fruit de leur générosité. Depuis quelques années même, beaucoup d'entre eux, une fois fortune faite, reviennent à Athènes et s'y élèvent de riches maisons de marbre

pentélique dans le quartier du palais royal et sur le penchant du Lycabette. Cette ville qui, il y a cinquante ans, n'était qu'un village en ruines, est ainsi devenue, grâce à la libéralité des Grecs du monde entier, l'une des plus peuplées, et de beaucoup la plus lettrée, la plus vivante et la plus aimable de l'Orient.

Elle est déjà, en effet, une ville savante, la vraie capitale d'une nation, où le goût de l'instruction, la curiosité de la science sont toujours dignes des traditions antiques. C'est là le second des traits remarquables du caractère des Hellènes. Là-bas tous les enfants, même dans le plus misérable hameau de la Morée, apprennent à lire et à écrire. Le grec des livres liturgiques est pour eux presque une langue vivante, qui leur permet de comprendre les passages les plus simples des anciens écrivains. Un jour, dans un village de Laconie, je priai un enfant qui se rendait à l'école de me montrer ses livres. J'ouvris l'un d'eux au hasard : c'était une anthologie d'après Xénophon ; je tombai sur une belle page, toute parfumée du miel de l'*abeille attique*. On sait que les étudiants pauvres se louent, à Athènes, comme domestiques, afin de suivre les cours de l'Université. Beaucoup d'entre eux habitent, sur le Lycabette, des chaumières pareilles à des étables. Il n'en est guère qui n'entendent le français. Quelques-uns, aidés par leurs compatriotes, étudient à Paris, à Naples, à Pise, ou dans les écoles de l'Allemagne. J'ai vu, dans le bourg d'Andritzéna, en Elide, un médecin, élève de la Faculté de Paris, dont les fils et les filles parlaient le français ; sa maison était

pauvre, mais bien hospitalière, et remplie de livres excellents. L'éducation des filles n'est pas moins soignée que celle des jeunes gens. Athènes possède un lycée féminin, l'*Arsakion,* où quatorze cents jeunes filles reçoivent un enseignement secondaire admirable : grec ancien, langues vivantes, histoire, géographie, sciences naturelles, dessin, économie domestique, arts d'agrément, travaux de femmes. L'Université, le *Panhellenion,* a l'organisation et le mouvement de celles de l'Allemagne. Les étudiants s'y rendent de tous les points de la Méditerranée, de la mer Noire, de l'empire turc, des provinces danubiennes. Le *Polytechnion* forme des ingénieurs et des industriels : il faut souhaiter que ce pays s'efforce de former aussi des agriculteurs. S'il y avait aux champs plus de propriétaires, grands et petits, honorant la *Terre nourrice,* la grande déesse des vieux âges, il y aurait à la ville moins de *politiciens*, de candidats aux fonctions de l'Etat, trop peu nombreuses pour tant d'ambitions remuantes ; la fortune de la Grèce serait assurée.

III

Quand on esquisse l'image d'un peuple contemporain, il n'est pas possible de négliger sa foi religieuse et l'état de son Eglise. Depuis cinq ou six ans, le christianisme est entré dans une crise extraordinaire dont le contrecoup a sur la politique et sur la vie morale des nations européennes l'effet le plus grave ; les aveugles seuls ne veulent point voir que la question religieuse est la trame même sur laquelle se brode chaque jour le dessin de

l'histoire présente. Seuls, les Grecs, comme les Russes, ne sont point engagés dans cette crise : depuis le schisme de Photius, ils vivent au sein d'une Eglise que le génie de Byzance a frappée de stérilité, qui se soutient par son immobilité même et qui, si elle a gardé la forme et l'esprit de la vieille communauté chrétienne du neuvième siècle, ne ressemble en rien à aucune des confessions de l'Occident. Tandis que le catholicisme se développait, se donnait de nouveaux organes, agrandissait le monachisme, modifiait sa politique, remaniait sa constitution, la communion byzantine demeurait inébranlable, muette et comme morte, semblable aux saintes images de ses sanctuaires dont aucune liberté de l'art n'a jamais changé les lignes hiératiques. Ce fut pour elle une cause d'infériorité et de médiocrité ; c'est aussi une cause de durée. Quand on ne fait point un seul pas, on ne risque point de chanceler. Elle n'a eu, en ces siècles ardents qui suivirent Grégoire VII, ni esprit d'apostolat, ni ferveur de charité, ni prétentions politiques, ni ambitions temporelles ; elle s'est renfermée dans un dogmatisme immuable, ne demandant aux conciences qu'une adhésion calme à la lettre sèche de la loi, se souciant peu du mysticisme, n'exigeant point le dévouement ni le sacrifice, indifférente à la noblesse du martyre. Elle a vu passer sans émotion les croisades, et dans ses rangs il ne s'est point levé de saint Bernard, elle a laissé ses moines basiliens dormir sur les sommets de l'Athos, tandis que saint François d'Assise soulevait par sa parole et l'exemple de sa vie le monachisme ; mais elle n'a point connu les trou-

bles de l'Eglise de Rome, aux prises avec l'orgueil et la foi indignée des moines ; elle n'a point eu de saint Dominique, mais elle n'a pas eu davantage d'Inquisition, et si son histoire a été sans grandeur, elle n'a point eu de moments tragiques. Ses fidèles, s'ils n'ont jamais senti l'élan irrésistible de l'amour, n'ont jamais non plus goûté aux joies amères de la révolte : elle n'a compté, depuis le jour de la séparation, ni saints ni hérétiques. Aujourd'hui, elle ne connaît, en réalité, ni fidèles enthousiastes, ni libres-penseurs inquiétants. Une paix profonde a toujours régné en elle et autour d'elle, la paix des nécropoles. Religion bienveillante, dépourvue d'idéalisme, toute pleine de petites pratiques, de génuflexions, d'attitudes idolâtriques : le prêtre n'est point prédicateur ; il n'a sur les âmes aucune action ; il se mêle familièrement à la vie de tous ; il est père de famille comme ses paroissiens ; il se rend dans leurs maisons, au prix d'une petite monnaie, pour les baptiser, les confesser, les marier. C'est ainsi que le clergé et la société laïque, loin de former deux groupes distincts, se confondent dans le troupeau des fidèles. L'évêque, qui est pris parmi les moines et n'a point de famille, n'apparaît guère, ne s'inquiète point de la société civile, de la politique de l'Etat, des affirmations ou des négations de la science ; il se contente de veiller légèrement sur ses couvents et ses *papas*. Un peu de simonie — on l'a vu par de récents scandales — ne l'effraie point. Il vit, comme son clergé, sans agitation, ni terreur, ni clameur : il n'a personne au-dessus de lui, que le synode national, composé

d'évêques ses confrères. Je ne crois pas que les évêques grecs écrivent des mandements. Ils aiment, d'ailleurs, sincèrement la patrie hellénique ; le premier martyre de l'indépendance fut Grégoire, patriarche de Constantinople.

Le même christianisme byzantin peut allumer, en Russie, un fanatisme farouche ; le paysan de la steppe, dont la passion religieuse s'exalte durant les longs jours de l'hiver, à la voix de ses popes, marche résolument à la guerre sainte. Mais la Grèce est une terre vieillie, et que ne visitent plus ces pieux enthousiasmes ; c'est le berceau du scepticisme, de l'observation critique : ajoutez que l'homme n'y sent jamais le besoin d'échapper, en fuyant du côté du ciel, à l'étreinte de la nature. Le Grec aime son clergé séculier, ses *papas*, bonnes gens qui ne le gênent guère ; il méprise ses moines, étrange société qui, en face d'un peuple actif et ardent à l'étude, étale sa paresse et sa prodigieuse ignorance. Les *moines ocieux* du *Pantagruel* sont bien dépassés par ces fainéants dont l'emploi unique est de chanter par cœur quelques offices chaque jour : car beaucoup d'entre eux ne savent pas lire. Leur sottise est sans pareille. A peine descendu de cheval, l'étranger est abordé par le *kaloyer*, le *bon vieillard* le plus docte du couvent ; il en reçoit coup sur coup les questions suivantes, qui se reproduiront invariablement dans toute la série des monastères : « Es-tu catholique romain ? Comment va le pape ? Et la reine d'Angleterre ? Tes prêtres disent-ils la *liturgie* (la messe) en latin ? Communies-tu sous les deux espèces ? Crois-tu au purgatoire ? Com-

ment va le sultan ? » Ne vous informez point de la bibliothèque : la clef ne s'en trouve jamais. Hélas ! leur cuisine n'est guère mieux montée. Ils ne sont point gourmands : frère Jean des Entommeures les écraserait de son dédain. Un vendredi, au *Megaspileon,* ce couvent extraordinaire d'Arcadie, établi dans les entrailles du rocher, où l'on chemine toujours avec une lampe ou un cierge, notre modeste dîner donna de bien cruelles tentations au frère Samuel — je n'ai point oublié son nom — moinillon fort crasseux, notre serviteur d'un jour. Un poulet étique y figurait, et, afin de ne pas scandaliser cette bonne âme, je lui fis comprendre que des voyageurs, en ces montagnes, n'allaient point sans dispenses régulières. Au dessert, que formait une assiette de pruneaux cuits, le moine n'y tenait plus : ses yeux brillaient comme des escarboucles ; je lui montrai l'assiette : il y plongea sa main, ramassa les pruneaux, puis frappé d'un scrupule théologique : « Au moins, il n'y a pas de viande là-dedans ? »

Ainsi, il n'y a pas, en réalité, pour les Hellènes, de question religieuse. L'Eglise, toute nationale, indépendante du synode de Moscou, n'entre jamais en conflit avec l'Etat ; le clergé, tolérant et médiocre, le monachisme, assoupi et indifférent aux choses du monde, n'entreprennent point de diriger et de gourmander les laïques. La guerre d'Orient précipite l'un contre l'autre deux fanatismes inflexibles ; elle est véritablement, pour les Turcs comme pour les Russes, une guerre sacrée. Les intérêts de la race hellénique sont, dans ce grand débat, purement politiques et temporels. C'est encore, de

la part de ces descendants du prudent Ulysse, un trait d'esprit. Le ciel appartiendra aux pacifiques et aux simples de cœur : la terre finit toujours par revenir aux gens d'esprit.

Les débuts d'un règne.

George Ier de Grèce (1)

Jamais les Rois n'ont été populaires à Paris comme à l'heure présente. On leur sait gré de leurs visites, on les salue avec respect, on les acclame avec enthousiasme. Et ce ne sont pas des rois en exil, dépossédés, épaves des révolutions, qui sont accueillis, avec une telle courtoisie, par la grande ville républicaine, mais des souverains en activité, assis — presque tous — sur des trônes solides. Le premier en date, cet été, de tous nos hôtes couronnés, un vieil ami de la France, citoyen de la bonne ville d'Aix-les-Bains, George Ier, roi de Grèce depuis trente-deux ans, a fondé une dynastie qui, affermie par d'illustres alliances, entourée de la sympathie de l'Europe, est plus assurée de l'avenir que telle ou telle puissance de plus ancienne race monarchique. J'ai toujours admiré le très remarquable sens politique de ce prince danois qui, venu tout jeune de si loin, placé au commandement d'un navire dont l'équipage et les officiers avaient perdu l'habitude d'obéir et le respect de la discipline, a su devenir, sans crise sérieuse, par sa loyauté, son bon sens et la dignité de sa vie, le maître constitutionnel non seulement

---

(1) *Journal des Débats*, 8 octobre 1895.

de son royaume, mais de tous les partis de son royaume. Et cependant, jamais règne n'avait eu des commencements plus incertains et de plus courtes espérances. Il dure encore et George Ier peut se promener tranquillement en Savoie et à Paris sans craindre, à son retour au Pyrée, la pénible surprise qu'y avait trouvée, à la fin de 1862, son prédécesseur Othon Ier de Bavière.

Celui-ci, un bien brave homme, mais lourd, ridicule, qui, sous sa fustanelle et sa veste brodée d'or, semblait un magnifique marchand de pastilles du sérail, avait eu deux malheurs : sa femme, d'abord, la reine Amélie, que les Grecs exécraient, sans trop savoir pourquoi, car elle était charitable ; puis le couple royal n'avait point d'enfant. A quoi bon garder un roi qui manque d'héritier ? s'étaient dit un beau soir les étudiants, les journalistes et quelques officiers avides d'avancement précipité. La Cour était justement en villégiature d'automne sur les côtes du Péloponèse. En un tour de main, dans Athènes insurgée, le gouvernement fut bousculé, le palais pillé, la République instituée à titre de régime provisoire. Quand Othon revint sur sa frégate, c'était fini. Il dut se réfugier, comme Napoléon, sur un navire anglais, qui se hâta de lever l'ancre pour Trieste. Aux représentants des puissances protectrices, France, Angleterre et Russie, montés à son bord pour lui faire leurs adieux, le pauvre sire n'avait demandé qu'une faveur : qu'on lui rendît bien vite, *viâ* Corfou, ses chemises blanches dont il avait un pressant besoin ; malheureusement, elles étaient déjà sur les épaules du peuple vainqueur.

Cette révolution avait été imprévue et rapide, telle que notre 24 février. Elle mettait aux prises, sans aucun frein, les partis entre lesquels l'infortuné Bavarois s'était vu sottement ballotter pendant trente ans.

Ces partis formaient alors un triple système, se dévoraient en quelque sorte, en trois arènes distinctes. D'abord, c'étaient les Autochtones contre les Phanariotes, les premiers pauvres, en général, se nourrissant d'olives, de fromage de chèvre, et se consolant de leurs perpétuels carêmes par le rêve glorieux de l'hellénisme local, la rentrée à Constantinople, la Pâque orthodoxe célébrée sous le dôme de Sainte-Sophie. Les Grecs du Phanar, banquiers, armateurs, diplomates, amis de l'ordre, clients respectueux d'Abdul-Aziz, trouvaient que tout était bien, que le royaume hellénique était assez grand et qu'il était plus sage d'y développer l'agriculture et la marine marchande que la marine de guerre et des ambitions inquiétantes pour la paix de l'Orient. Les Phanariotes, fort peu nombreux à Athènes, y étaient très forts néanmoins, parce qu'ils représentaient la richesse, la culture européenne et que les liens de famille ou d'affaires les rattachaient à cet autre hellénisme, puissance internationale, qui réside à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie, à Vienne, à Marseille, à Londres, à Paris.

Un second groupe de partis répondait aux rivalités intérieures du royaume : la Grèce du Nord contre la Morée, la Morée et la Grèce du Nord contre l'Archipel, Athènes méprisant Sparte, le Parnasse regardant de haut le Taygète et l'Ithôme,

les îles rocheuses, stériles, ne vivant que de la mer et du cabotage, jalousant la Grèce continentale, où la vie était plus douce, plus champêtre et qui avait encore les agréments du brigandage appliqué à la politique, tandis que Syra, Hydra, Santorin avaient perdu les joies de la piraterie.

Puis, venaient les politiciens, la peste du pays, qui s'étaient faits les parasites, les valets et les espions des légations étrangères et rêvaient d'inféoder, moyennant salaire honnête, le royaume à l'une des trois grandes nations qui avaient brûlé jadis leur poudre dans la baie de Navarin.

Enfin, le grand parti vague, disposé à travailler à côté de l'un ou de l'autre des trois premiers, le parti des simples forbans et des pêcheurs en eau trouble. Dès le premier jour, la poussée révolutionnaire porta au pouvoir deux ou trois de ces messieurs et, parmi eux, le ministre X...., un insulaire qui, le soir de la déchéance d'Othon, fumant son tchibouk à sa fenêtre, vit accourir de loin le carrosse du consul général de Bavière. La femme du consul fuyait, éperdue, au Pirée, afin de se jeter sur le premier bateau à vapeur venu. Le ministre descendit quatre à quatre son escalier, fit arrêter les chevaux, obligea la pauvre dame à ouvrir ses valises où, disait-il, se trouvaient assurément des papiers d'Etat, ne découvrit que des couverts d'argent, les entassa dans un pan de sa robe de chambre, salua très poliment et rentra chez lui.

Alors, durant plus d'une année, la plus odieuse anarchie avait pesé sur Athènes et le royaume de Minerve. La décomposition politique et morale du

pays fut d'une rapidité foudroyante. Tout se gâta à la fois : l'armée, la justice, le Parlement, le peuple. Les soldats enfermèrent à triple tour, dans leurs casernes, colonels et capitaines. Les officiers se promenaient ivres dans les équipages du roi, brandissant leurs sabres nus, avec des chansons imbéciles contre Othon et Amélie. Les gendarmes s'éclipsèrent. La magistrature suspendit l'application du Code pénal. Les élections pour l'Assemblée nationale se firent à coups de revolver. Les candidats audacieux escamotaient les bulletins au nom de leurs concurrents, ou même emportaient tout bonnement chez eux l'urne sous leurs bras et la rapportaient revue et corrigée. Le vieil instinct féodal se réveilla tout à coup et les députés s'acheminèrent vers Athènes suivis de leurs clients, de leurs bergers, de leurs vassaux en dalmatiques de poils de chèvre, armés de gourdins et de longs pistolets, accompagnés de dogues à la trogne farouche. On put arrêter à Missolonghi, grâce à une dose sérieuse d'arsenic, le général brigand Gr... qui venait escorté de tous les bandits de l'Acarnanie. Plus tard, ce fut le ministre de l'instruction publique K... qui logea sous les oliviers de l'Illissus, à l'entrée même de la capitale, les Klephtes appelés par lui des montagnes du Magne. Cela nous valut, en juillet 1863, une émeute horrible autour du palais royal et de l'Ecole française. Les prisons et les bagnes ayant ouvert leurs portes, au nom de la liberté reconquise, les pires coquins de l'Orient vinrent étaler dans la capitale leur impudence et leurs guenilles. Les pères de famille prudents ne permirent plus à

leurs filles de montrer leur minois et leurs yeux noirs à la fenêtre. On tirait à la cible sur les places publiques. Les soldats essayaient le fil de leur sabre sur le nez des enfants. Un jour ils poursuivaient, le sabre haut, à travers la ville, un malheureux nègre employé dans un cirque français, et l'atteignant sur le seuil d'une pharmacie, lui abattaient le poignet ; un soir, ils enlevaient à l'issue de la représentation, deux écuyères, dont l'une fut retrouvée, le lendemain, agonisante, au bord de la route d'Eleusis. Un autre soir, irrités de ne point rentrer gratuitement à ce cirque, ils firent pleuvoir du dehors une grêle de pierres sur les spectateurs qui furent obligés de poser leurs chaises sur leurs têtes ; mais la femme de l'ambassadeur de Turquie, Mme Photiadis Bey, eut tout de même la tête fendue. Les environs immédiats d'Athènes étaient des repaires de malandrins. Au mois de mai, sur le Pentélique, à deux heures d'Athènes, quatre Anglais durent livrer leurs bourses, leurs montres et leurs revolvers à une bande qui, trois fois par semaine, envoyait à l'Agora plusieurs jeunes drôles, pour y faire les provisions.

Cependant, l'Assemblée nationale, aussitôt constituée, s'était occupée de pourvoir à la vacance du trône. Il y eut alors une intrigue anglaise assez obscure, mais qui faillit aboutir en faveur d'un des fils de la reine Victoria, le prince Alfred. On reçut un jour, dès le mois de novembre, à Athènes, une proclamation télégraphiée de Corfou annonçant l'arrivée aux îles Ioniennes d'une escadre britannique portant le roi futur. L'enthousiasme

s'alluma subitement, comme une fusée d'artifice. On n'entendit plus que le cri de : « Zito Alferdos ! Vive Alfred » et le nombre des ivrognes s'accrut sensiblement. Un omnibus d'hôtel, surmonté d'un orchestre de foire, parcourut la ville et les musiciens, tout en écorchant le *God save the Queen*, présentaient au peuple des lithographies coloriées de la reine, du prince de Galles et du jeune Alfréd. Les Grecs se voyaient déjà, soutenus par les armes et les guinées anglaises, rentrant à Constantinople : Abdul-Aziz se repliait sur Brousse. La question d'Orient, réglée pour l'Europe, reculait en Asie-Mineure. Le candidat qu'appuyaient la France et la Russie, le prince de Leuchtenberg, n'eut pas une seule voix au scrutin de l'Assemblée, qui donna un vote à Abdel-Kader, un au maréchal de Mac-Mahon. Cela se passait vers le 20 décembre. Mais brusquement, ce beau rêve de Picrochole s'évanouit. On apprit que l'Angleterre gardait son prince. L'Europe avait peut-être froncé les sourcils. Peut-être aussi la prétention hautement déclarée des Grecs de prendre le roi sans un seul habit rouge d'escorte, afin de ne point recommencer l'aventure des tuniques bleues de Bavière, avait-elle fait réfléchir le cabinet de Londres. L'omnibus, l'orchestre et les portraits royaux furent remisés et ne reparurent plus. Et le gouvernement provisoire d'Athènes reprit l'*Almanach de Gotha* et y chercha fiévreusement un nouveau prétendant.

Il découvrit enfin un adolescent, neveu du roi de Danemark, enseigne sur un navire de la marine danoise. Une ambassade fut expédiée à

Copenhague. Le roi hésita longtemps avant de donner son neveu à la Grèce. Il céda enfin, à temps pour la paix intérieure du royaume. A ce moment, au mois de mai 1863, on ne parlait plus que d'un envahissement de l'Assemblée par le peuple. Les soldats vagabonds étaient les maîtres de la capitale ; le gouvernement, en plein désarroi, était réduit à former une garde civique avec tous les mauvais sujets amenés des provinces par les députés. On les arma de revolvers et d'énormes bâtons. Ils patrouillaient en ville jour et nuit. Cette police extraordinaire établit dans la capitale la plus utile terreur. Nous ne fûmes tranquilles qu'à partir du jour où des brigands hors cadres veillèrent, en sentinelles crasseuses, sur la propriété, la famille et la pudeur publique.

II

Ce fut une grande joie, pour les personnes amies de l'ordre dans la rue, d'apprendre qu'on avait mis la main sur un roi. Les sages, si facilement pessimistes, hochaient la tête et faisaient d'inquiétantes grimaces. « Cela ne durera pas, disaient-ils. Athènes n'est pas encore assez ivre de licence. Le nouveau régime versera de l'eau dans notre coupe avant que nous n'ayons le dégoût du vin trop pur. Il fallait attendre une année encore et laisser les Klephtes et les militaires en rupture de caserne mettre le comble à leurs horreurs. Une révolution arrêtée trop tôt est un incendie mal éteint. Il restera du feu sous les cendres ».

Mais, quand on apprit que le jeune roi appor-

tait, comme don de joyeux avènement, les îles Ioniennes à sa nouvelle patrie, l'allégresse et l'enthousiasme éclatèrent de façon extraordinaire. L'Angleterre avait bien fait les choses. Les Sept Iles ne lui servaient de rien, à la vérité, pour la protection de la route des Indes ; mais le cadeau était royal et très propre à consolider, dès le premier jour, le trône de George Ier. Le souverain devait faire son entrée triomphale dans Athènes le 30 octobre 1863, une année tout juste après la chute du Bavarois. L'hellénisme entier se mit en voyage pour saluer son apparition. Je rentrai alors d'Italie par Corfou et Zante. Le bateau à vapeur qui nous prit à Zante, la foule et moi, était si plein de monde que le capitaine dut refuser des passagers aux dernières escales du golfe de Corinthe. Il fallut enfermer dans la cale une douzaine de soldats dont la tenue était vraiment trop débraillée. Ils nous firent passer une nuit détestable, menaçant de mettre le feu au navire ou d'y ouvrir une voie d'eau. On dut les délivrer et leur rendre le pont. Au matin, dans les parages de la triste Lépante, ce fut une autre alerte. Nous passions lentement en vue d'un vieux fort du temps des Turcs, où le ministre de la guerre avait cloîtré quelques compagnies d'infanterie dont l'indiscipline avait dépassé toutes les bornes. Ces jeunes gens, dont l'humeur était portée à la gaieté, imaginèrent de tirer sur nous trois coups de canon. Le premier boulet tomba à dix mètres de l'avant, le second à deux mètres de l'arrière, le troisième passa en sifflant sur nos têtes. Jamais plaisanterie ne m'a paru du plus mauvais ton. Un trou dans

notre coque, et nous descendions à pic sur les rives du Styx qui, heureusement, ne coulait pas très loin de là ; en trois minutes nous y étions rendus ; nous y serions encore.

La réception du roi, au Pirée, le long de la route poudreuse d'Athènes et dans les rues de la capitale fut réellement touchante. Ce grand garçon blond et rose, qui semblait n'avoir que seize printemps, charmait les Grecs que la caricature massive d'Othon avait fini par ennuyer. On fit pleuvoir sur sa voiture les dernières roses et les derniers lys, et une nuée de petits papiers, sonnets, madrigaux, épigrammes, odes et acrostiches, qu'il ne pouvait pas comprendre encore, car c'était du grec. J'en ai ramassé quelques-uns, de ces naïfs compliments : il n'y était question que d'Alexandre, de Constantin, du Bosphore, toujours la *grande idée,* que la monarchie bavaroise n'avait pu réaliser et dont elle finit par mourir. Les jeunes filles se tourmentaient moins de la question d'Orient. On avait bien le roi, mais la reine? Plusieurs, et des plus jolies, en perdirent le sommeil. Au bal de la légation de France, à la fin de décembre, les six plus ravissantes héritières du royaume s'attachèrent au prince comme demoiselles d'honneur. Leurs tabourets entouraient le petit trône établi dans l'angle du salon de M. Bourée. Elles aidaient le roi à s'y asseoir, à se relever, se penchaient sur sa montre quand il regardait l'heure, caressaient la grande croix de la Légion d'honneur qui pendait à son côté, lui disputaient des débris de dentelles et de rubans qu'elles espéraient bien qu'il garderait toujours. Il passa là de longues heures dans un

incendie d'yeux noirs qui flamboyaient. Ce fut peut-être le plus grand péril du règne naissant. Un mariage grec eût rapidement gâté les choses ; toutes les jeunes filles, toutes les mères, tous les pères, tenant aux partis politiques hostiles à celui de la famille élue, formaient une opposition formidable de jalousie et d'orgueil blessé. Les Phanariotes et les autochtones, les insulaires et les continentaux se déchiraient de plus belle, et la guerre du Péloponèse se rallumait. — A plus d'un signe fâcheux, on put croire, en ces premiers mois du règne, la situation de la Couronne chancelante. Le roi prit comme grand-maréchal du palais un Phanariote généralement haï, que Othon lui-même avait écarté de sa maison. Les journaux s'empressèrent d'attaquer le maréchal. Le fils de celui-ci, officier de lanciers, tira son sabre et alla sabrer la tête de M. Charidis, rédacteur du *Phôs*, ainsi que celles de madame et demoiselles Charidis. La foule se porta, furieuse, à la maison de l'officier, qui s'élança, à cheval, suivi des étudiants et de nombreux coups de revolver. Cependant, le peuple marchait sur le palais en criant : « A bas le maréchal ! A bas les Phanariotes ! » Le poste prit les armes et les aides de camp de Sa Majesté vinrent parlementer sous le péristyle du palais. Toute la nuit, les soldats veillèrent avec leurs officiers dans les casernes.

Quelques jours plus tard, nouvelle émotion. Un homme de la Grèce du Nord, armé d'une canne à épée, fut surpris en train de forcer les serrures de l'appartement royal. C'était sans doute un fou, dont les signes de croix multipliés avaient, la

veille, étonné ses voisins de table, à l'hôtel d'Orient. On confia le mystérieux personnage au procureur du roi. L'affaire n'eut pas de suite. Mais on chuchota dans Athènes qu'une conspiration des Othoniens avait échoué, grâce à Saint George, patron du roi et l'un des protecteurs célestes du royaume.

Enfin, le brigandage, symptôme de malaise politique, refleurit avec les asphodèles. Le courrier de Thèbes fut dévalisé sur la route sacrée d'Eleusis, à trois kilomètres d'Athènes. C'était une bande de gens de bonne mine, ornés de chaînes d'or et de bagues. Ils opéraient dans le périmètre de la capitale. Au moment du carnaval, ils avaient dansé la romaïque sur la place de Képhissia, en compagnie du maire et des gendarmes. Ils avaient avec eux leur bourreau, un nègre, qui coupa le cou à un petit garçon pour décider le père de l'enfant à ouvrir son coffre-fort. L'armée se ressentait toujours du désordre révolutionnaire. Une compagnie d'infanterie, ayant chassé ses officiers, faisait une promenade de touristes quelque part dans la Grèce du Nord. Elle se nourrissait des moutons du prochain, sans payer, naturellement. Les ministres de la guerre et de l'intérieur ne purent jamais savoir en quelle région ces militaires manœuvraient, autour du Cithéron ou dans les vallons du Parnasse, séjour des Muses. On envoya à leur recherche des gendarmes à peu près sûrs, qui les atteignirent sur les frontières de Turquie. Il était temps : quelques heures plus tard, nos braves envahissaient la Macédoine et faisaient flamber une fois de plus l'éternelle question d'Orient.

Ce roi de dix-huit ans, isolé au milieu de son peuple, perdu dans son immense palais, mal conseillé, d'ailleurs, par son mentor, le comte de Sponnek, un archéologue et économiste danois, homme d'Etat pour vieux pays très tranquille, et qui ne connaissait pas mieux la Grèce que le Japon, George Ier, dis-je, paraissait être, au début de son règne, à la merci d'un *pronunciamiento* de sergents ou d'un coup de tête parlementaire. Il eut la sagesse de renvoyer assez vite M. de Sponnek à ses études, en Danemark, et la sagesse encore plus grande de se faire aimer de ses sujets. Une circonstance bien singulière lui attira tout à coup la sympathie attendrie des Hellènes. Je veux parler de la guerre de 1864, l'écrasement de la nation danoise par la coalition de deux grandes puissances militaires, l'Autriche et la Prusse. Le deuil du souverain passa dans le cœur du peuple grec.

Une légende assez comique sortit alors du cerveau des bons Palikares. Le roi Othon était, disait-on, le généralissime de l'armée austro-prussienne, et il se vengeait sur le faible Danemark, par d'éclatantes victoires, de la perte de son trône. Le roi Othon à cheval, l'épée nue dans la fumée des canons, c'était une invention bouffonne digne d'Aristophane.

Propos helléniques (1)

Il y a quatre-vingts ans, après les *Martyrs* et le *Pèlerinage de Childe Harold,* après la mort héroïque de Byron à Missolonghi, on fut, chez nous, passionnément philhellène. On le fut beaucoup plus qu'en Angleterre, en Italie, en Russie. En France, le philhellénisme enflammait l'imagination populaire, il se glissait dans l'imagerie chère à la bourgeoisie, jusque dans la décoration des pendules. Je possède, en province, une vieille petite pendule qui sonna la première heure de ma vie et sur le cadran de laquelle est assise, au pied d'une croix, une femme grecque dorée, les mains jointes, priant pour Botzaris, Mavromichalis ou Kolokotronis. Quand éclata le coup de clairon des *Orientales,* la France eut un vif sursaut. Les personnes d'humeur élégiaque s'en allaient répétant ces deux vers qui leur donnaient la vision d'une multitude de petits garçons grecs marchant contre les Turcs :

Je veux, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles !

ou bien, avec le poète, on pleurait sur la mort du grand brûlotier Kanaris, qui, en 1877, était encore

(1) *Le Gaulois*, 1907.

sénateur du royaume. Légère erreur historique, que couvrait la fanfare des rimes et qui ne fut, je crois, relevée chez nous qu'en 1862, lorsque, à la veille de la chute d'Othon Ier et dernier, les Athéniens songèrent à l'amiral pour en faire un chef du cabinet.

***

Une fois la Grèce consacrée en son indépendance et munie des organes vitaux de tout peuple libre, Chambre des députés et Sénat, gendarmes et douaniers, réunions publiques et journaux, le philhellénisme français, qui n'avait plus d'objectif guerrier ou naval, dériva du côté des professeurs de grec de la Sorbonne, de l'Académie des inscriptions. On embrassait ainsi la Grèce moderne sous les voiles de l'antique Hellade. L'œuvre la plus apparente de ce philhellénisme des lettrés fut la création, en 1846, de l'Ecole française d'Athènes, qui, après quelques années de tâtonnements inévitables, aggravés encore par notre révolution de 1848, fut confiée définitivement à la surveillance paternelle de l'Institut. Sévère, mais juste, l'Institut, qui gardait le culte des plus vénérables antiquailles, offrit aux éphèbes que l'Université envoyait aux rives de l'Ilissus des sujets de mémoires ou d'expéditions scientifiques dont quelques-uns invitent aujourd'hui au sourire, après les graves travaux d'Homolles à Delphes, et du directeur actuel, M. Holleaux, à Délos. Quand j'arrivai là-bas, au printemps de 1862, dans la liste rédigée par ces messieurs des Inscriptions figurait une étude sur le *Mur des Lélèges,* à Ty-

rynthe. C'est un entassement de blocs irréguliers, d'aspect cyclopéen, que l'on rencontre, revêtus de mousse, hérissés de chardons, sur le chemin qui va de Nauplie à Argos et Mycène. Cette question était faite pour plaire aux jeunes amateurs d'excursions champêtres. Quant aux Lélèges eux-mêmes, on ne sait de ces braves gens absolument rien, sinon qu'ils vinrent peut-être de Crète en Péloponèse, *dix-huit cents ans* avant Jésus-Christ. Aux philologues de tempérament plutôt aquatique, l'Académie proposait de dresser la liste des noms de poissons qui naviguent dans les eaux du golfe de Corinthe et de déterminer la parenté desdits poissons avec ceux qui nous sont connus par les auteurs de l'antiquité.

Ces deux beaux sujets de recherches, faits pour renouveler l'érudition en matière hellénique et susciter des vocations éminentes, n'a jamais tenté personne à l'Ecole française. On pourrait les retrouver en quelque carton de nos archives, mais décorés de vignettes ironiques dues au crayon d'un architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome et d'une liste supplémentaire écrite par un nourrisson de l'Institut, dont je veux bien taire le nom, car il respire encore la lumière du ciel. Dans cette liste insolente, on lisait :

Reconnaître, décrire et classer les cailloux qui guérirent Démosthène de son bégaiement. Explorer en particulier, pour ce travail, la baie d'Eleusis.

Déterminer de quelle essence fut le bois du tonneau de Diogène. Retrouver, s'il se peut, les débris de la lanterne de ce philosophe.

Dégager de l'opération pratiquée par Alcibiade sur la queue de son chien les vestiges d'un mythe solaire, probablement antérieur à la période homérique...

***

Au moment de la guerre de Crimée, les tendresses se refroidirent entre la France et la Grèce. Le petit royaume avait été pris d'une ambition purement extravagante. Il espérait la reconstitution de l'Empire grec de Constantinople, la *Grande Idée,* dont il rêvera longtemps et qui pourrait bien se réaliser quelque jour. Mais, en 1854, c'était un peu trop bonne heure. Il eût fallu, pour sacrer Othon dans Sainte-Sophie, la défaite profonde de l'Angleterre et de la France, l'anéantissement de la puissance ottomane. Les alliés imposèrent une occupation militaire à leur remuante pupille. Othon dut enfermer en ses coffres la dalmatique brodée d'or, et la tiare en cuivre doré, et le globe du monde, et le sceptre, mondial aussi, des Césars byzantins. On découvrit cette défroque, après sa déchéance, dans les greniers du palais royal. Ce n'était pas sa faute, au pauvre homme, s'il n'avait point chaussé les brodequins de pourpre des Comnène et des Paléologue. Mais, déçus dans leur espérance de résurrection impériale, ses sujets lui gardèrent une rancune dont il devait cruellement pâtir huit années plus tard.

Cependant, il n'y eut point de brouille sérieuse entre nous et les Hellènes. Pas un instant l'Ecole française n'eut à s'inquiéter. Cette race fine, de

caractère très doux — les brigands coupeurs de têtes mis à part — n'est point capable de méchanceté. Elle a, au plus haut degré, l'instinct hospitalier. Je n'ai jamais rencontré, même dans les régions les plus sauvages de l'Arcadie ou de la Phocide, que la plus franche cordialité. Ils ont gardé pour la France une gratitude dont j'ai vu parfois les signes touchants. En 1870, une troupe de jeunes volontaires grecs était toute prête à s'embarquer pour Marseille. Le veto du gouvernement prussien obligea le roi George à s'opposer au départ.

Beaucoup plus tard encore, dans la récente crise crétoise, l'Europe se coalisa pour arrêter l'élan irrédentiste un peu trop prompt et trop vif des Hellènes. Quatre ou cinq puissances bloquèrent le Pirée. La France refusa de s'associer à cette leçon sévère d'équilibre européen. Et cette générosité toucha le cœur d'Athènes aux yeux glauques.

Aujourd'hui, enfin, le philhellénisme français prend encore une figure nouvelle. Erudits, diplomates, archéologues, publicistes, ont formé à Paris une société dévouée à la Grèce, à ses intérêts politiques, à ses antiquités augustes, à son avenir oriental. Pensée excellente. Dans la péninsule des Balkans, au Phanar comme à Péra, dans l'Archipel, au fond des mélancoliques déserts de l'Asie Mineure, le Grec est vraiment le délégué de l'Europe, le missionnaire de la civilisation.

***

Il est, en effet, de notre famille intellectuelle, et comme pour nous, Latins, la Grèce antique demeure la grande aïeule, les Hellènes du temps présent auraient quelque prétention légitime à représenter notre branche aînée. C'est d'ailleurs surtout le culte de la Grèce classique qui parut en nos sympathies européennes, depuis Chateaubriand et Byron, à l'égard des compatriotes de Botzaris, des administrés d'Othon Ier et de George Ier. Il y a de l'archéologie au fond de notre amour. Ce peuple nous semble charmant, parce que les traits dominants de son caractère font revivre sous nos yeux les Grecs d'Aristophane. C'est à dessein que je nomme ici le grand comique athénien, plutôt que Xénophon, Méandre ou Plutarque. Ces peintres de mœurs discrètes ou de passions tempérées donnent une sensation d'humanité trop générale. Le vrai Grec, le Grec éternel, se montrait déjà dans Homère par le personnage *machiniste,* si je puis ainsi traduire l'épithète si fréquente de l'Odyssée, l'homme qui n'est jamais pris au dépourvu et se tire lestement de tous les mauvais pas. Mais Ulysse est bien primitif, et le monde héroïque des Atrides est d'une perspicacité trop lointaine. Aristophane, à la bonne heure ! Ni lui ni ses acteurs n'ont la mine archaïque. Aristophane est pour nous, Français de 1907, presque un contemporain. Il fut le témoin de la crise à la fois démagogique et sophistique qui fut pour Athènes et l'hellénisme entier une irrésistible cause de décadence. Prenez, au hasard, les tableaux de ce théâtre : les corroyeurs et les charcutiers portés par la démocratie aux affaires publiques ; les phi-

losophes subtils qui mesurent le saut de puces et se rient de la religion séculaire, l'éducation des jeunes gens livrée aux charlatans, aux contempteurs des gloires ancestrales, les femmes qui s'agitent, délaissent le vieux foyer, vont au Pnyx, à l'Agora, se mêlent de politique, troublent la Cité, les rêves des grands chimériques, oiseaux jaseurs, inlassables bavards, qui font marcher les hommes sur la tête ; et de toutes parts, l'Etat envahi par les fourbes, les impurs, les affamés : cette explosion d'individualisme effréné, c'est la république, telle que l'entendaient les compères de Cléon, la démocratie pure qui ne connaît ni la tradition, ni la loi, ni le droit d'autrui, ni la liberté du voisin ou du rival. Dans la présente langue grecque, *Dimocratia* signifie simplement *République*. Mais, dans la langue des personnes indifférentes aux nuances délicates des mots quasi-similaires, *Anarchia* veut dire tout à fait le même régime. L'*Anarchia* est l'élixir de la *Dimocratia*. Elle est ce breuvage terrible que Platon dénonce et que le peuple boit longuement jusqu'à la folie furieuse.

***

De cet excès de l'individualisme, la république romaine commença de mourir au temps des Gracques, et les républiques italiennes devaient périr à leur tour. La république hellénique de 1862 à 1863 se savait éphémère, ce qui lui donnait une grâce bien touchante. Elle cherchait un Roi au coassement de mille grenouilles démocratiques et politiciennes. Elle le cherchait un peu partout, en

Angleterre, en Russie, dans la famille d'Orléans. En attendant qu'elle le trouvât, elle se livrait aux plus aimables caprices. Ce fut une débâcle de toute autorité publique, de la police, de la gendarmerie, de l'armée.

Un jour, tel régiment mettait sous clé, dans sa caserne, proche de l'Agora, son colonel et ses officiers. Un soir, les militaires assiégeaient un cirque et, du dehors, lapidaient les spectateurs. Les députés, à l'Assemblée nationale, appelaient à Athènes leurs sicaires, sous la forme de bergers farouches, chargés de coutelas et de pistolets, sortis des monts d'Acarnanie, des rochers du Magne. Jour et nuit ces bandes rôdaient en ville, terrorisaient les citoyens. Ils accouraient à l'Assemblée, au moment des crises parlementaires, et les banquiers effarés enterraient leur or. On ne respira que le jour où le gouvernement eut l'ingénieuse idée d'enrôler ces brigands dans sa police.

Autour d'Athènes, au pied de l'Acropole, les jeunes gens s'exerçaient à la cible ; les polissons, partagés en deux camps, othoniens et républicains, faisaient siffler leurs frondes. Pour trois sous, ils suspendaient les hostilités et laissaient passer les promeneurs. A ma question :

— Pourquoi ce jeu, mon frère ?

— Nous imitons nos pères, me répondit, en grec classique, le capitaine de la bande républicaine. O ombre de Miltiade, de Thémistocle, de Périclès !

Ce désordre ne dura qu'une année. Ceux qui l'ont vu — et combien peu survivent ! — ont pris alors, en pilules homéopathiques, une dose excel-

lente de républicanisme. Ils sont comme vaccinés contre toute congestion d'*Anarchia*. Leur philhellénisme s'est enrichi d'une sorte de conscience littéraire. Il est si doux de vérifier, dans les sottises que l'on voit, les discours de la sagesse antique ! J'ai rapporté d'Athènes un petit souvenir que j'évoque souvent, pour ma joie intime. Vous connaissez le symbole familier de Platon. Dans les cités de pleine démocratie, dit le philosophe, les ânes se promènent en liberté et tiennent le haut du pavé. L'image m'avait toujours paru un peu aventureuse. Or, un matin de mai, au temps de l'interrègne anarchique, comme je remontais nonchalamment, par l'étroit trottoir de gauche, la rue d'Hermès, je vis venir à moi, tout nu, seul, les oreilles hautes, le mufle arrogant, un âne magnifique. Il jouissait de sa liberté, du soleil, de la solitude du chemin, frottait béatement ses flancs contre les murailles tièdes. Arrivés face à face, lui et moi nous fîmes halte. Qui de nous deux céderait à l'autre ?

L'âne platonicien roidit ses quatre jambes, dressa plus haut ses oreilles, poussa un braiement impératif et ne bougea point. Je saluai courtoisement et descendis dans la poussière blanche de la rue.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. — **Lettres de jeunesse**

Lettres de jeunesse. 3

II. — **Voyageurs d'autrefois et d'aujourd'hui**

Voyageurs aux pays classiques. 51
Un Lorrain sur l'Acropole.. 63
Chateaubriand voyageur et peintre de paysages.. 71
Anniversaire athénien 81
Au pied de l'Acropole.. 89
A propos d'un pèlerinage. 99

III. — **Pèlerinages**

Magna Græcia. 109
Promenades archéologiques. — Rome et Pompéi. 123
Naples et sa plèbe 137
Aux îles Ioniennes. 153
L'Orient. 169
Pèlerinage à l'Olympe d'Asie. 185
Paradoxe raisonnable sur la bataille de Marathon. 197
Le Diacre rouge. — Souvenirs de Delphes. . . . 203
Sur les bords du Styx. 215
Pergame.. 223
Praxitèle.. 231
Mythologie de la Grèce antique. 239

IV. — La Grèce d'aujourd'hui

La Grèce et les Grecs. 257
Les débuts d'un règne. — George Ier de Grèce. . . 275
Propos helléniques. 289

BAR-SUR-SEINE. — IMP. Ve C. SAILLARD

ibliothèque
sité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

NOV 29 2006

DF
0726
.G28 1911

GEBHART, EMILE
SOUVENIRS D'UN VIEIL ATHEN

CE

1480102

a39003 002917481b

DF 726 .G28 ...
GEBHART, EMI
SOUVENIRS